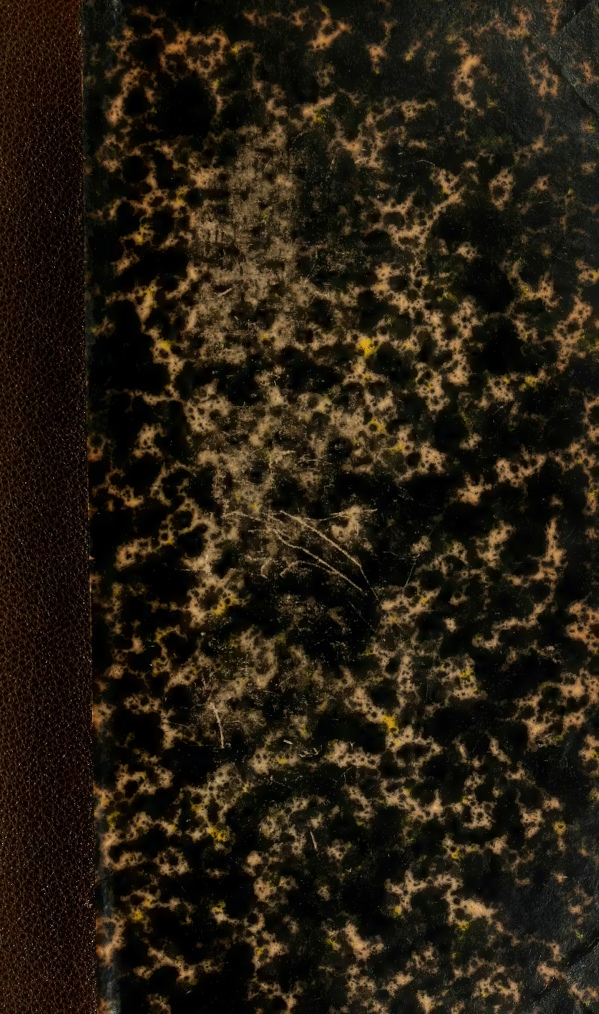
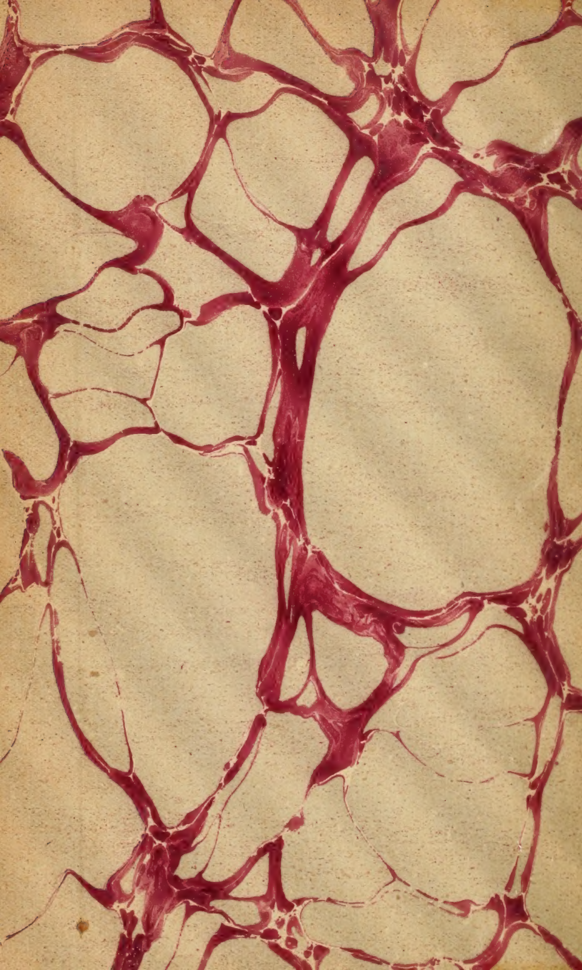
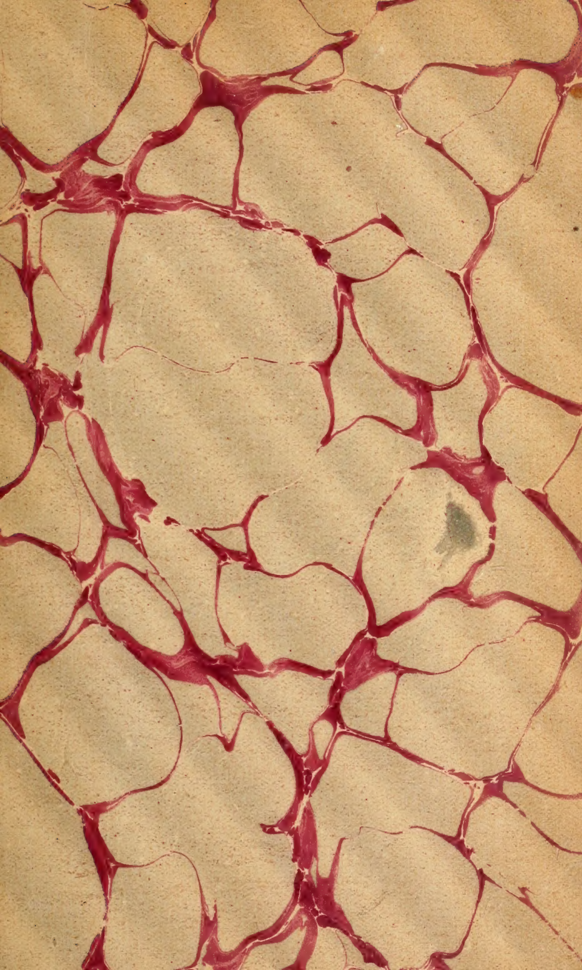






THÉATRE

DE

Casimir Bonjour

THÉATRE

DE

Casimir Bonjour

**

L'ARGENT — LE PROTECTEUR ET LE MARI

NAISSANCE, FORTUNE ET MÉRITE

OU

L'ÉPREUVE ÉLECTORALE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCII

L'Argent

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

Représentée pour la première fois au Théâtre-Français,
le 12 octobre 1826.

. . La pente est douce et l'abime profond,
L'honnête homme cupide est bientôt un fripon.

ACTE II, SCÈNE XI.



PREFACE

Un *auteur a toujours mauvaise grâce à parler de lui, surtout pour se défendre. Mais quand on attaque l'homme, et non pas seulement l'ouvrage, la justification devient permise : l'honneur passe avant la gloire.*

Jusqu'à présent, tout m'avait souri; j'avais offert au public trois pièces qu'il avait accueillies avec une extrême bienveillance. Encouragé par un aussi heureux début, j'en mets au jour une quatrième; et voilà qu'un orage épouvantable gronde autour de moi. Beaucoup de gens m'écoutent avec humeur, avec passion; l'intérêt fait place à l'éloignement, la bienveillance à la colère. La plupart des journaux suivent ce mouvement; des critiques estimables parlent de moi avec une dureté qui m'a été d'autant plus sensible, qu'il m'était impossible de ne pas croire à leur bonne foi. On prononce les mots de mauvais esprit, *de* tentative insensée! *Cette espèce de soulèvement contre moi m'a profondément affligé. Je dois au public, et à moi-même, de*

répondre aux inculpations dont je suis l'objet : je vais commencer par ce qu'il y a de plus pénible.

On a dit que, nouvel Aristophane, j'avais fouillé dans la vie privée ; que j'avais traduit sur la scène, et personnifié des banquiers, des commerçans, des grands seigneurs, des hommes de lettres, et jusqu'à des dames de charité. Des amis maladroits ont eux-mêmes dénoncé ces personnes en prétendant les reconnaître ; on est venu me chuchoter à l'oreille des noms que je ne connaissais pas ; on m'a raconté tout bas des anecdotes, tendant à établir une ressemblance entre certaines gens et mes personnages. C'est là ce qui m'a décidé à protester hautement, dans les journaux, contre toute espèce d'application, à déclarer, sur l'honneur, que je n'avais eu aucune arrière-pensée, et que j'avais voulu faire des tableaux et non pas des portraits. Je l'affirme encore. Cette partie de ma justification sera, j'ose le dire, facilement accueillie : j'en appelle à tous ceux qui me connaissent.

Par une fatalité bien cruelle pour moi, par une contradiction bien étrange, ce tableau, où l'on assure avoir reconnu tant de gens, est accusé de manquer de vérité : nombre de critiques m'ont fait ce reproche. Ce n'est pas là, s'écrie-t-on, la France du XIX*e siècle : vous n'avez pas peint notre époque. Certes, je n'ai pas la prétention d'avoir renfermé les mœurs actuelles dans une comédie en cinq actes, et c'est ce qui m'a déterminé à supprimer mon second titre, comme trop ambitieux. Mais je persiste à croire que le point de vue que j'ai pris est juste, que l'amour de l'or est une des spécialités de notre temps. Cette passion, sans doute, est fort ancienne : les déclamations contre le vil métal remontent jusqu'au déluge ; mais, de nos jours, ce travers est et doit être plus grand ; il s'est infiltré, pour ainsi dire, dans la société tout entière.*

Avant la révolution, au lieu d'une noblesse nominale que nous avons aujourd'hui, il existait une noblesse réelle, qui avait ses droits et ses privilèges. Il fallait être gentilhomme pour avoir une grande existence sociale; ce titre ouvrait l'accès à tous les emplois, à toutes les faveurs; il était par conséquent le point de mire de la plupart des ambitions. Quand il s'élevait, dans l'État, une notabilité civile ou militaire, la noblesse l'attirait à elle : un parchemin devenait sa récompense. Aussi, la manie des titres était-elle la manie du temps, et nos prédécesseurs, les poètes comiques, ont dirigé contre elle une partie de leurs traits. De nos jours, il n'en est point ainsi. Il n'y a plus guère en France que deux classes : les riches et les pauvres; l'aristocratie des écus a remplacé celle des noms. Elle a bien aussi ses travers et ses ridicules : je les ai attaqués, j'ai dû le faire. Pourquoi donc cette susceptibilité qu'on a témoignée? En vérité, je serais tenté d'en être fier et de la prendre pour un aveu.

Des critiques bienveillans m'ont reproché d'avoir trop généralisé dans ma pièce, de n'y avoir pas mis un seul personnage à l'abri de la contagion, excepté les deux jeunes gens dont j'ai, même d'avance, rembruni l'avenir. Si j'avais placé une exception dans mon ouvrage, il est clair en effet que tout le monde se serait réfugié dans l'exception. Voilà pourquoi on m'a spirituellement demandé un petit bout d'honnête homme. *Ce genre d'opposition est si ordinaire dans une comédie, qu'on me fera bien l'honneur de croire que j'y avais pensé! Mais je n'ai pas voulu l'admettre. L'identité de ridicules dans mes personnages était une nécessité de mon sujet, tel que je l'ai conçu. La variété ne pouvait exister que dans les formes du travers, et les jeunes gens seuls devaient faire le contraste. Mon tableau pousse*

au noir, je le sais: la société actuelle offre des points de vue plus rians, que plus tard je saisirai sans doute. J'ai fait choix de celui-ci dans un moment de misanthropie. Quoi qu'il en soit, je le répète, je crois être dans la vérité; j'ai peint ce que j'ai sous les yeux, ce qu'on rencontre à chaque pas. Le caractère distinctif de l'homme, à toutes les époques, est de rechercher son bien-être: le caractère distinctif de l'homme, de nos jours, est donc de rechercher l'argent, *qui est devenu le seul signe représentatif du bien-être et des jouissances possibles. Tout individu qui a des désirs, des passions, c'est-à-dire tout individu bien conformé, doit nécessairement se proposer ce but; c'est le mouvement du siècle, c'est la tendance universelle. En elle-même, elle n'est pas blâmable, au contraire; mais elle a souvent des résultats qui le sont. C'est précisément ce que j'ai voulu établir dans ma comédie. De mes deux principaux personnages, l'un trouve bons tous les moyens qui peuvent le conduire à la fortune, l'autre a des tentations auxquelles il résiste. Il hésite, il lutte, mais il ne succombe pas. Le reproche qu'on m'a fait de n'avoir peint que des fripons, n'est donc pas fondé. Si M. Dalincourt n'est pas tout-à-fait un homme délicat, il n'est pas un malhonnête homme, car il refuse de rentrer dans une somme de cent mille écus, par un expédient peu honorable. Quant aux jeunes gens, ils sont honnêtes dans toute l'acception du mot. Il y a donc d'honnêtes gens dans ma pièce! Tous, excepté deux, sont cupides, mais il fallait bien leur donner ce travers; autrement, ils n'appartiendraient pas à mon sujet.*

Je dois répondre aussi à un reproche qui m'a été fait avec beaucoup d'aigreur; on a prétendu que j'étais le détracteur de notre âge. Cette accusation a lieu de m'étonner. Certes, je suis bien convaincu que, depuis trente ans, les mœurs se sont amé-

liorées parmi nous ; mais ma mission, à moi, n'est pas de le dire ; la comédie ne doit pas être un panégyrique.

Je ne terminerai pas cette courte préface sans payer ma dette aux acteurs vraiment distingués qui ont rempli des rôles dans mon ouvrage. Ils les ont joués avec beaucoup de talent, ils y ont montré cet ensemble parfait, cet excellent ton de comédie, qui font du Théâtre-Français le premier théâtre du monde. Il en est un que j'aime à citer à d'autres titres (M. Michelot) ; depuis six ans que je travaille pour la scène, c'est toujours à lui que j'ai confié mon premier rôle, et je lui dois une partie des succès que j'ai pu obtenir. Ce n'est pas seulement comme acteur qu'il m'a été utile : je lui ai d'avance communiqué toutes mes pièces, et il m'a rendu d'inappréciables services. J'ai trouvé en lui, j'ai besoin de le dire, les conseils d'un homme de goût, le talent d'un grand comédien, le zèle et le dévouement d'un ami.



PERSONNAGES

M. DALINCOURT, banquier.	MM.	Michelot.
M. DE BELLEVILLE, gentilhomme de province.		Desmousseaux.
M. CHALET, spéculateur.		Monrose.
JULES, fils de M. de Belleville, premier commis de M. Dalincourt.		Lecomte.
M. TOURNEFORT, poète.		Samson.
M. DE NEUBOURG, agent d'un prince étranger.		Delafosse.
M. LAHIRE, notaire.		Saint-Aulaire.
FRANÇOIS, valet de chambre.		Armand-Dailly.
UN JUGE DE PAIX.		Dumilatre.
Mme DALINCOURT, belle-mère de Jenni	Mmes	Leverd.
JENNI, fille de M. Dalincourt.		Despréaux.
HYACINTHE, femme de chambre. . .		Desmousseaux. / Thénard.

Gardes du Commerce.
Valets en livrée.

La scène est à Paris, dans le salon de M. Dalincourt.



L'Argent

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

JENNI, *brodant.*

Il ne vient pas! Qui peut l'empêcher de descendre?
Jusqu'à présent jamais il ne s'est fait attendre...
Qu'il me tarde pourtant de le voir arriver!
Je crains ma belle-mère : elle va se lever;
Si nous étions surpris!... Va-t-il bientôt paraître?
Ses occupations l'ont retenu peut-être...
Ce pauvre Jule! il est timide autant que moi;
Il n'ose ouvrir son âme. Hélas! je le conçoi,
Il est sans biens; il est le commis de mon père,
Et par délicatesse il croit devoir se taire.

En cela, mon devoir est de lui ressembler;
Lorsque son cœur se tait, est-ce au mien de parler?

SCÈNE II

JENNI, JULES.

JULES, *après avoir regardé autour de lui.*

Elle est seule; oh! tant mieux!

Haut.

Voici, mademoiselle,
Votre musique.

Il lui offre un rouleau.

JENNI, *sèchement.*

Enfin!

JULES.

Que vous êtes cruelle!
Ah! ne me grondez pas si je suis en retard;
Car c'est bien malgré moi que j'arrive un peu tard.
Occupé tout le jour par monsieur votre père,
J'ai, pour la copier, passé la nuit entière.

JENNI.

La nuit!

JULES.

Je désirais que tout fût de ma main...

JENNI, *à part.*

Bon Jule!

JULES.

Et je n'ai pu finir que ce matin.

JENNI.

Et moi, qui l'accusais, combien je suis coupable!

JULES.

Vous me... pardonnez donc?

JENNI, *vivement.*

Oh! oui.

A part.

Qu'il est aimable!
A-t-on des sentimens plus délicats, plus doux?

Haut.

Mais changeons d'entretien; parlons de moi, de vous,
De... tout ce qui nous touche.

JULES.

Eh bien! mademoiselle,
Vous a-t-on fait hier quelque instance nouvelle?
Ce mari, ce Chalet qu'on veut vous proposer...

JENNI.

Hélas! j'en ai bien peur, il faudra l'épouser.

JULES.

Vous, l'épouser, grand Dieu!

JENNI.

Ce qui me désespère,
C'est qu'il est le conseil et l'ami de mon père;
Et...

JULES, *à part.*

Quel coup pour mon cœur! il en est déchiré.

JENNI, *le rassurant.*

Mais jamais, non, jamais je n'y consentirai.

JULES, *regardant autour de lui.*

Je vous plaindrais!... Hier, des gens que je dois croire,
Des gens qui l'ont connu, m'ont appris son histoire...

JENNI.

Eh bien?

JULES.

On ne dit pas que ce soit un fripon,
Mais...

JENNI.

Mais expliquez-vous, et que rapporte-t-on?

JULES.

Sa vie est un roman; il n'est point de carrière,
De spéculation qui lui soit étrangère.
On l'a vu médecin, comédien, soldat;
Dans les vivres ensuite il a volé l'Etat.
Possesseur aujourd'hui d'une fortune énorme,
Il s'est, à ce qu'il dit, jeté dans la réforme;
Il s'est fait bienfaisant, et, par humanité,
Dégage les effets du Mont-de-Piété.
Du reste, il est toujours dans toutes les affaires;
Il est dans les emprunts, dans les prêts usuraires,
Et par mille moyens ingénieux, nouveaux,
Fait produire vingt fois les mêmes capitaux.
Il s'occupe de tout, de tout il fait ressource;
Des salons aux comptoirs, du palais à la Bourse,
Il porte son génie actif, intelligent;
Enfin, il est partout où l'on voit de l'argent...

Plus bas.

Au reste, on dit tout bas qu'il est dans la détresse...

JENNI, *avec joie.*

Vraiment?

JULES.

Que son passif égale sa richesse,
Et qu'il a contre lui plusieurs prises de corps.
C'est la bourse à la main qu'il échappe aux recors.
Je sais, à ce sujet, un fait que l'on rapporte :
Un juif, son créancier pour une somme forte,
Le surveilla si bien qu'il le fit arrêter.

JENNI.

Je pense qu'il fallut alors s'exécuter.

JULES.

Non, il passa cinq ans à Sainte-Pélagie
Plutôt que de payer : c'est là de l'énergie!

JENNI.

Mais il n'avait donc pas d'argent?

JULES.

Pardonnez-moi,
Il en avait beaucoup.

JENNI.

Je cherche en vain pourquoi...

JULES.

Lui-même en a donné des motifs raisonnables.
Si je paie, a-t-il dit, un de ces... misérables,
Les autres aussitôt s'attachent à mes pas :
Il faut les payer tous; je n'en finirais pas.

JENNI.

Mais comment ose-t-il encor lever la tête?

JULES.

Il est riche! chacun le méprise et le fête.

JENNI.

Quel être, juste ciel! et je serais à lui!

JULES.

Madame Dalincourt lui prête son appui;
Il est clair à présent que pour lui tout conspire.

JENNI.

Mais comment donc sur elle a-t-il pris cet empire?

JULES.

C'est qu'il sait en secret flatter ses passions,
Et que pour elle il fait des spéculations.

JENNI, *riant.*

Des spéculations pour ma mère?

JULES.

Pour elle;
Il est plus d'une femme aujourd'hui qui s'en mêle.
Votre mère le trouve aimable, intéressant,
Par amour pour les cinq et pour les trois pour cent.

JENNI.

Grand Dieu! ma destinée est-elle assez affreuse?
Épouser ce Chalet! que je suis malheureuse!

JULES.

Mais rien n'est fait encore : il a des concurrens;
Un banquier de Bordeaux s'est placé sur les rangs.

JENNI.

O ciel! autre disgrâce!

JULES.

Oui, Jacques de Laronde,
La première maison de toute la Gironde;
En nous expédiant des sucres l'autre jour,
Il en toucha deux mots à monsieur Dalincourt.

JENNI.

Cela n'est pas possible, il ne m'a jamais vue;
On ne peut désirer le cœur d'une inconnue.

JULES.

Le fait est positif.

JENNI.

Quoi! vous êtes certain
Que cet homme en effet veut obtenir ma main?

JULES, *avec douleur.*

Hélas! j'ai vu la lettre, et j'en ai pris lecture :
Il en fait la demande au bas de sa facture.

JENNI.

C'est donc au plus offrant qu'on prétend me livrer!

JULES.

Je connais votre père, et je n'ose espérer...

JENNI.

Moi, d'un homme pareil je deviendrais la femme!
Je porterais le nom d'un Chalet, d'un infâme!

Marchant à grands pas.

Jamais!... plutôt mourir... oui, dans mon juste effroi...

JULES, *à part.*

Pauvre enfant!

JENNI, *avec passion.*

Monsieur Jule, aidez-moi, sauvez-moi,
Je vous implore.

JULES.

En quoi puis-je vous être utile,
Et comment vous sauver?

JENNI.

Par monsieur Belleville.

JULES, *vivement.*

Mon père? Y pensez-vous? Pour vous servir, hélas!
Que peut-il?

JENNI.

... Votre cœur... ne vous le dit-il pas?

JULES, *avec joie.*

Je n'ose la comprendre, et ma surprise extrême...

JENNI.

Oui, monsieur Dalincourt vous estime et vous aime.
Je crois même savoir qu'il a l'intention
De vous intéresser un jour dans sa maison;
Il faut mettre à profit l'amitié de mon père
Par une tentative aujourd'hui nécessaire.

JULES.

Qu'entends-je?... Est-il bien vrai?... Grand Dieu, mon faible cœur
Pourra-t-il supporter l'excès de son bonheur?
Ah! qu'une âme pareille est délicate et rare!

A Jenni.

Mais songez quel obstacle à jamais nous sépare!

JENNI.

A jamais!

JULES.

Votre père est très riche, et le mien,
Dans nos troubles civils a perdu tout son bien.

JENNI.

N'avez-vous pas un nom imposant, honorable?

JULES.

Avec de l'or, un nom est fort recommandable;
Mais malheureusement on en fait peu de cas,
Lorsque des biens réels ne l'accompagnent pas.

SCÈNE III

JENNI, MADAME DALINCOURT, *écoutant sans être vue dans le fond du théâtre,* JULES.

JENNI.

N'importe. Essayez tout, je vous le dis encore;
Sauvez-moi, sauvez-moi de ces gens que j'abhorre.

JULES.

Si pourtant votre espoir, si le mien sont déçus,
Il faudra nous quitter; je ne vous verrai plus.

MADAME DALINCOURT, *à Jenni, en s'avançant.*

Ah! voilà donc pourquoi vous êtes matinale!

JENNI, *à part.*

Ma belle-mère, ô Dieu!

MADAME DALINCOURT.

N'est-ce pas un scandale?
A coup sûr, j'étais loin de présumer...

JULES, *avec dignité, en offrant de nouveau à Jenni le cahier de musique.*

Voici
Vos trois duos, que j'ai copiés ces jours-ci.

JENNI.

Mes... duos... Oui... Fort bien.

JULES.

Pour votre symphonie,
Je vous l'apporterai, quand je l'aurai finie.

Il sort, après avoir salué respectueusement.

SCÈNE IV

MADAME DALINCOURT, JENNI.

MADAME DALINCOURT.

Le prétexte est piquant! Je ne m'étonne plus
Si tant de beaux partis éprouvent des refus,
Si Chalet n'a pas eu le bonheur de vous plaire.
Ainsi, c'est un commis que votre cœur préfère!

JENNI.

Madame, permettez...

MADAME DALINCOURT.

Je vous reconnais bien,
Quel goût ignoble! aimer un homme qui n'a rien!
Écoutez. Je veux bien cacher à votre père
Un penchant que vous-même étoufferez, j'espère.

JENNI, *à part.*

Ah! le ciel soit loué.

MADAME DALINCOURT.

Mais j'entends dès demain
Que de monsieur Chalet vous acceptiez la main.

SCÈNE V

MADAME DALINCOURT, JENNI, MONSIEUR CHALET.

MONSIEUR CHALET, *dans la coulisse.*

Restez ici, Joseph; que mon boguey m'attende;
Je sors dans un instant.

A Jenni, une fleur à la main.

Combien ma joie est grande
De pouvoir vous offrir...

Jenni sort.

Eh bien! elle s'en va!

MADAME DALINCOURT.

Elle est un peu sauvage, elle se formera.

MONSIEUR CHALET.

Vous croyez?

MADAME DALINCOURT.

Comptez-y, c'est une affaire faite.

Elle sonne.

Mais permettez, je vais achever ma toilette.

M. Chalet s'incline.

SCÈNE VI

MONSIEUR CHALET, MADAME DALINCOURT, HYACINTHE.

HYACINTHE, *à madame Dalincourt.*

Je dois vous avertir...

MADAME DALINCOURT.

Mon Dieu! pas de discours.

Elle s'assied devant sa toilette.

Mon cher, donnez-moi donc des nouvelles du cours.

MONSIEUR CHALET.

Il a fléchi.

MADAME DALINCOURT.

Fléchi?

MONSIEUR CHALET.

De quarante centimes;
Peu de comptant du reste, on a tout fait à primes.

MADAME DALINCOURT. *Pendant toute la scène, elle ajuste ses cheveux, sa collerette, etc., et se fait des mines dans la glace.*

En dit-on le motif?

MONSIEUR CHALET.

Quelques lettres du Nord.

MADAME DALINCOURT.

Qu'ont-elles donc appris?

MONSIEUR CHALET.

Le roi de Suède est mort.

MADAME DALINCOURT, *à Hyacinthe.*

Ma ceinture.

MONSIEUR CHALET.

On en fait grand bruit en Allemagne.

MADAME DALINCOURT, *à monsieur Chalet.*

Mais avez-vous vendu notre rente d'Espagne?

MONSIEUR CHALET.

Non, madame.

MADAME DALINCOURT.

Mon rouge.

MONSIEUR CHALET.

Elle vient de baisser.

MADAME DALINCOURT, *à Hyacinthe, qui touche ses cheveux.*

Prenez donc garde, vous, vous allez me blesser.

A monsieur Chalet.

Et nos ducats?

MONSIEUR CHALET.

Ils sont devenus magnifiques.

MADAME DALINCOURT.

Ma chaîne.

A monsieur Chalet.

J'ai regret d'avoir des métalliques;
Ils se vendent fort mal, et nous aurions mieux fait
D'acheter des canaux, c'est un meilleur effet.

MONSIEUR CHALET.

C'est possible.

MADAME DALINCOURT.

C'est sûr.

A Hyacinthe.

Mais passez donc à droite,
Hyacinthe; peut-on être aussi maladroite?

MONSIEUR CHALET.

En effet, les canaux...

MADAME DALINCOURT, *à Hyacinthe.*

Serrez-moi ces chiffons.

Hyacinthe sort.

SCÈNE VII

MADAME DALINCOURT, MONSIEUR CHALET.

MADAME DALINCOURT.

A propos, m'avez-vous apporté quelques fonds?

MONSIEUR CHALET.

Non.

MADAME DALINCOURT.

Comment non, monsieur! J'ai fait mainte dépense,
Et je désirerais toucher ma différence.

MONSIEUR CHALET.

C'est fort bien; mais aussi vous semblez oublier
Que vous avez perdu beaucoup le mois dernier.
Les gains ne couvrent pas la perte.

MADAME DALINCOURT.

C'est étrange.

MONSIEUR CHALET.

Compte fait, vous devez à votre agent de change
Dix mille écus encor, mais il attendra bien.

MADAME DALINCOURT.

Que vais-je devenir? Il ne me reste rien.

MONSIEUR CHALET.

Et monsieur Dalincourt?

MADAME DALINCOURT.

C'est un moyen extrême.
Mais... quel fracas!

MONSIEUR DALINCOURT, *dans la coulisse.*

Des vers!

MONSIEUR CHALET.

Eh! le voici lui-même.

SCÈNE VIII

MADAME DALINCOURT, MONSIEUR DALINCOURT, *suivi de* FRANÇOIS, *qui porte des journaux,* MONSIEUR CHALET.

MONSIEUR DALINCOURT.

Des vers!

MADAME DALINCOURT, *allant au-devant de lui.*

Expliquez-nous le trouble où je vous voi.

MONSIEUR DALINCOURT.

Des vers! je ne suis plus en sûreté chez moi.
Rimer dans mes bureaux! Conçoit-on cette rage?

FRANÇOIS, *arrangeant les gazettes.*

C'est le quinze aujourd'hui, j'irai voir le tirage.

MONSIEUR DALINCOURT, *à son valet.*

Monsieur Jule.

FRANÇOIS.

Il n'est pas arrivé.

A part.

C'est certain,
Mes quatre numéros sortiront ce matin.

MONSIEUR DALINCOURT.

A dix heures, comment? cela n'est pas possible.

MADAME DALINCOURT.

Mais je l'ai vu.

FRANÇOIS, *à part.*

Le terne, au moins, est infaillible.
Un terne!

MONSIEUR DALINCOURT.

Et mes commis, ne seraient pas venus?
Combien donc, deux ou trois?

FRANÇOIS, *criant.*

Un terne tout au plus.

Il sort.

SCÈNE IX

MADAME DALINCOURT, MONSIEUR CHALET, MONSIEUR DALINCOURT.

MONSIEUR DALINCOURT.

Un terne! l'imbécile avec sa frénésie!

MONSIEUR CHALET.

Moi, je méprise aussi beaucoup la poésie.
Mais ce travers, comment se l'est-il donc permis?
Vous m'aviez dit pourtant qu'il était bon commis.

SCÈNE X

MADAME DALINCOURT, MONSIEUR CHALET,
MONSIEUR DALINCOURT, JULES.

JULES.

Je vous cherchais, monsieur.

MONSIEUR CHALET, *à madame Dalincourt.*

Le prévenu s'avance.

MONSIEUR DALINCOURT, *à Jules.*

Monsieur, j'avais en vous placé ma confiance!...

JULES, *apercevant le papier.*

Dieu! ce sont mes couplets; nous sommes découverts.

MONSIEUR DALINCOURT.

Oui, je vous estimais, et vous faites des vers!

JULES, *à part.*

Je suis perdu.

MONSIEUR DALINCOURT, *lui montrant le papier.*

C'est là, je crois, votre écriture?

JULES.

Je dois en convenir; cependant, je vous jure
Que celle qui mérite et mon cœur et ma foi,
Ne connaît pas ces vers.

MONSIEUR DALINCOURT.

Et que m'importe, à moi ?

JULES.

A part. *Haut.*
Il ne sait rien. Je tiens à garder votre estime.

MONSIEUR DALINCOURT.

Vous en êtes l'auteur, et voilà votre crime.
Des vers !

JULES.

Mais mes devoirs ont tous été remplis.

MONSIEUR DALINCOURT, *regardant les couplets avec colère.*

On m'a même assuré qu'ils étaient forts jolis.

JULES.

De grâce, permettez...

MONSIEUR DALINCOURT.

Un de ces jours, je pense,
Vous me mettrez des vers dans ma correspondance !

JULES.

Veuillez croire pourtant...

MONSIEUR DALINCOURT.

On me l'avait bien dit,
Que pour être commis vous aviez trop d'esprit.
En résumé, monsieur, voici ce que je pense :
En faveur du passé, j'aurai de l'indulgence.
Je vous ai vu toujours intelligent et doux ;
Je veux tout oublier, mais j'aurai l'œil sur vous ;
Et s'il vous arrivait dorénavant de faire
Des bouquets pour Iris, entre nous plus d'affaire.

Jules sort enchanté.

SCÈNE XI

MADAME DALINCOURT, MONSIEUR DALINCOURT, MONSIEUR CHALET.

MADAME DALINCOURT, *à son mari.*

Venons au fait; je suis dans un besoin urgent,
Monsieur, vous me voyez tout à fait sans argent.

MONSIEUR DALINCOURT.

Mais votre pension...

MADAME DALINCOURT.

Ne peut pas me suffire;
Je veux un supplément.

MONSIEUR DALINCOURT.

Que venez-vous me dire?
Trois mille francs par mois bien assurés, bien francs!

MADAME DALINCOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse avec trois mille francs?
Il me faut d'autres fonds.

MONSIEUR DALINCOURT.

Impossible, madame.

MADAME DALINCOURT.

Il les faut.

MONSIEUR DALINCOURT.

Je ne puis.

MADAME DALINCOURT, *le cajolant.*

Mon cher ami...

MONSIEUR DALINCOURT.

Ma femme...

MADAME DALINCOURT.

Je vous en prie...

MONSIEUR DALINCOURT.

Allons, je ne résiste plus.

MADAME DALINCOURT.

Il est charmant!

MONSIEUR DALINCOURT.

La somme, enfin?

MADAME DALINCOURT.

Dix mille écus.

MONSIEUR DALINCOURT, *tirant un billet de son portefeuille.*

Voilà, mon Herminie, un mandat sur ma caisse.

Tendrement.

Où va donc votre argent?

MADAME DALINCOURT.

En frais de toute espèce.

Par exemple, j'achète un landau neuf.

MONSIEUR DALINCOURT.

Comment!

Le vôtre est fort joli, ma femme.

MADAME DALINCOURT.

Assurément.
Mais celui que je vois à madame Croizille,
Est bien mieux que le mien, plus frais.

MONSIEUR CHALET.

Quel luxe brille
Chez ce banquier d'un jour!

MONSIEUR DALINCOURT.

C'est vraiment indécent!

MADAME DALINCOURT.

Épouvantable!

MONSIEUR DALINCOURT.

A moins de gagner cent pour cent,
Ils seront avant peu réduits à la misère.

MONSIEUR CHALET.

Si cela leur arrive, on ne les plaindra guère.

MONSIEUR DALINCOURT, *vivement*.

Je trouve le mari toujours sur mon chemin!...

MADAME DALINCOURT, *idem*.

Et moi la femme; elle est coquette!

MONSIEUR DALINCOURT, *idem*.

Est-on plus vain?
Prétendre m'égaler!

MADAME DALINCOURT, *idem*.

Croire qu'elle m'efface!

MONSIEUR DALINCOURT, *idem*.

Un homme sans mérite!

MADAME DALINCOURT, *idem.*

Une femme sans grâce!

MONSIEUR DALINCOURT, *idem.*

Que je ne voudrais pas prendre pour mon caissier!

MADAME DALINCOURT, *idem.*

Qui porte les chapeaux qu'on avait l'an dernier!

MONSIEUR DALINCOURT, *idem.*

Et tout lui réussit! c'est inimaginable.

MADAME DALINCOURT, *idem.*

Et l'on a la fureur de la trouver aimable!

MONSIEUR CHALET.

Tant mieux, ils se perdront en cherchant à lutter.

MONSIEUR DALINCOURT.

Vous croyez?

MONSIEUR CHALET.

J'en suis sûr; eux, vous le disputer!
Qu'ont-ils pour afficher un luxe égal au vôtre?
Trois pauvres millions courant l'un après l'autre.

Mystérieusement.

On dit déjà qu'ils sont ruinés à demi.

MONSIEUR DALINCOURT.

Vraiment? vous me charmez.

MADAME DALINCOURT, *à son mari.*

Quel bonheur, mon ami!

MONSIEUR DALINCOURT.

Ces gens ont un éclat, un ton qui m'importune.
Ils ne possèdent pas le quart de ma fortune!

Eh bien! nous les voyons recevoir tout Paris :
Je ne sais pas pourquoi.

MADAME DALINCOURT.

N'en soyez pas surpris,
C'est madame qui plaît; laide et spirituelle,
Elle a tout ce qu'il faut pour attirer chez elle.
Les hommes, que séduit son esprit, son savoir,
Aiment à l'écouter, les femmes à la voir.

MONSIEUR DALINCOURT, *à monsieur Chalet.*

Mon cher, dites-moi donc comment va cette affaire?

MONSIEUR CHALET.

Quelle affaire?

MONSIEUR DALINCOURT.

Eh! parbleu, l'emprunt que l'on va faire,
Et que Croizille encor prétend me disputer;
A qui, de lui, de moi, doit-il enfin rester?

MONSIEUR CHALET.

Je me charge de tout, nous aurons l'entreprise.

MONSIEUR DALINCOURT.

Quel triomphe!

MADAME DALINCOURT, *à son mari.*

Monsieur, je veux une remise.

MONSIEUR CHALET *.

Le négociateur doit venir ce matin.

* Mouvement d'humeur de M. Dalincourt, qui s'éloigne. Les acteurs se placent dans l'ordre suivant : M. Dalincourt, M. Chalet, Mme Dalincourt.

MADAME DALINCOURT.

Vraiment, monsieur Chalet est un homme divin.

MONSIEUR CHALET.

Ah! madame...

MONSIEUR DALINCOURT.

Un esprit qui n'est pas ordinaire.

MONSIEUR CHALET.

Ah! monsieur...

MADAME DALINCOURT.

Vous avez du génie en affaire.

MONSIEUR CHALET.

Ne m'admirez pas tant. Pour faire son chemin,
Rien n'est tel, suivant moi, que de mourir de faim;
J'ai commencé par là, cela vous aiguillonne...
Et puis, quand on fut gueux, la richesse est si bonne!
Mais lorsqu'elle nous vient d'héritage, on s'endort,
On se livre aux plaisirs, on n'a point de ressort.
Parlez-moi des gens nés au sein de l'indigence!
J'ai perdu plusieurs fois une belle opulence;
J'ai vu mes plus beaux plans déçus, contrariés,
Mais je me suis toujours retrouvé sur mes pieds.
L'industrie est vraiment une admirable chose!
Je suis très-riche; eh! bien, madame, je suppose
Que... demain, m'enlevant capital, revenu,
Sur la place publique on me jette tout nu,
Qu'on m'y laisse mourant et sans ressource aucune;
Avant deux ans, j'aurai reconstruit ma fortune.

MONSIEUR DALINCOURT, *à sa femme.*

Oui, dans deux ans! croyez qu'il n'exagère pas;
Je l'ai vu se tirer d'un aussi mauvais pas.

MADAME DALINCOURT.

Mais effectivement, j'ai peine à vous comprendre.
Comment faites-vous donc pour ne rien entreprendre
Qui ne soit tôt ou tard couronné de succès?

MONSIEUR CHALET.

Je possède un moyen qui ne trompe jamais;
Quel que soit votre état, votre but, il n'importe.

MADAME DALINCOURT.

Quel est-il, ce moyen?

MONSIEUR CHALET.

Une volonté forte.
Je me rappelle un mot sublime; il est, dit-on,
D'un savant étranger, qui se nomme... Newton.
Aussi, j'ai pour cet homme une estime infinie!
On demandait un jour à ce profond génie
Comment de la nature il découvrit le cours,
Et Newton répondit : en y songeant toujours.
Je suis comme Newton, moi, ma pensée est une,
Elle me suit partout; je cherche la fortune.

MONSIEUR DALINCOURT.

Avec de tels moyens, je conçois qu'en effet
On parvienne à son but; aussi, l'avez-vous fait.

MONSIEUR CHALET.

Au surplus, vous savez que j'ai gagné ma cause?

MADAME DALINCOURT.

Quelle cause, monsieur?

MONSIEUR CHALET.

C'est chez moi qu'on dépose
Cette souscription pour les incendiés.

MADAME DALINCOURT.

Vos services, monsieur, vous seront-ils payés?

MONSIEUR CHALET.

Non.

MADAME DALINCOURT.

Pourquoi donc alors désirer cette affaire?

MONSIEUR DALINCOURT.

Quelle réflexion! y pensez-vous, ma chère?
On va citer son nom, et cela porte fruit;
La réputation se compose de bruit.

MONSIEUR CHALET, *avec emphase.*

D'ailleurs, vous le savez, moi, je tiens à l'estime.
Si, pour faire le bien, l'on m'offrait une prime,
Je la refuserais, je vous en avertis.

MADAME DALINCOURT.

Vous?

MONSIEUR DALINCOURT, *à sa femme.*

On gagne bien plus à le faire gratis.

MONSIEUR CHALET.

Puis, l'argent n'est-il pas comme la calomnie?
Il en reste toujours quelque chose.

MONSIEUR DALINCOURT.

Herminie,
Ah! voilà de ces mots qu'on aime à retenir.

MADAME DALINCOURT.

Oui, le trait est profond; je veux m'en souvenir,

FRANÇOIS, *annonçant.*

La voiture, madame.

MONSIEUR CHALET, *à madame Dalincourt.*

Eh quoi! partir si vite?

MADAME DALINCOURT.

Mille pardons, messieurs, il faut que je vous quitte.
Dame de charité, je songe aux malheureux;
Ce matin, je vais faire une quête pour eux.

MONSIEUR DALINCOURT.

En carrosse, madame! et par quelle aventure?

MADAME DALINCOURT.

Précisément, monsieur, je n'y vais qu'en voiture.
Autrefois, je quêtais seule, sans suite. Eh! bien,
Mes pauvres y perdaient, ils n'avaient presque rien.
Du cœur humain telle est aujourd'hui la nature,
A pied, j'avais cent sous, j'ai vingt francs en voiture.
L'aspect de l'opulence est toujours engageant,
C'est l'argent qui décide à donner de l'argent;
Aussi, monsieur, afin d'obtenir davantage,
Je demande toujours l'aumône en équipage.

Elle sort.

SCÈNE XII

MONSIEUR DALINCOURT, MONSIEUR CHALET.

MONSIEUR CHALET.

Et madame a raison, le monde est fait ainsi;

Mais, mon cher, j'ai besoin de vous quitter aussi,
Et je vais...

MONSIEUR DALINCOURT.

Restez donc, Chalet, rien ne vous presse,

MONSIEUR CHALET.

Au contraire, un objet m'occupe et m'intéresse;
C'est l'emprunt : je veux voir le comte de Neubourg,
Et terminer l'affaire avant la fin du jour.

MONSIEUR DALINCOURT, *le retenant.*

De grâce, un mot encor... Cette place vacante...
J'ai peu d'ambition, mais chacun me tourmente.
M'accusant de tiédeur, mes amis, mes parens
Me disent tous les jours : Mets-toi donc sur les rangs.

MONSIEUR CHALET.

Je vous offre, monsieur, toutes mes connaissances;
Auprès des électeurs, vous aurez bien des chances;
On sait que vous avez un excellent esprit,
Pour qu'on en soit plus sûr, publiez un écrit.

MONSIEUR DALINCOURT.

Mais pour le publier, il faut d'abord le faire.

MONSIEUR CHALET.

J'arrangerai cela, monsieur, j'ai votre affaire.

MONSIEUR DALINCOURT.

Comment l'entendez-vous ?

MONSIEUR CHALET.

Oui, je puis vous offrir
Une espèce d'auteur qu'on m'a fait découvrir.

MONSIEUR DALINCOURT.

Une espèce d'auteur!

MONSIEUR CHALET.

Auteur de tragédies.

MONSIEUR DALINCOURT.

Un poète ?

MONSIEUR CHALET, *avec mépris.*

Non pas.

MONSIEUR DALINCOURT.

S'il fait des poésies,
Il faut qu'il soit poète.

MONSIEUR CHALET.

Eh! non, encore un coup;
C'est un industriel, je l'estime beaucoup.

MONSIEUR DALINCOURT.

Mais quel galimatias venez-vous donc me faire ?

MONSIEUR CHALET.

Cet homme-là n'est pas un esprit ordinaire;
Il est à la hauteur du siècle où nous vivons,
Et nous pourrions de lui recevoir des leçons.
Quittant les vieux sentiers, et tout plein d'un beau zèle,
Il vient de se frayer une route nouvelle.
D'un art frivole il fait un utile métier,
Et de littérature il tient un atelier.
Sous sa direction, des écrivains manœuvres,
Pour quatre francs par jour, lui fabriquent ses œuvres.
De Smith et de Turgot il a lu les écrits;
Du travail divisé connaissant tout le prix,

Il taille de l'ouvrage à ces esprits sublimes.
L'un met un acte en prose, un autre y coud des rimes;
Plus loin, sont attelés des couples différens
Pour tracer, sillonner les quatre actes suivans.
Par d'autres la préface et les notes sont faites;
D'autres tiennent tout prêt l'article des gazettes;
Enfin, l'entrepreneur, monsieur de Tournefort,
Ajuste, unit entr'eux ces morceaux de rapport :
Quand la pièce est à fin, il la revoit, l'augmente,
Puis il y met sa marque, et l'ouvrage est en vente...
Je vais vous envoyer cet homme précieux,
Il vous dirigera.

MONSIEUR DALINCOURT.

Ce sera curieux!
Si je puis devenir un écrivain habile,
Cela me surprendra.

MONSIEUR CHALET.

Bah! rien n'est plus facile.





ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR DALINCOURT, *seul.*

Décidément, je veux adopter le projet
Que dans ce moment-ci me propose Chalet.
Mon entrée en la Chambre en sera plus facile;
Oui, cela me convient.

SCÈNE II

MONSIEUR DALINCOURT, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *annonçant.*

Monsieur de Belleville.

MONSIEUR DALINCOURT.

Qui, le père de Jule?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur, justement.

MONSIEUR DALINCOURT.

Qu'il entre... Je ne puis rester seul un moment!

François sort.

SCÈNE III

MONSIEUR DALINCOURT,
MONSIEUR DE BELLEVILLE, JULES.

MONSIEUR DE BELLEVILLE, *après plusieurs saluts réciproques.*

Je viens vous faire part d'un projet qui, sans doute,
Ne vous déplaira pas.

MONSIEUR DALINCOURT.

Parlez, je vous écoute.
Il s'agit sûrement de spéculation?

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Non. Je vais aborder, monsieur, la question.
Vous savez qui je suis, et quelle est ma naissance;
Mes aïeux sont connus dans ma province, en France!
Mais mes yeux du passé ne sont point éblouis;
Je suis sans préjugés, j'aime beaucoup mon fils,
Et je viens aujourd'hui, bon père de famille,
Vous demander pour lui la main de votre fille.

MONSIEUR DALINCOURT, *vivement.*

Ah! monsieur est rentré dans tous ses biens?

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Hélas!
Non, vraiment.

MONSIEUR DALINCOURT.

Mais alors je ne vous comprends pas.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Je vous comprends bien moins! Seriez-vous insensible

Monsieur Dalincourt s'incline.

A l'offre qu'aujourd'hui... C'est incompréhensible!
Je voulais envers vous me montrer généreux,
Et je croyais aller au-delà de vos vœux.
Je suis, je vous l'ai dit, d'une maison antique;
Dans le Maine, en Anjou, mon nom est historique.

MONSIEUR DALINCOURT.

Monsieur, j'estime fort les grands noms de Couci,
De Larochefoucault et de Montmorenci;
Et si ces maisons-là me faisaient quelque avance,
J'accepterais peut-être une telle alliance.
Mais votre fils a-t-il une illustration,
Qui puisse compenser la disproportion?...
Puis, j'ai mes titres, moi.

MONSIEUR DE BELLEVILLE, *avec dédain.*

Quels sont-ils?

MONSIEUR DALINCOURT.

Rien n'y manque :
Je suis duc à la Bourse et baron à la Banque.

Cette noblesse-là n'est pas sur parchemin,
Mais quand on la possède, on a fait son chemin.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Ah! monsieur, cette idée est bien matérielle :
Devrait-elle sortir d'une âme noble et belle?

MONSIEUR DALINCOURT.

Comment?

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Ces sentimens seraient peu délicats;
Je méprise l'argent.

MONSIEUR DALINCOURT.

Et moi, j'en fais grand cas.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Mais si votre Jenni venait vous dire : J'aime
Un jeune homme sans biens que vous aimez vous-même;
Vous l'estimez beaucoup, chaque jour vous vantez
Son esprit, ses talens, ses bonnes qualités;
Accordez-lui ma main, c'est lui que je préfère.
Que répondriez-vous?

MONSIEUR DALINCOURT.

Je répondrais : ma chère,
Dans la position où je suis aujourd'hui,
Tu trouveras des gens aimables comme lui,
Et qui pourront encore y joindre l'avantage
D'avoir ou d'espérer un très bel héritage;
C'est parmi ces gens-là qu'il faut prendre un époux.

MONSIEUR DE BELLEVILLE, *d'un ton sentimental.*

Mais l'union des cœurs n'est-elle rien pour vous?
Aimez-vous, dites-moi, votre fille?

MONSIEUR DALINCOURT.

Oui, je l'aime,
Et mon refus provient de ma tendresse même.
Je désire la mettre à même d'obtenir
La somme de bonheur où l'on peut parvenir.
Vous ne l'ignorez pas, il est une puissance
Dont rien, dans l'univers, n'égale l'influence :
L'argent! plus absolu que tous les potentats;
Il gouverne les grands et les petits états.
Mais c'est peu de régner sur une classe fière,
L'argent dirige aussi la modeste chaumière;
Gouvernans, gouvernés, jeunes gens et vieillards,
Tous vers le même objet tendent de toutes parts.
Pour l'atteindre plus vite on se pousse, on se presse,
Et les peuples, qu'entraîne une commune ivresse,
Laissant là désormais de stériles vertus,
Marchent, au pas de course, au temple de Plutus.
Bien des gens, il est vrai, cachent avec adresse
Vers quel point leurs efforts se dirigent sans cesse :
Des hommes de tout âge, ainsi que de tous rangs,
Suivent, pour arriver, des chemins différens;
Les moins francs, les plus fiers prennent celui des places,
De la célébrité, des rubans et des grâces.
Mais ce sont des détours, c'est marcher en longeant;
Moi, je vais droit au but, et je dis : c'est l'argent.
Ce mérite est le seul, je n'en connais point d'autre;
La vertu d'un pays est vice dans le nôtre;
Bien souvent la science est d'un faible secours :
Il est telle contrée où l'esprit n'a pas cours.
L'argent seul ici-bas réunit les suffrages;
Partout où les humains ne sont pas des sauvages,
En Amérique, en Chine, aussi bien que chez nous,

Il plaît à tout le monde, il est de tous les goûts.
Jeune ou vieux, blanc ou noir, rouge, cuivré, mulâtre,
Guèbre, mahométan, chrétien, juif, idolâtre,
Bien que sur tout le reste ils ne s'entendent point,
Bien qu'ils soient ennemis, s'accordent sur ce point.
Qu'importe le climat, la couleur, l'idiome?
Tout est là : pour l'aimer il suffit qu'on soit homme.
L'être le plus grossier, le moins intelligent,
Peut ne pas croire en Dieu, mais il croit à l'argent.
« * L'argent du vrai croyant rapproche l'infidèle,
« C'est le lien commun, la langue universelle!...
« Pour moi, quand, promenant un œil observateur,
« J'estime chaque objet à sa juste valeur,
« Quand je vois l'univers, quand je le décompose,
« Je ne vois que l'argent qui vaille quelque chose.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

« Je ne puis pas entrer dans votre opinion;
« Il existe, à coup sûr, plus d'une exception.
Je sais qu'il est beaucoup d'âmes intéressées,
Que l'argent est au fond de toutes les pensées;
Mais, j'ose l'assurer, il est de nobles cœurs,
Des cœurs pleins des vertus de nos antiques mœurs;
Que n'ai-je, en ce moment, votre fortune immense!
Quand bien même le sort, j'en donne l'assurance,
Aurait été pour vous avare, rigoureux,
J'unirais ces enfans, et serais trop heureux.

MONSIEUR DALINCOURT.

Cessons, monsieur, cessons d'en parler davantage.

---

* Les vers guillemetés ne se disent point à la représentation.

J'ai formé le projet d'un autre mariage,
Je crois avoir trouvé le gendre qu'il me faut;
J'en suis désespéré, c'est là mon dernier mot...
Une affaire m'appelle; excusez-moi, de grâce.

A part, en sortant.

Les effets qu'il m'offrait n'ont plus cours sur la place.

SCÈNE IV

MONSIEUR DE BELLEVILLE, JULES.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

A quoi m'exposez-vous? Ah! je serais confus
Si je réussissais... et j'éprouve un refus.

Il sort.

SCÈNE V

JULES.

Que je suis malheureux! être séparé d'elle!
C'en est fait pour toujours.

SCÈNE VI

JENNI, JULES.

JENNI, *entr'ouvrant la porte du fond.*

Eh bien! quelle nouvelle?

JULES.

Je vous l'avais promis : oui, mon père est venu;
Il a prié, pressé, mais n'a rien obtenu.
On repousse ses vœux, on se montre insensible!
Vous jugez que pour lui ce refus est pénible;
Il est humilié!

JENNI.

Je le sens comme vous,
Et mon cœur est touché de ses bontés pour nous.
Oui, dites-le-lui bien, je l'aime, le révère.

JULES.

Et vous avez raison. Ah! ce n'est pas mon père
Qu'on verrait, repoussant les plus sages avis,
Préférer un peu d'or au bonheur de son fils!

JENNI.

Je vous dois un conseil que je crois salutaire.
J'étais dans le salon pensive et solitaire,
Quand mon père est entré le visage en courroux.
Avec ma belle-mère il a parlé de vous,

Du refus de ma main. Loin d'apaiser l'orage,
Sa femme l'animait, l'échauffait davantage;
En rapprochant les faits, ils ont compris enfin
Pour qui sont les couplets égarés ce matin;
Vos vers ont blessé l'un, votre amour blesse l'autre,
Et...

JULES.

Je prévois mon sort.

JENNI, *vivement.*

Dites plutôt le nôtre.
On vous... remplacera; c'est un point résolu.

JULES, *tristement.*

Je vous l'avais prédit, mais vous l'avez voulu.

JENNI.

Vous perdez votre emploi; quel reproche à me faire!

JULES.

Mon emploi! que m'importe?

JENNI.

Il vous est nécessaire.

JULES.

Un tout autre motif cause mon désespoir;
Je vais être privé du bonheur de vous voir.

SCÈNE VII

JENNI, JULES, HYACINTHE.

HYACINTHE, *à part.*

Rompons le tête-à-tête, on pourrait les surprendre.

Haut.

Monsieur n'est pas ici?

Étonnement des deux jeunes gens.

JULES.

... Non.

HYACINTHE.

Je croyais l'entendre.

JENNI.

Il est dans les bureaux, je pense.

HYACINTHE, *à part.*

Il peut venir.

Nous sommes trois.

JENNI.

D'ailleurs, on l'a dû prévenir
Qu'un auteur l'attendait dans la pièce voisine.

JULES.

Un auteur! Que fait-il ici, bonté divine?

JENNI.

C'est un poète illustre, et qu'on estime fort;
Il se nomme, je crois, monsieur de Tournefort.

JULES.

Lui, Tournefort, poète!

JENNI.

Eh! sans doute, lui-même.

JULES.

Lui, poète, grand Dieu! quel horrible blasphème!
A ses yeux (je le vis dès son premier début,)
La gloire est un moyen, elle n'est pas un but;

Lui, poète!... Génie étroit et mercenaire,
Il compose un écrit comme on traite une affaire.

HYACINTHE.

Chut! chut! j'entends du bruit, on s'avance.

JENNI.

Grand Dieu!

JULES.

C'est votre père.

JENNI.

O ciel! séparons-nous.

JULES.

Adieu.
Gardez un souvenir à l'infortuné Jule.

Ils sortent par des issues différentes; Hyacinthe suit Jenni.

SCÈNE VIII

MONSIEUR TOURNEFORT, *seul.*

Faire antichambre une heure, est-ce assez ridicule?
Un duc et pair a moins de morgue, en vérité.
Ces parvenus sont fiers avec rusticité;
Du moins, l'homme qui tient à la haute noblesse,
Quand il est insolent, l'est avec politesse!

SCÈNE IX

MONSIEUR DALINCOURT,
MONSIEUR TOURNEFORT.

MONSIEUR DALINCOURT.

Je vous ai fait attendre?

MONSIEUR TOURNEFORT, *avec humeur.*

Un peu.

MONSIEUR DALINCOURT.

Mille pardons.

Avec importance.

Il s'agissait pour moi de quelques millions,
Et...

MONSIEUR TOURNEFORT, *s'inclinant profondément.*

Monsieur...

MONSIEUR DALINCOURT.

Vous étiez impatient peut-être?

MONSIEUR TOURNEFORT.

Au contraire.

MONSIEUR DALINCOURT.

Je suis charmé de vous connaître.

Prenant un fauteuil pour lui.

Mais asseyez-vous donc, point de gêne entre nous.

Monsieur Chalet m'a dit le plus grand bien de vous.

MONSIEUR TOURNEFORT, *s'asseyant.*

Chalet?

MONSIEUR DALINCOURT.

Excellent juge! Il est d'un goût solide.

S'étendant dans son fauteuil.

Dites-moi, vous avez un métier bien aride?
La plupart des auteurs sont gueux.

MONSIEUR TOURNEFORT.

Oh! pas du tout.
Jadis, c'était ainsi; mais le siècle a du goût.
Lorsque l'on réussit dans la littérature,
On peut avoir salon, cabriolet, voiture!

MONSIEUR DALINCOURT, *saluant.*

Je vous fais compliment d'avoir su parvenir...

MONSIEUR TOURNEFORT.

Moi, je n'en suis pas là, mais cela peut venir.

Monsieur Dalincourt se redresse.

Ma situation est brillante, et j'espère,
Avant deux ans, fournir une belle carrière.
Je suis connu déjà, j'ai l'esprit fin, subtil,
Je touche à l'Institut.

MONSIEUR DALINCOURT.

Combien cela vaut-il?

MONSIEUR TOURNEFORT.

Quinze cents francs.

MONSIEUR DALINCOURT.

C'est peu.

MONSIEUR TOURNEFORT.

Sans doute, mais qu'importe?
L'Institut, voyez-vous, ouvre plus d'une porte;
Au collége de France on devient professeur,
Chef de division, journaliste, censeur.

MONSIEUR DALINCOURT.

Ah! l'on peut s'enrichir aussi, quand on compose!...
Je vois que le talent est bon à quelque chose.
Mais il est temps, monsieur, de vous faire savoir
Le motif pour lequel j'ai désiré vous voir.
Il vaque en ce moment une place à la Chambre :
Tout le monde me dit qu'il faut que j'en sois membre;
Je me mets sur les rangs.

MONSIEUR TOURNEFORT.

Je vous approuve fort,
C'est un poste honorable.

MONSIEUR DALINCOURT.

Oui, j'en tombe d'accord.
Pourtant, ce n'est pas là le motif qui me guide;
L'honneur est un peu creux; moi, je vise au solide.

MONSIEUR TOURNEFORT.

Je ne devine pas pour quelle autre raison...

MONSIEUR DALINCOURT.

Pardonnez-moi. Par là, j'agrandis ma maison,
J'ai des rapports nouveaux, de hautes connaissances,
Et je puis faire ainsi des affaires immenses.
Je suis à peu près sûr d'être élu; mais je tiens
A ne le devoir pas seulement à mes biens.
Je veux me faire un nom... quelque peu littéraire,
Publier un écrit.

MONSIEUR TOURNEFORT, *mystérieusement.*

Je puis vous satisfaire.
J'ai dans mon portefeuille un ouvrage charmant,
C'est une tragédie; achetez-la... Vraiment,
Elle pourra vous faire honneur.

MONSIEUR DALINCOURT.

C'est bien frivole!

Déclamant.

Nous autres riverains du fleuve du Pactole,
Il nous est interdit, vous sentez bien cela,
De faire ou d'avouer ces futilités-là.

MONSIEUR TOURNEFORT.

Alors, que vous faut-il? parlez.

MONSIEUR DALINCOURT.

Une brochure
Sur le crédit public.

MONSIEUR TOURNEFORT, *vivement.*

Ah! je suis en mesure.

MONSIEUR DALINCOURT.

Dans quel sens est l'écrit?

MONSIEUR TOURNEFORT.

De l'opposition.

MONSIEUR DALINCOURT.

Cela ne convient pas à ma position;
Je voudrais que le mien fût dans un sens contraire.

MONSIEUR TOURNEFORT, *désappointé.*

Monsieur, j'en suis fâché, je n'ai pas votre affaire;
Mais je puis en faire un, car, je n'y tiens pas, moi.

Pourtant, j'aimerais mieux, je suis de bonne foi,
Rédiger un écrit contre le ministère.

MONSIEUR DALINCOURT.

Et pour quelle raison?

MONSIEUR TOURNEFORT.

C'est plus facile à faire.

MONSIEUR DALINCOURT.

Mais quand pourrai-je avoir cet ouvrage?

MONSIEUR TOURNEFORT.

Je crois
Pouvoir vous le livrer... avant la fin du mois.

MONSIEUR DALINCOURT.

Nous n'avons plus qu'un seul arrangement à prendre :
C'est le prix, sur ce point tâchons de nous entendre.

MONSIEUR TOURNEFORT.

Nos débats, j'en suis sûr, ne seront pas bien grands.

MONSIEUR DALINCOURT.

Combien en voulez-vous? voyons.

MONSIEUR TOURNEFORT.

Dix mille francs.

MONSIEUR DALINCOURT.

Dix mille francs! c'est cher, très cher, et je confesse...

MONSIEUR TOURNEFORT.

Comment, cher? c'est pour rien; songez à ma promesse,
Je m'engage à vous faire un ouvrage excellent,
Et vous ne voulez pas marchander le talent.

MONSIEUR DALINCOURT.

Prix convenu, cessons d'en parler davantage.

Ils se lèvent.

Une réflexion cependant; cet ouvrage
Dans le département ne peut me faire honneur,
Si je ne passe pas pour en être l'auteur.

MONSIEUR TOURNEFORT.

Mais votre nom, monsieur, doit figurer en tête;
N'est-ce pas entendu ?

MONSIEUR DALINCOURT.

Votre idée est parfaite.
Permettez néanmoins une observation.
Qui me garantira votre discrétion ?
Je veux mes sûretés.

MONSIEUR TOURNEFORT, *avec dignité.*

Pour garant je propose
Ma parole d'honneur.

MONSIEUR DALINCOURT.

C'est déjà quelque chose...
Mais ce n'est point assez.

MONSIEUR TOURNEFORT, *piqué.*

Monsieur...

MONSIEUR DALINCOURT.

Je suis bien loin
De vouloir vous blesser; mais enfin j'ai besoin
De quelque caution un peu matérielle.

MONSIEUR TOURNEFORT.

Et cette caution, dites-moi, quelle est-elle ?

MONSIEUR DALINCOURT.

J'imagine un marché dont vous serez content :
Je vous donne d'abord cinq mille francs comptant...

MONSIEUR TOURNEFORT, *avec humeur.*

Cinq mille francs!...

MONSIEUR DALINCOURT.

Et puis, en rente viagère,
Vous aurez tous les ans cinq cents francs pour vous taire.
Cela vous convient-il?

MONSIEUR TOURNEFORT.

...Oui.

MONSIEUR DALINCOURT.

Mais, songez-y bien,
Le secret divulgué, je ne vous dois plus rien...
Ah!... vous pourriez encor me rendre un bon office.

MONSIEUR TOURNEFORT.

Ordonnez, il suffit seulement que je puisse...

MONSIEUR DALINCOURT, *prenant une gazette sur la table.*

Auriez-vous par hasard accès dans ce journal?

MONSIEUR TOURNEFORT.

Avec le rédacteur je ne suis pas trop mal.

MONSIEUR DALINCOURT, *s'approchant de son oreille.*

Pouvez-vous faire dire, à l'article *Angleterre,*
Qu'il court, dans la cité, des nouvelles de guerre?

MONSIEUR TOURNEFORT.

Ces bruits sont-ils réels?

MONSIEUR DALINCOURT.

Qu'importe?... donnez-les,
Et vous pourrez toujours les démentir après;
Cela vous fournira deux nouvelles pour une.
Avez-vous des raisons à m'opposer?

MONSIEUR TOURNEFORT.

Aucune.
Un bruit faux plus ou moins, je n'y tiens nullement.

MONSIEUR DALINCOURT.

Par là, vous m'obligez essentiellement.

MONSIEUR TOURNEFORT.

J'arrangerai cela, comptez sur ma promesse.

MONSIEUR DALINCOURT.

N'y manquez pas au moins, j'ai besoin de la baisse.
Retenant monsieur Tournefort, qui s'éloignait.
A propos! je vous dois, monsieur, quelque retour,
Et je prétends vous rendre un service à mon tour.
Vous avez, m'a-t-on dit, l'intention de faire
Un immense recueil?

MONSIEUR TOURNEFORT, *avec emphase.*

Critique et littéraire.
Papier vélin, portrait, vignette, et cætera;
Vous verrez, vous verrez comme cela rendra!

MONSIEUR DALINCOURT.

Bien! fort bien! j'aime à voir prospérer l'industrie.
Si l'argent vous manquait, parlez-moi, je vous prie.
J'ai toujours protégé les beaux-arts, le talent,
Et je vous prêterai des fonds... à six pour cent.

MONSIEUR TOURNEFORT, *saluant.*

Ah! monsieur, soyez sûr que ma reconnaissance...
A part.
Voilà certe une bonne et belle connaissance!
Il sort.

SCÈNE X

MONSIEUR DALINCOURT, *seul.*

Cet écrivain pourra m'être d'un grand secours...
Oui, flattons-le, c'est lui qui fera mes discours;
Je ne suis pas fâché d'avoir de l'éloquence!...
On parlera de moi, cela fait bien en France.

SCÈNE XI

MONSIEUR DALINCOURT,
MONSIEUR CHALET.

MONSIEUR CHALET, *essoufflé.*

Je vous cherche partout! le bruit court que Doulan
Va, l'un de ces matins, déposer son bilan.
Vous ne l'ignoriez pas, peut-être?

MONSIEUR DALINCOURT.

Eh! non, sans doute,
Je perds cent mille écus dans cette banqueroute.

MONSIEUR CHALET.

Détrompez-vous, mon cher, car vous ne perdrez rien.
Je me charge de tout, j'ai vu Doulan.

MONSIEUR DALINCOURT.

Eh bien!

MONSIEUR CHALET.

J'ai montré, dans ceci, mon adresse ordinaire.
Je sais tous vos projets, lui dis-je avec mystère;
Pour les faire échouer, je m'attache à vos pas,
Je vous suis comme une ombre et ne vous quitte pas.
A ces mots, vous jugez que sa surprise est grande.
Il veut se disculper; j'insiste, je demande
Vos trois cent mille francs. Il refuse d'abord,
Et moi, de redoubler de menace et d'effort.
Effrayé, je connais, me dit-il, un brave homme,
Un rentier du marais qui possède la somme.
Ce bon bourgeois la veut faire fructifier;
Je cours lui proposer de me la confier.
Il me quitte aussitôt, et je l'attends peut-être
Un quart d'heure, après quoi je le vois reparaître;
Il avait décidé son rentier du marais,
Et votre affaire est faite à peu de chose près.
Ces fonds seront pour vous.

MONSIEUR DALINCOURT.

Mais c'est épouvantable;
D'une telle action m'avez-vous cru capable?

MONSIEUR CHALET.

Ce scrupule m'étonne; il est sans fondement.

MONSIEUR DALINCOURT.

Tenez, mon cher ami, souffrez qu'en ce moment
Je vous donne, et cela parce que je vous aime,
Un conseil que parfois je me donne à moi-même.
Quand on veut, comme nous, amasser de l'argent,
Sur le choix des moyens on est trop indulgent.
Tout projet, repoussé par la délicatesse,
Quand il rapporte peu, nous répugne, nous blesse;
Mais ceux dont on espère avoir des millions,
On est toujours tenté de les trouver fort bons,
On sait les colorer, on se les justifie!...
De soi-même souvent, il faut qu'on se défie.

D'un ton de conviction.

Moi, qui vous parle, moi, j'éprouve ce besoin;
Le désir de gagner me mènerait trop loin.
Je lutte; mais je sens que je résiste à peine,
Que cette soif de l'or me domine et m'entraîne;
Mon cher, la pente est douce et l'abîme profond,
L'honnête homme cupide est bientôt un fripon.

MONSIEUR CHALET, *s'impatientant.*

Abordons un sujet qui me plaît davantage;
Parlons de votre fille et de mon mariage.

MONSIEUR DALINCOURT, *sèchement.*

Vous semblez y compter, mais je n'ai rien promis.

MONSIEUR CHALET.

J'ai cru que cet espoir pouvait m'être permis.

MONSIEUR DALINCOURT.

J'ai d'autres plans.

MONSIEUR CHALET, *à part.*

Quel ton! peste!

Haut.

Si bon vous semble,
Nous pourrions, cependant, faire une affaire ensemble.

MONSIEUR DALINCOURT.

Une affaire! parlez.

MONSIEUR CHALET, *à part.*

Je le tiens! c'est heureux.

Haut.

Elle sera, je crois, fort belle pour tous deux.

MONSIEUR DALINCOURT.

Enfin, expliquez-vous.

MONSIEUR CHALET.

J'ai vu l'agent du prince,
Qui, soit dit en passant, est un homme assez mince;
Et j'ai su le gagner.

MONSIEUR DALINCOURT.

Vraiment?

MONSIEUR CHALET.

Il m'a promis
De n'accorder l'emprunt qu'à l'un de mes amis.
Je n'ai pas cru devoir m'expliquer davantage.

Finement.

Vous devinez le nom dont il s'agit, je gage.

MONSIEUR DALINCOURT.

Combien je suis touché de votre affection!...

MONSIEUR CHALET, *à part.*

Il s'adoucit.

Haut.

J'y mets une condition :
Je vous donne l'emprunt convoité par Croizille,
Mais par contre, monsieur, donnez-moi votre fille.

MONSIEUR DALINCOURT.

En attendant, Chalet, que je comble vos vœux,
Et que tous vos rivaux soient à vos pieds, je veux
Vous en immoler un.

Il sonne.

MONSIEUR CHALET.

Et qui donc?

MONSIEUR DALINCOURT, *à un domestique qui paraît.*

Monsieur Jule.

Le domestique sort.

Celui-là, j'en conviens, est un peu ridicule.

MONSIEUR CHALET.

Quoi! ce petit commis se permet d'espérer?...

MONSIEUR DALINCOURT.

A la main de ma fille il osait aspirer.

SCÈNE XII

JULES, MONSIEUR DALINCOURT, MONSIEUR CHALET.

MONSIEUR DALINCOURT, *à Jules.*

J'ai désiré vous voir, afin de vous apprendre
Une décision que je crois devoir prendre.
Vous possédez, mon cher, plus d'une qualité;
J'estime infiniment votre assiduité,
Vos mœurs, votre douceur et votre intelligence;
Depuis près de deux ans, malgré mon exigeance,
Sur tous les points, monsieur, vous m'avez satisfait;
Votre travail est bon, votre zèle parfait;
Dans tous vos procédés, je sais que l'honneur brille!...
Mais vous faites des vers, et vous aimez ma fille;
D'après cela, mon rôle avec vous est tracé :
A la fin de ce mois vous serez remplacé.

JULES, *avec dignité.*

Un semblable discours a lieu de me surprendre,
Monsieur, et je n'ai pas mérité de l'entendre.
Ma conscience est pure... Au surplus, croyez-bien
Qu'en me justifiant je ne réclame rien.
Un tel dessein, monsieur, est loin de ma pensée;
Je sens que ma présence est ici déplacée,
J'ai moi-même avant vous prononcé mon arrêt;
Je n'en appelle point, vous serez satisfait.

Il sort.

SCÈNE XIII

MONSIEUR DALINCOURT,
MONSIEUR CHALET.

MONSIEUR DALINCOURT.

Peste, quelle fierté, Chalet!

MONSIEUR CHALET.

C'est l'ordinaire,
Quand ces gens-là n'ont rien, ils ont du caractère.
Allons-nous à la Bourse?

MONSIEUR DALINCOURT.

Un moment, s'il vous plaît.
Il faut que je gourmande un coquin de valet!...

Il sonne.

François!...

SCÈNE XIV

HYACINTHE, MONSIEUR DALINCOURT,
MONSIEUR CHALET.

HYACINTHE, *dans le fond du théâtre.*

Il est sorti.

MONSIEUR DALINCOURT.

La raison, je vous prie?

HYACINTHE.

François est allé voir tirer la loterie.

MONSIEUR DALINCOURT.

Encore! le maraud!

HYACINTHE.

Non, il rentre, je crois,
Et je cours l'avertir, monsieur; j'entends sa voix.

Elle sort.

SCÈNE XV

FRANÇOIS, MONSIEUR DALINCOURT, MONSIEUR CHALET.

FRANÇOIS, *à part, sans apercevoir les autres personnages.*

Quoi! pas de terne encor! c'est étonnant. N'importe,
Je tiens bon; à la fin, il faudra bien qu'il sorte.

MONSIEUR DALINCOURT, *à monsieur Chalet.*

J'aperçois mon fripon.

Haut.

Et ma montre. François?

FRANÇOIS, *étonné.*

Elle est chez l'horloger.

MONSIEUR DALINCOURT.

Comment, depuis un mois!
Parbleu, c'est faire voir une impudence étrange!
Malheureux, je sais tout, j'ai vu Breguet.

FRANÇOIS, *à part.*

Qu'entends-je?
Je suis perdu, montrons un peu de bonne foi.

Haut.

Avant de vous fâcher, de grâce, écoutez-moi,
Car je vais vous parler avec toute franchise :
Si je vous ai trompé, c'est pour faire ma mise.

MONSIEUR DALINCOURT.

Quelle mise?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur, je tenais à nourrir
Des numéros qui sont sur le point de sortir.
Votre montre... est en gage.

MONSIEUR DALINCOURT.

En gage, misérable!
Ainsi, tu me volais?

FRANÇOIS, *avec dignité.*

Moi? j'en suis incapable.
J'avais besoin, monsieur, d'environ cent écus :
Je vous les empruntais, je les aurais rendus.

MONSIEUR CHALET, *riant.*

Il vous les empruntait!

MONSIEUR DALINCOURT.

Oses-tu bien prétendre?...

FRANÇOIS.

Au tirage prochain, je compte vous les rendre;
Je suis sûr de gagner.

MONSIEUR DALINCOURT.

Coquin! voilà sept ans
Que tu me trompes.

FRANÇOIS, *à part.*

Sept!

MONSIEUR DALINCOURT.

Et si, depuis ce temps,
Je ne t'ai pas chassé, c'est par pitié, par grâce.
La mesure est comblée à la fin, je te chasse.

FRANÇOIS.

Monsieur...

MONSIEUR DALINCOURT, *à Chalet.*

Avant ce soir, il sortira d'ici.

A François.

A quarante ans, peut-on se comporter ainsi!

FRANÇOIS.

Quarante!

MONSIEUR DALINCOURT, *avec colère.*

Malheureux! Eh! que prétends-tu faire?
Tes deux petits enfans vont mourir de misère.
Tu n'as donc point de cœur, point d'entrailles, réponds.

FRANÇOIS, *récapitulant sur ses doigts.*

Quarante, sept, et deux! c'est mon terne, courons.

Il sort.

SCÈNE XVI

MONSIEUR DALINCOURT,
MONSIEUR CHALET.

MONSIEUR CHALET.

Beau fruit de vos discours, n'est-ce pas?

MONSIEUR DALINCOURT.

Quel délire!
Je suis épouvanté de ce trait.

MONSIEUR CHALET.

Je l'admire!
Cet homme sait vouloir, il fera son chemin.

MONSIEUR DALINCOURT, *allant prendre son chapeau et ses gants.*

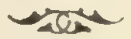
Il n'a qu'un vœu, qu'un but, qu'une pensée enfin,
Et c'est ce qui l'occupe et le poursuit sans cesse;
Quelle fureur! jusqu'où va l'humaine faiblesse!

MONSIEUR CHALET.

Ils ont tous des défauts. Pour plus d'une raison,
Moi, je tiens à le voir rester dans la maison.

MONSIEUR DALINCOURT.

Toujours jouer! Ce drôle est perdu sans ressource!
Tirant sa montre.
Comment, il est une heure! allons vite à la Bourse.





ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR CHALET, *entrant tout essoufflé, comme un homme qu'on poursuit, et allant regarder à toutes les portes.*

Ouf! les maudits huissiers! ils m'ont presque surpris;
Cinq minutes plus tôt, je crois que j'étais pris.

Il s'approche de la croisée, et la mesure des yeux.

S'ils entraient, comment fuir?... Cette fenêtre est basse;
Tant mieux!... Voilà deux fois qu'ils ont perdu ma trace;
Mais tôt ou tard on peut ne pas me prévenir,
Alors, quatre bons murs... Le riant avenir!
S'il faut absolument subir un esclavage,
Ma foi, mon choix est fait, je prends le mariage.
On me dit : Payez-les. Certes, je le puis bien;
Mais aussi, si je paie, il ne me reste rien.
N'avoir rien, cette idée est-elle soutenable?
Marions-nous plutôt... oui, c'est plus convenable.
La dot sera superbe et j'en ai grand besoin.
Sans cela, je prévois que je n'irais pas loin :

Le cinq du mois prochain j'ai des paîmens à faire!
Epousons, épousons, c'est une bonne affaire.
Dalincourt balançait, sa femme a dû le voir;
Je me flatte...

SCÈNE II

MADAME DALINCOURT, MONSIEUR CHALET.

MONSIEUR CHALET.

Madame, ah! faites-moi savoir
Si je dois conserver ou perdre l'espérance.
Je ne résiste plus à mon impatience.

MADAME DALINCOURT, *l'interrompant.*

Occupons-nous de nous et de nos intérêts.

MONSIEUR CHALET.

Les affaires d'abord, le sentiment après,
C'est juste, et j'avais tort; vous parlez comme un ange.

MADAME DALINCOURT, *lui remettant un portefeuille.*

Voici dix mille écus pour mon agent de change.
Maudite Bourse! Enfin me voilà donc dehors:
Désormais je me borne à faire des reports.

MONSIEUR CHALET, *s'impatientant*

« Permettez que mon âme à l'espérance ouverte...

MADAME DALINCOURT.

« A propos, dites-moi, j'ai fait la découverte

« De quelqu'un dont je veux cultiver l'amitié ;
« Dans les secrets d'État il est initié.

MONSIEUR CHALET.

« Peste! que dites-vous?

MADAME DALINCOURT, *mystérieusement.*

« Il a de l'influence
« Près de l'ambassadeur d'une grande puissance.

MONSIEUR CHALET.

« Le digne, l'aimable homme! ah! çà, nous le verrons?
« Qu'il dise ce qu'il veut, nous nous arrangerons.
« Mais apprenez-moi donc le nom du personnage...

Elle lui parle à l'oreille.

« Fort bien : jusqu'à présent nous avons fait usage
« D'un homme bien connu dont je suis mécontent :
« Il nous a mal servis.

MADAME DALINCOURT.

« Vous lui donniez pourtant
« Des rétributions qui semblent assez belles :
« Vingt mille francs par an pour avoir des nouvelles!

MONSIEUR CHALET.

A part. *Haut.*
Et mes païmens de cinq!... Madame...

MADAME DALINCOURT.

Encore un mot,
Puis je vous entretiens de Jenni, de sa dot.
Je vous avais prié de placer un brave homme
Qu'on m'a recommandé.

MONSIEUR CHALET.

C'est Robert qu'il se nomme?

MADAME DALINCOURT.

Précisément. Si j'ai quelque crédit sur vous,
Occupez-vous de lui; c'est un être si doux!

MONSIEUR CHALET.

Faut-il que je vous parle ici sans artifice?

MADAME DALINCOURT.

Oui.

MONSIEUR CHALET.

Je le connais trop pour lui rendre service.

MADAME DALINCOURT.

Quoi! sauriez-vous de lui quelque trait?...

MONSIEUR CHALET.

Justement.
Il commanda pour moi jadis un bâtiment;
Quand la traite des noirs était encor permise,
Je voulus essayer ce genre... d'entreprise :
C'est lui que j'en chargeai : souvenir trop amer!

Levant les yeux au ciel.

Ces pauvres Africains... qui m'ont coûté si cher!
Le perfide, oubliant qu'ils sont ce que nous sommes,
Nos frères, nos égaux, qu'enfin ce sont des hommes,
Les fait à fond de cale entasser sans pitié.

MADAME DALINCOURT.

Est-il possible!

MONSIEUR CHALET.

L'air est bientôt vicié
Dans ce cachot obscur, infect, épouvantable.
Aussitôt que j'apprends leur retour favorable,

J'accours, je veux les voir... jugez de ma fureur.
Les deux tiers étaient morts.

MADAME DALINCOURT, *vivement.*

Ah! grand Dieu, quelle horreur!
Quoi! cet homme qu'on dit être des plus intègres...

MONSIEUR CHALET.

Il m'a fait perdre, hélas! cent mille écus de nègres.

MADAME DALINCOURT.

Je partage, mon cher, votre juste courroux;
Laissons un malheureux si peu digne de nous.

MONSIEUR CHALET.

Oui, parlons, je vous prie, affaires de famille:
Quand pourrai-je obtenir votre charmante fille?

MADAME DALINCOURT.

Ecoutez, je m'engage à former ce lien
Dans six mois.

MONSIEUR CHALET.

Dans six mois!

MADAME DALINCOURT.

Le temps ne vous fait rien,
Vous n'êtes pas pressé.

MONSIEUR CHALET.

Moi, madame? au contraire.

A part.

Ah! je brûle d'amour. Et mes paîmens à faire!

MADAME DALINCOURT, *riant.*

Vous brûlez d'amour, vous! mais je ne croyais point
Que vous eussiez un cœur inflammable à ce point!

MONSIEUR CHALET.

Hélas! il est trop vrai, je ne puis plus attendre.

MADAME DALINCOURT, *le contrefaisant.*

Eh bien! j'aurai pitié d'un sentiment si tendre.
Déterminez le jour, monsieur le soupirant.

MONSIEUR CHALET.

Je voudrais au plus tard... l'épouser fin courant.

MADAME DALINCOURT.

Soit, je prends tout sur moi, monsieur, laissez-moi faire.
Vous pouvez de ce pas aller chez le notaire.
Qu'il dresse le contrat.

MONSIEUR CHALET.

Mais les conditions?

MADAME DALINCOURT.

Vous les savez.

MONSIEUR CHALET.

La dot?

MADAME DALINCOURT.

Est de deux millions.
Quant au reste...

MONSIEUR CHALET.

Oh! le reste est de forme, madame.

A part.

Deux millions de dot! ce trait me touche l'âme!

Haut.

Au surplus, notre emprunt, madame, va très bien.

Croizille l'emportait, mais j'ai pris un moyen
Qui réussit toujours en affaire pareille.

MADAME DALINCOURT.

Comment cela?

MONSIEUR CHALET, *finement.*

J'ai dit quelques mots à l'oreille
Du négociateur... Adieu, que Dalincourt
Sache tous ces détails; vous lui ferez ma cour.

MADAME DALINCOURT.

Eh quoi! vous me quittez!

MONSIEUR CHALET.

Une affaire m'appelle.
Puis, personne ne sait cette bonne nouvelle;
Et je cours à la Bourse, où je me suis promis
D'aller en affliger quelqu'un de mes amis.

Il sort.

SCÈNE III

MADAME DALINCOURT, *seule.*

Comme il voit une affaire en grand! C'est là qu'il brille.
Voilà bien le mari qui convient à ma fille.
Que vois-je? Dalincourt.

SCÈNE IV

MONSIEUR DALINCOURT,
MADAME DALINCOURT.

MONSIEUR DALINCOURT.

Ah! je suis ruiné,
Je suis perdu!

MADAME DALINCOURT.

Grand Dieu!

MONSIEUR DALINCOURT.

Je suis assassiné.

MADAME DALINCOURT, *allant vers lui.*

Monsieur...

MONSIEUR DALINCOURT.

Quelle disgrâce est égale à la mienne!
Des biens qui m'ont coûté tant de soins, tant de peine,
Les perdre en un instant!

MADAME DALINCOURT.

Vous me faites trembler.

MONSIEUR DALINCOURT.

Tous les maux à la fois viennent de m'accabler.
J'avais fait insérer, à l'article *Angleterre,*
Dans deux ou trois journaux, des nouvelles de guerre.

C'était le plus beau plan qu'on pût jamais former;
Combien je suis à plaindre!

MADAME DALINCOURT.

Ah! veuillez m'informer...

MONSIEUR DALINCOURT.

Je jouais à la hausse en toute confiance,
Comptant bien qu'une baisse inattendue, immense,
Serait pour un moment l'effet de ce bruit faux.

MADAME DALINCOURT.

L'article n'a donc pas paru dans les journaux?

MONSIEUR DALINCOURT.

Ah! j'éprouve un malheur bien plus épouvantable.

MADAME DALINCOURT.

Et quoi donc?

MONSIEUR DALINCOURT.

Le bruit faux s'est trouvé véritable!...
J'avais dans cette affaire engagé tous mes fonds,
Et je perds, en un jour, près de six millions.

MADAME DALINCOURT.

Six millions!

MONSIEUR DALINCOURT.

Hélas! il est trop vrai, ma chère;
Et dans ce moment-ci j'ai des paimens à faire.

MADAME DALINCOURT.

Six millions!

MONSIEUR DALINCOURT.

Cela me porte un rude coup,

Vous devez le sentir. Je crains même beaucoup
Que cet événement ne transpire à la Bourse.

MADAME DALINCOURT.

Par bonheur, nous avons encore une ressource :
Il nous reste du moins la maison de Bordeaux.

MONSIEUR DALINCOURT.

Non, désabusez-vous, j'attendais trois vaisseaux,
Qui, richement chargés, venaient de Colombie.

MADAME DALINCOURT.

O ciel! ils sont perdus?

MONSIEUR DALINCOURT.

Je le crains, mon amie.

MADAME DALINCOURT.

Perdre ainsi nos vaisseaux, qu'allons-nous devenir?

MONSIEUR DALINCOURT.

Et mes six millions! quel horrible avenir!
Cependant un espoir à mes yeux encor brille.

MADAME DALINCOURT.

Et quel est-il?

MONSIEUR DALINCOURT.

Chalet m'a demandé ma fille,
Qu'il l'épouse, et par lui je puis me relever;
Oui, Chalet, Chalet seul, peut encor me sauver.
J'aurais dû l'accueillir moins froidement.

MADAME DALINCOURT.

Qu'importe?
Comptez sur lui, je sais quel zèle le transporte.
Il l'aime, il est rempli de la plus vive ardeur.

MONSIEUR DALINCOURT, *avec feu.*

Il l'aime! hâtons-nous de faire son bonheur.

MADAME DALINCOURT.

Je me charge de lui; pour vous, je vous propose
De décider Jenni.

MONSIEUR DALINCOURT.

Bon! c'est la moindre chose;
Je vais lui faire part de cet arrangement,
Et je suis sûr qu'alors... la voici justement.

SCÈNE V

MONSIEUR DALINCOURT, JENNI,
MADAME DALINCOURT.

MONSIEUR DALINCOURT.

Appelant. *A sa femme.*

Ma Jenni! Vous sortez?... demeurez au contraire.

MADAME DALINCOURT.

Volontiers.

JENNI.

Vous avez à me parler, mon père?

MONSIEUR DALINCOURT, *lui prenant les deux mains.*

Il faut que je t'apprenne un projet que mon cœur
Nourrit depuis long-temps, Jenni, pour ton bonheur.
Tu le sais, mon enfant, c'est ma pensée unique.

Je viens de te trouver un parti magnifique;
C'est un homme que j'aime, et que tu ne hais point,
Un homme mûr, solide, accompli de tout point.

JENNI.

Mais, mon père, j'ignore...

MONSIEUR DALINCOURT.

Il est riche, et d'un âge
A pouvoir l'être un jour quatre fois davantage.
Faut-il mettre le nom au bas de ce portrait?
D'avance tu le sais, ma Jenni, c'est Chalet.
Tu ne me réponds pas.

JENNI.

Mon père...

MONSIEUR DALINCOURT, *tendrement.*

Eh bien! ma fille,
Parle, ouvre-moi ton cœur, nous sommes en famille.

JENNI.

Je crains...

MONSIEUR DALINCOURT.

Explique-toi; ma proposition,
Voyons...

JENNI, *timidement.*

... Contrarierait mon inclination.

MADAME DALINCOURT.

Votre inclination! quelle raison futile!
Mais, pour se marier, rien n'est plus inutile.
On ne s'attendait pas à cette objection;
Que fait en pareil cas votre inclination?

MONSIEUR DALINCOURT, *d'un ton peiné et avec bonne foi.*

Mon Dieu, ne suis-je pas un bien malheureux père!
J'adore mes enfans, c'est là ma vie entière;
Au milieu des soucis qui viennent me ronger,
Je n'ai qu'un seul plaisir, hélas! c'est de songer
Que mes veilles pourront augmenter leur richesse;
Ici, dehors, partout, ils m'occupent sans cesse.
Je cherche, je poursuis leur bien, leur intérêt,
Où l'on peut le trouver, où seulement il est;
Eh bien! la passion et l'inexpérience
Renversent mes calculs, trompent ma prévoyance;
Tout tourne contre moi, quand je fais tout pour eux;
Il le faut avouer, je suis bien malheureux!...
Ma fille, ma Jenni, montre-toi raisonnable,
C'est un plan excellent, un parti convenable...

JENNI.

Mon père, vous avez tout pouvoir sur mon cœur;
Ordonnez, j'obéis; mais je fais mon malheur.

Elle tombe à ses pieds.

MONSIEUR DALINCOURT, *la relevant et s'éloignant un peu.*

Ma fille!...

MADAME DALINCOURT, *à part.*

Il va céder.

MONSIEUR DALINCOURT, *à part.*

Ah! maudit cœur de père!

JENNI.

Au nom du ciel, daignez écouter ma prière!

MONSIEUR DALINCOURT, *essuyant une larme.*

Je suis ému... tu vois... mon agitation...

Jenni se précipite vers lui.

Mais je sais résister à mon émotion;
Fais comme moi... « J'ai lu dans ton âme, ma chère,
« Et je connais enfin celui qu'elle préfère.
« J'en suis certain, tu crois, n'écoutant que ton cœur,
« Que sans lui tu ne peux rencontrer le bonheur;

A sa femme.

« Tu le crois, pauvre enfant! C'est tout simple à son âge.
« Mais écoute-moi bien; le bonheur en ménage
« Est dans le positif : il ne résulte pas
« De ces beaux sentimens dont tu fais tant de cas;
« Ils passent comme une ombre, ils sont trompeurs et vides.
« Attache-toi, ma fille, aux qualités solides.
« Tu peux, à cet égard, t'en rapporter à moi;
« Songe que j'eus seize ans, que j'aimai comme toi.
« Oui, mon enfant, ton cœur est fait comme le nôtre.
« Ce qui te charme en l'un, ce qui te blesse en l'autre,
« Aussitôt que l'amour aura pu s'émousser,
« Cessera de te plaire ou de te repousser.
« Le temps est un grand maître; un an de mariage
« Change bien notre humeur, nos goûts, notre langage.
« Tous ces petits défauts, ces petites vertus,
« Qui nous épouvantaient, ou nous plaisaient le plus,
« L'habitude bientôt les use, les efface;
« Au bout d'un mois ou deux, il n'en est plus de trace.
« Mais je m'arrête ici, c'en est assez, je croi;
« Je ne dois pas garder plus long-temps avec toi
« Le ton sentencieux d'un moraliste austère.
« Je ne veux que ton bien, et je te parle en père;
« Abandonne, Jenni, ce caprice d'un jour,
« Au nom de ton bonheur, laisse là ton amour. »

JENNI.

Souffrez...

MONSIEUR DALINCOURT.

« Ecoute encore » un seul mot, je te prie.
Par mes grands capitaux et par mon industrie,
J'ai su me faire un nom à Paris, dans l'Etat;
Je veux que mes enfans en soutiennent l'éclat,
Qu'ils soient riches aussi.

JENNI.

Mais votre nom, mon père,
Ce n'est pas moi qui dois le porter, c'est mon frère,
C'est le fils de madame. Il est votre héritier;
Donnez-lui, j'y consens, votre bien tout entier.
Vous avez mis en lui votre unique espérance;
Qu'il possède, à lui seul, une fortune immense,
Je lui cède mes droits; mais ne m'imposez pas
Un lien plus affreux cent fois que le trépas.

MONSIEUR DALINCOURT.

Quelle idée! Allons donc, elle est inacceptable.

MADAME DALINCOURT.

Mais ce qu'elle dit là n'est pas déraisonnable.

MONSIEUR DALINCOURT.

Comment! vous l'appuyez!

MADAME DALINCOURT.

Oui.

MONSIEUR DALINCOURT.

Votre intention...

MADAME DALINCOURT.

Est de ne point forcer son inclination.

Jenni se rapproche de sa belle-mère.

MONSIEUR DALINCOURT, *avec impatience.*

Ma femme, vous savez ma pensée, et peut-être
Vous deviez... Viens ici, Jenni, tu vas connaître
Le malheureux état où ton père est réduit.
De mes travaux un jour m'a fait perdre le fruit;
La baisse, une faillite, une horrible tempête,
Opèrent aujourd'hui ma ruine complète.

JENNI.

Juste ciel!

MONSIEUR DALINCOURT.

Oui, sans toi, tout est désespéré;
Mais épouse Chalet, et tout est réparé.

Tendrement.

Mon sort est dans tes mains, songes-y bien.

JENNI.

Mon père...

MONSIEUR DALINCOURT.

Avant ce soir, j'aurai ta réponse, j'espère.

JENNI.

Quoi! la fortune a pu vous trahir jusque-là?
Quoi! vous n'avez plus rien?

MONSIEUR DALINCOURT.

Je ne dis pas cela.
Il nous reste toujours une assez belle aisance.

JENNI.

Ah! vous me rassurez, mon père.

MONSIEUR DALINCOURT.

Du silence.

MADAME DALINCOURT, *allant prendre son mari par la main* *.

Dalincourt, écoutez!... Vous la pressez trop fort.

JENNI, *à part*.

Le mal n'est pas si grand que je l'ai cru d'abord;
J'en prendrai maintenant mon parti sans scrupule.
Allons vite conter cette nouvelle à Jule.

Elle sort.

SCÈNE VI

MONSIEUR DALINCOURT,
MADAME DALINCOURT.

MONSIEUR DALINCOURT.

Tout mon espoir n'est pas dans Chalet seulement,
Je compte aussi beaucoup sur l'emprunt allemand.
« Je suis sûr, si je l'ai, d'un très beau bénéfice.
« Il va me relever.

* Madame Dalincourt. Monsieur Dalincourt, Jenni.

MADAME DALINCOURT.

« Pourvu qu'il réussisse !
« Songez-y, maintenant tout nous devient fatal.
« Cet emprunt me fait peur; s'il allait tourner mal,
« Une perte aujourd'hui nous serait bien sensible.

MONSIEUR DALINCOURT.

« Une perte ! Non, non, cela n'est pas possible.

MADAME DALINCOURT.

« Comme un autre pourtant on peut faire un faux pas.

MONSIEUR DALINCOURT.

« Non, cent mille fois non ! Vous ne savez donc pas
« La marche d'un emprunt dans le temps où nous sommes ?
« Nous ne risquons jamais les plus légères sommes.
« Voici, comment, ma chère, on rentre dans ses fonds :
« Aussitôt que l'on veut placer ses actions,
« On fait monter l'emprunt avec un zèle extrême
« Par les moyens connus... on achète soi-même.
« A peine est-il bien cher, que le quartier d'Antin,
« Les bourgeois du Marais, le faubourg Saint-Germain,
« Tout le monde en demande; il s'élève, il fait rage.
« Moi, pendant ce temps-là, je vends selon l'usage;
« Je réalise ainsi vingt pour cent au plus bas;
« Le reste, après cela..., ne me regarde pas.

MADAME DALINCOURT.

Oui, la fortune encor va bientôt nous sourire.
Je cours trouver Chalet, qui m'attend, me désire,
Et, pour faire cesser le trouble où je vous vois,
Presser le mariage et l'emprunt à la fois.

Elle sort par la coulisse.

SCÈNE VII

MONSIEUR DALINCOURT, JULES.

JULES, *entrant par le fond du théâtre.*

Si je suis importun, monsieur, je me retire.

MONSIEUR DALINCOURT.

Pas du tout. Approchez, qu'avez-vous à me dire,
Jules?

JULES.

Que monsieur peut, à partir d'aujourd'hui,
Disposer de l'emploi que j'occupe chez lui.

MONSIEUR DALINCOURT.

Peste, vous trouvez donc une place bien vite?

JULES.

Je n'en ai plus besoin.

MONSIEUR DALINCOURT.

Je vous en félicite.

JULES.

Mais puis-je maintenant, sans indiscrétion,
Vous demander, monsieur, une explication?
Vous n'avez pas pour moi de haine personnelle?

MONSIEUR DALINCOURT.

Moi, non. Je vous l'ai dit, j'estime votre zèle.

Vos talens.

JULES.

Si demain mon père recouvrait
Une fortune égale à celle qu'il avait,
Auriez-vous pour son fils un peu plus d'indulgence?

MONSIEUR DALINCOURT.

Comment, êtes-vous riche à présent?

JULES, *vivement.*

Je le pense.
Mon père est émigré; la loi d'indemnité
Nous rend l'équivalent de sa propriété.

MONSIEUR DALINCOURT, *à part.*

De l'opulence, un nom, une illustre famille!
Vraiment, ce parti-là conviendrait à ma fille.

Haut.

Eh! mon cher, je n'ai pas pour vous d'éloignement,
Je vous aime beaucoup; mais, malheureusement,
Un autre avait pris date, il a cet avantage.

JULES.

O ciel!

MONSIEUR DALINCOURT.

Avec Chalet pourtant rien ne m'engage.

JULES.

Vous n'avez pas promis?

MONSIEUR DALINCOURT.

Espérez, nous verrons...
Venez ce soir, demain... et nous en causerons.

JULES.

Quel bonheur! ah! je cours l'annoncer à mon père.

MONSIEUR DALINCOURT.

L'arrêtant. *A part.*

A votre père? Diable! arrangeons cette affaire.

Haut.

Je crois me rappeler que je l'ai mal reçu!...
Sitôt qu'il m'a quitté, je m'en suis aperçu;
J'étais distrait... veuillez le lui faire connaître.

JULES.

Monsieur...

MONSIEUR DALINCOURT.

Cette froideur l'aura blessé, peut-être;
J'en suis fâché.

JULES.

Monsieur...

MONSIEUR DALINCOURT.

D'autant plus qu'aujourd'hui
Des gens dont je suis sûr m'ont dit un bien de lui!...
Vous ne m'en voulez pas à présent, je l'espère.

JULES.

Moi, monsieur?

MONSIEUR DALINCOURT.

Ma conduite était celle d'un père.
Oui, si j'ai désiré que vous eussiez du bien,
C'était pour son bonheur, et vous le sentez bien,
Par la même raison, c'est vous que je préfère;
Mais croyez, mon ami, qu'il m'est doux de le faire.

Il sort.

SCÈNE VIII

JULES.

Ai-je bien entendu? serait-ce un rêve? Eh quoi!
J'épouserais Jenni! Jenni serait à moi!
Quel avenir charmant pour tous deux! et mon père,
Quand il saura l'accueil que l'on vient de me faire,
Comme il va prendre part aux transports de son fils!
Mais non, tant de bonheur ne peut m'être promis.
Ah! mon cœur, je le sens, ne pourrait y suffire,
C'est un rêve brillant qu'un souffle va détruire...
Quelqu'un vient.

SCÈNE IX

MONSIEUR DE BELLEVILLE, JULES.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Je puis donc enfin te rencontrer!

JULES.

Mon père!

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Embrasse-moi; j'ai peine à respirer.
Nous sommes seuls ici, ma joie en est extrême;

Pour t'emmener, mon fils, j'arrive exprès moi-même.
Tu ne resteras pas maintenant, dieu merci,
Un quart d'heure de plus dans cette maison-ci.

JULES.

Pourquoi?

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Comment, peux-tu le demander?

JULES.

Sans doute.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Mais tu ne sais donc pas ce qui se passe. Écoute :
Mes droits sont constatés, j'ai pour moi les commis,
Le préfet, le ministre; enfin, je suis admis.
J'avais peur qu'on ne pût embrouiller les affaires;
Mais je viens d'aller voir avoués et notaires,
Et je n'ai rien à craindre, oui, tout est aplani,
Je suis riche, très riche!

JULES, *avec enthousiasme.*

O ma chère Jenni!

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Comment! que me dis-tu de Jenni, je te prie?

JULES.

Je dis que ma Jenni m'appartient pour la vie.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Mais il n'est pas du tout question de cela,
J'y mets obstacle, moi.

JULES.

Qu'est-ce que j'entends là?
Comment, ce mariage?.....

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Il ne peut pas se faire.

JULES.

Mais vous-même l'avez demandée à son père.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Je suis piqué, blessé, j'ai sur le cœur enfin
Le refus insolent qu'il m'a fait ce matin.
Non, jamais je n'ai vu semblable impertinence.

JULES.

C'est qu'il était distrait.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Il est d'une arrogance!...

JULES.

Il en a du regret, il est au désespoir.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Point d'affaire entre nous.

JULES.

Laissez-vous émouvoir.
Ce matin, vous saviez tous ces détails, mon père,
Et pourtant envers lui vous étiez moins sévère.

MONSIEUR DE BELLEVILLE, *avec emportement.*

C'est qu'alors j'étais loin de le connaître bien;
J'en ai beaucoup appris depuis qu'il n'a plus rien.

JULES.

Si vous voyiez combien elle est aimable et belle!
C'est un ange; pour moi, point de bonheur sans elle.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Mais tu ne parais pas savoir le bruit qui court.
Dans tout Bordeaux, mon fils, sur monsieur Dalincourt?

JULES.

Non, quel est-il?

MONSIEUR DE BELLEVILLE, *baissant la voix.*

Ce bruit est de fâcheuse espèce,
Et porterait atteinte à sa délicatesse.

JULES.

Cela ne se peut pas! je vous réponds de lui.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Ce n'est pas tout encore; on disait aujourd'hui
Qu'il était compromis pour une immense somme;
Il n'a plus de crédit, c'est un malhonnête homme.

JULES.

Il n'a plus de crédit!... Croyez-vous que Chalet,
S'il était comme on dit, sans bien, persisterait
A demander sa fille?

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Il est clair qu'il ignore
Des détails qu'à Paris on ne sait pas encore.
Quelqu'un, qui de Bordeaux arrive en ce moment,
Vient de m'en faire part confidentiellement.

JULES.

Sa ruine, en tout cas, ne peut être complète;
Il lui reste sans doute une fortune honnête.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Et quand cela serait, qu'est-ce qu'un bien pareil?
Je n'en fais aucun cas, il n'a rien au soleil.
Mon fils, je ne suis point amoureux, j'ai ma tête,
Et je n'accepte point une fortune honnête.

JULES.

Que me proposez-vous! j'aime et je suis aimé,
Vous avez approuvé le nœud que j'ai formé;
Un sordide intérêt doit-il changer mon âme?
Jenni m'est toujours chère, elle sera ma femme.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Eh bien! je briserai ces ridicules nœuds;
Tu n'as point de raison, j'en aurai pour nous deux.

JULES.

Qui, moi, que je renonce à l'aimer?

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Je l'exige:
Il le faut.

JULES.

Non, jamais.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Obéissez, vous dis-je.

JULES.

Moi, j'abandonnerais Jenni dans le malheur!
Y pensez-vous, mon père? Il y va de l'honneur.
De sa position loin de prendre avantage,
Puisqu'elle a tout perdu, je l'aime davantage.
Quand elle m'a choisi, je ne possédais rien;

Tout a changé depuis, nous avons un grand bien,
Elle est pauvre : je dois, je veux être fidèle;
Ce qu'elle a fait pour moi je le ferai pour elle.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Sentimens tout à fait romanesques, mon fils.
J'ai formé d'autres plans, je vous en avertis.
Vous connaissez, je crois, la jeune Defeutière?
C'est de notre pays la plus riche héritière;
Je quitte son tuteur, j'ai son consentement,
Et tu l'épouseras, j'en ai fait le serment.

JULES.

Je ne puis.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Fils ingrat!

JULES.

Arrachez-moi la vie;
Elle n'est rien pour moi si Jenni m'est ravie.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Quelle démence! aimer une femme de rien,
Qui n'a point de naissance, et qui n'a plus de bien!
Peut-on se ravaler à ce point? Misérable,
Ouvre les yeux, étouffe un amour condamnable.

JULES.

Jamais.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Obéissez, ou craignez mon courroux.

JULES.

Non, non.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Obéissez.

JULES.

J'embrasse vos genoux.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Fils indigne de moi!

JULES.

Mon père...

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Je t'ordonne
De me suivre, et d'aimer celle que je te donne.

JULES.

Mon père...

M. de Belleville sort.

SCÈNE X

JULES, *seul.*

Il est parti!... Quelle sévérité!...
Ah! devais-je m'attendre à cette dureté?
Lui, dont j'éprouvai tant la bonté paternelle!

SCÈNE XI

JENNI, JULES.

JENNI, *hors d'haleine.*

J'accours vous annoncer une heureuse nouvelle :
Tous vos désirs, les miens vont être couronnés ;
Quel bonheur, mon ami, nous sommes ruinés !

Étonnée.

Mais vous ne semblez pas prendre part à ma joie,
Et sentir la faveur que le ciel nous envoie ?

JULES.

La faveur ! Apprenez que le ciel en courroux...

A part.

Ah ! je n'ose achever...

JENNI.

Je tremble ; expliquez-vous.
Vous pâlissez !

JULES.

Faveur odieuse, importune !

JENNI.

Quoi donc ?

JULES, *avec désespoir.*

Mon père, hélas ! recouvre sa fortune...

Que je suis malheureux!

JENNI.

Que me dites-vous là?
Mais je ne trouve rien de fâcheux à cela;
En quoi ce changement nous serait-il contraire?

JULES.

O ma chère Jenni, connaissez mieux mon père;
Il veut que pour jamais je quitte la maison.

JENNI.

Quoi! lui, qui ce matin montrait tant de raison!

JULES.

Les hommes, j'en ai peur, sont tous de même étoffe.
Tant qu'il est resté pauvre, il était philosophe;
Mais à présent...

JENNI.

Ce coup pour mon cœur est affreux;
Il le faut avouer, nous sommes malheureux.
Un obstacle détruit, il en renaît un autre;
Hier c'était mon père..., aujourd'hui c'est le vôtre.

JULES, *se promenant à grands pas.*

Fatale soif de l'or? c'est toi, toi qui nous perds!
Par toi l'on s'endurcit, l'on devient froid, pervers.
Jusqu'où va des parens l'orgueil et l'avarice!

JENNI, *l'interrompant.*

Ah! du sort bien plutôt accusons l'injustice;
C'est lui qui sur nous deux appesantit ses coups.
Eh quoi! ce que le ciel accorde à l'un de nous,
Faut-il que sur-le-champ à l'autre il le retire?
Dans le même moment ne peut-il nous sourire?

Ou du moins, nous rangeant sous de communes lois,
Ne peut-il nous frapper tous les deux à la fois?

JULES.

Oui, jusque dans ses dons il se montre implacable;
Autant que son courroux, sa bonté nous accable.
Et pourtant nos désirs ne s'étendent pas loin;
Nos vœux sont modérés. Le ciel en est témoin,
Nous ne l'obsédons pas d'une voix importune.
Eh! que nous font, à nous, les biens de la fortune?
Ils ne nous tentent pas : que nous font les besoins?
Nous saurions les braver, les supporter du moins.
Oui, nous ne craindrons rien, si le sort nous rassemble;
Soyons riches, ou bien soyons pauvres ensemble.





ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

JENNI.

Pour lutter, un appui me serait nécessaire;
Où puis-je le trouver? où? Dans ma belle-mère?
Non, j'irais vainement me jeter à ses pieds;
Ses intérêts et ceux de Chalet sont liés,
Et malgré ma douleur, je serais repoussée...
Cependant, il me vient une heureuse pensée.
Quand je voulus céder ma fortune à son fils,
Madame Dalincourt goûta fort cet avis.
Donnons-lui tout encore; elle y sera sensible...
Qu'un pareil artifice à mon cœur est pénible!
Il le faut... mais les cieux m'en sont ici témoins,
Dans l'offre que je fais, je suis sincère au moins.

SCÈNE II

MADAME DALINCOURT, JENNI.

JENNI, *allant au-devant de sa belle-mère.*

Voulez-vous mon malheur?

MADAME DALINCOURT.

Moi, Jenni!

JENNI.

Je réclame
Un service bien grand de vos bontés, madame.

MADAME DALINCOURT.

Levez-vous.

JENNI.

L'abandon qu'hier je proposais,
Dans l'espoir d'être unie à celui que j'aimais,
Je vous l'offre aujourd'hui pour ne l'être à personne.

MADAME DALINCOURT.

Comment? expliquez-vous, ce langage m'étonne,
Ma chère.

JENNI.

Je prétends rester fille toujours,
Près de vous désormais je veux passer mes jours.
Je n'ai qu'un seul désir, qu'un seul but, c'est de faire
Votre bonheur, madame, et celui de mon père.

MADAME DALINCOURT, *souriant.*

Mais c'est très bien, cela; j'approuve le projet
Que vous avez formé. Les hommes en effet
Sont des trompeurs, Jenni! Si j'étais à votre âge,
Je ne subirais pas le joug du mariage.
Suivez votre penchant; il vous sera si doux,
Ma fille, de passer vos jours auprès de nous.
Mais pourquoi de ce goût m'aviez-vous fait mystère?
Votre cœur aurait dû s'ouvrir à votre mère.

JENNI.

Je craignais...

MADAME DALINCOURT.

Un seul mot nous eût mises d'accord,
Et vous ne disiez rien, Jenni; vous aviez tort.
Voilà comme on s'aigrit, faute de se comprendre :
Je verrai votre père, et j'ai tout lieu d'attendre...

JENNI, *avec feu.*

Ah! je vais vous devoir le bonheur et la paix.
Croyez bien que mon cœur ne l'oublîra jamais.

MADAME DALINCOURT.

Comme elle est maintenant affectueuse et tendre!

Elle l'embrasse.

Chère enfant... Ce que c'est pourtant que de s'entendre!

JENNI.

Madame, je puis donc espérer votre appui?

MADAME DALINCOURT.

Oui, comptez que je vais lui parler aujourd'hui.

Jenni sort.

SCÈNE III

MADAME DALINCOURT, *la regardant s'éloigner.*

Pauvre petite! elle est d'une douceur extrême :
J'avais fort mal jugé cet enfant, moi; je l'aime.
Rester fille, le trait est vraiment délicat;
Je m'en souviens encor, c'est un bien triste état!
Et pourtant, qu'ai-je fait jusqu'ici pour lui plaire,
Moi qui la desservais dans l'esprit de son père?
C'était un tort : l'amour que j'ai pour Edouard
N'aurait pas dû me rendre injuste à son égard...
D'appuyer son désir je me fais un scrupule...
Ne vaudrait-il pas mieux la marier à Jule?
Sans doute; à Dalincourt il faut le proposer :
Jule est riche à présent, il peut bien l'épouser.
Oui, sans cela, Jenni serait trop malheureuse.
Ce jeune homme lui plaît, montrons-nous généreuse;
Point d'égoïsme froid, de sentimens jaloux...
S'il l'accepte sans dot, il sera son époux.

SCÈNE IV

MONSIEUR DALINCOURT,
MADAME DALINCOURT.

MONSIEUR DALINCOURT, *à part.*

C'est Herminie, ô ciel! gardons-nous de l'instruire...

MADAME DALINCOURT.

Vous voilà, mon ami! j'ai deux mots à vous dire;
J'ai fait part à Chalet de vos intentions.

MONSIEUR DALINCOURT.

Ah!

MADAME DALINCOURT.

Mais permettez-moi quelques réflexions.
La marier à Jule est un parti plus sage;
Jules décidément lui convient davantage :
Songez-y bien, monsieur, ce plan concilîrait
L'intérêt et l'amour.

MONSIEUR DALINCOURT.

Oui, c'était mon projet :
Mais son père...

MADAME DALINCOURT.

Son père?

MONSIEUR DALINCOURT.

Ah! c'est une infamie!

MADAME DALINCOURT.

Comment donc?

MONSIEUR DALINCOURT.

Vous semblez ignorer, mon amie,
Sa conduite envers nous, et ce qui s'est passé.
Cet homme délicat et désintéressé,
Qui, ce matin, craintif et plein de défiance,
Avec humilité briguait mon alliance,
Vient de la repousser avec dédain.

MADAME DALINCOURT.

Vraiment!
Mais d'où peut provenir un pareil changement?

MONSIEUR DALINCOURT.

Que voulez-vous? depuis qu'il est dans l'opulence,
Il ne se connaît plus, il est d'une insolence!
Hier il demandait, il refuse aujourd'hui :
Il ne voit que l'argent, l'argent est tout pour lui.
Ah! les hommes!

MADAME DALINCOURT.

C'était un parti bien sortable;
Mais peut-être qu'un jour il deviendra traitable?

MONSIEUR DALINCOURT.

Non, ne l'espérez point.

MADAME DALINCOURT.

La petite, en ce cas,
Me parle d'un projet qui ne me déplaît pas.
Rester fille, voilà l'état qu'elle préfère.

MONSIEUR DALINCOURT, *l'interrompant.*

Il n'est plus temps de feindre; apprenez donc, ma chère,
Que je me vois en butte à des malheurs nouveaux.
Ah! j'ai trop entrepris!... On m'écrit de Bordeaux
Que mon associé, prévoyant ma détresse,
S'est enfui de la ville en emportant ma caisse.
A peine ces détails ont-ils été connus,
Que tous mes créanciers sont à la fois venus;
Trente lettres de change ont été présentées,
Et, faute de paiment, se trouvent protestées :
Plainte, arrêt contre moi, prise de corps, enfin;

Un de mes créanciers me l'a fait ce matin
Signifier par acte.

MADAME DALINCOURT.

O Dieu! quel parti prendre?

MONSIEUR DALINCOURT.

Je vous l'ai déjà dit, je compte sur mon gendre.
Nous terminons ce soir; armé de son crédit,
J'irai voir aussitôt ce créancier maudit,
Et j'espère, ajournant sa poursuite importune,
Rassembler les débris de ma triste fortune.
Afin de mieux tromper un public envieux,
Je forme en même temps un plan audacieux;
Oui, j'accepte l'emprunt.

MADAME DALINCOURT.

Vous?

MONSIEUR DALINCOURT.

Chalet me seconde,
Et par là je confonds, j'éblouis tout le monde;
Je puis comme autrefois me montrer au grand jour.

MADAME DALINCOURT.

On vient.

FRANÇOIS.

Monsieur Chalet et monsieur de Neubourg.

MADAME DALINCOURT.

Je vous laisse avec eux.

Elle sort.

SCÈNE V

MONSIEUR DE NEUBOURG,
MONSIEUR DALINCOURT,
MONSIEUR CHALET.

MONSIEUR DALINCOURT, *allant au devant de monsieur de Neubourg.*

Que je me félicite
De me voir honoré d'une telle visite!

MONSIEUR CHALET, *à monsieur Dalincourt.*

J'ai fait part à Monsieur de nos conditions;
Il les adopte, sauf quelques restrictions.

MONSIEUR DE NEUBOURG, *à monsieur Dalincourt.*

Je sais, monsieur, combien vous êtes honnête homme.
Aussi, sans disputer sur le temps, sur la somme,
J'aurais tout approuvé s'il s'agissait de moi;
Mais l'intérêt du prince est ma suprême loi.

MONSIEUR DALINCOURT, *à Chalet.*

Il paraît bien sévère!

MONSIEUR DE NEUBOURG.

Au reste, je vous jure
Que, sans monsieur, qui vint m'engager à conclure,
J'étais loin de songer à traiter avec vous.

MONSIEUR DALINCOURT.

Quel motif aurait pu vous éloigner de nous?

MONSIEUR DE NEUBOURG.

N'avez-vous pas prêté des fonds au plus terrible
De tous nos ennemis?

MONSIEUR DALINCOURT.

Oui, le fait est possible.
Mais il n'influe en rien sur ma décision;
Mon argent, voyez-vous, n'a pas d'opinion;
Le désir de traiter est le seul que j'éprouve.
Mais quels sont les détails que monsieur désapprouve?

MONSIEUR DE NEUBOURG.

Je voudrais obtenir une réduction.
Le capital se trouve enflé d'un million,
Je ne puis reconnaître une somme aussi forte.

MONSIEUR DALINCOURT.

Alors, j'augmenterai l'intérêt, peu m'importe.

MONSIEUR DE NEUBOURG.

Point du tout.

MONSIEUR DALINCOURT.

Il le faut.

MONSIEUR DE NEUBOURG.

Non, je n'y consens pas.
Les intérêts du prince avant tout.

MONSIEUR DALINCOURT.

En ce cas,
Marché nul.

MONSIEUR CHALET, *se plaçant au milieu d'eux.*

Ecoutez! bien qu'on ait à défendre
Des droits tout opposés, on peut encor s'entendre;

Il s'agit de trouver le mezzo-terminé.
Pendant que vous parliez, j'ai tout examiné;
Eh bien! c'est moi qui vais dégager l'inconnue,
Et placer les objets sous leur vrai point de vue.
Oui, je veux d'un seul mot terminer vos débats :
Point de réduction, mais...

MONSIEUR DE NEUBOURG, *l'interrompant.*

Vous ne songez pas
Que l'intérêt du prince est qu'avant toute chose...

MONSIEUR CHALET.

Point de réduction! mais aussi je propose,
Pour régler et finir vos petits différens,
Mystérieusement.
Un article secret de cinq cent mille francs.

MONSIEUR DE NEUBOURG, *comprimant un mouvement de joie.*

Un article secret!

MONSIEUR CHALET, *à Dalincourt.*

Vous approuvez, j'espère?

MONSIEUR DALINCOURT.

Si monsieur y consent, je suis prêt à tout faire.

MONSIEUR CHALET.

A monsieur de Neubourg.

J'en étais sûr d'avance. Eh bien! vous l'entendez,
Tout dépend de vous seul, maintenant décidez.

MONSIEUR DE NEUBOURG, *avec résignation.*

A l'amour de la paix je fais ce sacrifice.

MONSIEUR CHALET.

Fort bien, voilà parler; c'est là de la justice.

Au reste, du succès je ne doutais en rien;
Car, entre gens d'honneur, on s'entend toujours bien*.

MONSIEUR DE NEUBOURG, *montrant Chalet.*

Monsieur possède un tact qui n'est pas ordinaire
Pour voir le point précis, délicat, d'une affaire.

MONSIEUR CHALET, *s'inclinant.*

Ah! vous êtes trop bon.

MONSIEUR DE NEUBOURG, *à monsieur Dalincourt.*

Ainsi, décidément
Mon prince peut compter sur vous?

MONSIEUR DALINCOURT, *avec emphase.*

Assurément.
Je donne ma parole, et je reçois la sienne;
Sa maison désormais peut compter sur la mienne.

SCÈNE VI

MONSIEUR CHALET, MONSIEUR DE NEUBOURG, MONSIEUR DALINCOURT, MADAME DALINCOURT.

MADAME DALINCOURT, *à son mari.*

Monsieur Lahire, ami.

* Monsieur Chalet, monsieur de Neubourg, monsieur Dalincourt.

MONSIEUR DE NEUBOURG, *saluant.*

Madame, j'ai l'honneur...

MONSIEUR DALINCOURT, *à sa femme.*

Mon notaire?

MADAME DALINCOURT.

Il me suit.

MONSIEUR DALINCOURT, *à part.*

Oh! tant mieux.

MONSIEUR CHALET, *à part.*

Quel bonheur!

MONSIEUR DALINCOURT, *bas à sa femme.*

Plus tôt nous signerons, plus j'ai pour moi de chances.

MONSIEUR CHALET, *à part, en se frottant les mains.*

Je toucherai la note avant les échéances.

SCÈNE VII

MONSIEUR CHALET, MONSIEUR LAHIRE, MONSIEUR DALINCOURT, MONSIEUR DE NEUBOURG, MADAME DALINCOURT.

MONSIEUR DALINCOURT, *allant au devant du notaire.*

Eh! vous voilà, mon cher, soyez le bien venu;
J'allais chez vous.

MONSIEUR LAHIRE, *montrant Chalet.*

Monsieur vous avait prévenu.

MONSIEUR CHALET, *à M. Dalincourt, qui paraît surpris.*

L'amour...

MONSIEUR DE NEUBOURG.

Dans tous les yeux ici la gaîté brille?

MONSIEUR DALINCOURT, *à M. de Neubourg.*

Je donne aujourd'hui même un époux à ma fille.
Nous ferez-vous l'honneur de signer au contrat?

MONSIEUR DE NEUBOURG

Très-volontiers, monsieur.

MONSIEUR DALINCOURT.

J'aime les noms d'éclat.

SCÈNE VIII

MONSIEUR CHALET, MONSIEUR LAHIRE, MONSIEUR TOURNEFORT, MONSIEUR DALINCOURT, MONSIEUR DE NEUBOURG, MADAME DALINCOURT, FRANÇOIS, *dans le fond du théâtre.*

FRANÇOIS, *annonçant.*

Monsieur de Tournefort.

MONSIEUR TOURNEFORT, *à M. Dalincourt.*

Voici l'épithalame
Que je viens vous offrir.

MONSIEUR DALINCOURT.

Je suis flatté... Ma femme,
C'est monsieur Tournefort... dont nous parlions tantôt.

MONSIEUR TOURNEFORT, *à part.*

Il est content! j'aurai tous les fonds qu'il me faut.

MONSIEUR DALINCOURT, *d'un ton solennel.*

Eh bien! qu'attendons-nous? j'ai pris avec mon gendre
Tous les arrangemens qu'il était bon de prendre.
Nous pouvons en finir à présent.

MONSIEUR LAHIRE, *avec importance.*

Permettez :*
Il est en pareil cas plusieurs formalités
Que le code prescrit et dont rien ne dispense.

MONSIEUR DALINCOURT.

Comment l'entendez-vous? mais tout est prêt, je pense :
Les articles, la dot, ont été convenus,
Tous les intéressés, les témoins sont venus;
Ainsi, nous n'avons plus maintenant qu'à conclure.

MONSIEUR LAHIRE.

Mais il manque quelqu'un.

MONSIEUR DALINCOURT.

Et qui donc?

MONSIEUR LAHIRE.

La future.

* Monsieur Tournefort, Monsieur Chalet, Monsieur Lahire, Monsieur Dalincourt, Monsieur de Neubourg, Madame Dalincourt.

MONSIEUR DALINCOURT ET MONSIEUR CHALET.

Ah!

MONSIEUR DALINCOURT.

Vous avez raison; moi, je n'y pensais pas.

MONSIEUR CHALET.

Ni moi non plus.

MONSIEUR DALINCOURT, *à François.*

Allez la chercher de ce pas.

MONSIEUR LAHIRE.

C'est que dans cette affaire elle est indispensable.

MONSIEUR DALINCOURT, *faisant un signe aux domestiques.*

Sans doute. Asseyons-nous autour de cette table.

Des valets en livrée, qui se tiennent dans le grand salon du fond depuis l'arrivée de M. de Neubourg, apportent la table à tapis sur le devant de la scène.

MONSIEUR DE NEUBOURG, *à part.*

Parbleu! l'oubli du père était des plus piquans.

SCÈNE IX

MONSIEUR TOURNEFORT, MONSIEUR LAHIRE, MONSIEUR CHALET, MONSIEUR DALINCOURT, MONSIEUR DE NEUBOURG, MADAME DALINCOURT, JENNI, HYACINTHE. *Ces deux dernières dans le fond de la scène.*

HYACINTHE, *annonçant.*

Mademoiselle.

MONSIEUR DALINCOURT, *lui faisant signe de sortir.*

Bien.

Pendant qu'Hyacinthe parle, on s'assied autour de la table.

HYACINTHE, *à part.*

Ces pauvres jeunes gens!
Moi, je souffre de voir le chagrin qu'on leur cause;
Ce sont les seuls ici qui vaillent quelque chose.

Elle sort; Jenni s'avance.

MADAME DALINCOURT, *allant au devant de Jenni, dont les yeux l'interrogent.*

Je n'ai rien obtenu.

MONSIEUR DALINCOURT, *à sa fille.*

Voyons, approche-toi,
Ma Jenni.

JENNI, *à part.*

Juste ciel! ayez pitié de moi.

Elle se retire dans le coin de droite, où M. Chalet lui offre une chaise.

MONSIEUR LAHIRE.

Puis-je commencer?

MONSIEUR DALINCOURT.

Oui.

MONSIEUR LAHIRE.

Messieurs, je vais vous faire
Lecture du contrat.

MONSIEUR CHALET.

Il n'est pas nécessaire,
Lisez-nous seulement les stipulations.

MONSIEUR LAHIRE.

Lisant.

Très volontiers... La dot est de deux millions.

MONSIEUR DALINCOURT, *l'interrompant.*

C'est le taux convenu; vous approuvez, je pense,
Mon cher Chalet?

MONSIEUR CHALET.

Mon Dieu, j'approuve tout d'avance.
Ce que vous avez fait, monsieur, est très bien fait;
Certes, nous n'aurons pas querelle à ce sujet.

MONSIEUR DALINCOURT.

Que de délicatesse!

MONSIEUR CHALET.

Il m'est trop honorable

D'être gendre d'un homme aussi recommandable.

M. Dalincourt s'incline.

Gardez-vous de penser que ce soit pour son bien
Que je veux l'épouser; je la prendrais pour rien.

MONSIEUR DALINCOUT, *avec élan.*

Mon ami!... Quant à moi, si j'ai pressé l'affaire,
Mon estime pour vous, pour votre caractère,
En est le seul motif, et vous n'en doutez pas.

MONSIEUR CHALET, *s'inclinant à son tour.*

Monsieur...

MONSIEUR DALINCOURT.

De vos talens je fais un si grand cas!...

MONSIEUR CHALET, *se levant avec effusion de cœur.*

Ah! sans être attendri, je ne puis vous entendre.

MONSIEUR DALINCOURT, *idem.*

Mon ami...

MONSIEUR CHALET.

Cher beau-père...

MONSIEUR DALINCOURT.

Embrassons-nous, mon gendre!

Ils s'embrassent.

MONSIEUR DE NEUBOURG.

Combien leurs procédés sont aimables!

MADAME DALINCOURT.

Touchans!

MONSIEUR TOURNEFORT.

Mon cœur est tout ému.

MONSIEUR LAHIRE, *essuyant une larme.*

Mon Dieu, les braves gens!

MONSIEUR DALINCOURT, *assis de nouveau, et après un moment de silence.*

Poursuivez.

MONSIEUR LAHIRE.

Cette scène et me plaît et m'enchante.

Lisant.

... Est de deux millions, dont on paiera la rente
A trois pour cent par an.

MONSIEUR CHALET.

Quel galimatias!
La rente à trois pour cent, je ne vous comprends pas.

MONSIEUR LAHIRE.

Je lis pourtant, monsieur, ce qu'on m'a fait écrire.

MONSIEUR CHALET.

Ce que...

MONSIEUR LAHIRE,

Voyez vous-même.

MONSIEUR CHALET, *s'approchant.*

Allons, vous voulez rire...

A M. Dalincourt.

Comment! il se pourrait!

MONSIEUR DALINCOURT.

C'est la réalité.

MONSIEUR CHALET.

Et voilà le contrat que vous avez dicté?

MONSIEUR DALINCOURT.

Sans doute. Pourquoi donc cette surprise extrême?
Ma femme vous l'a dit ce matin, et vous même
Avez donné les mains à l'arrangement pris.

MONSIEUR CHALET.

Moi? Vous vous méprenez et m'avez mal compris.
Avez-vous donc pensé que je perde la tête?

MONSIEUR DALINCOURT.

Deux millions! la dot est pourtant fort honnête;
Je ne vous croyais pas difficile à ce point.

MONSIEUR CHALET.

Voyons, entendons-nous et ne confondons point.
La dot serait, monsieur, suivant votre promesse,
Deux millions comptant.

MONSIEUR DALINCOURT.

Oui... que je garde en caisse.

MONSIEUR CHALET.

Et je ne puis toucher, moi, que les intérêts?

MONSIEUR DALINCOURT.

Précisément.

MONSIEUR CHALET.

Ainsi, somme toute, j'aurais
Soixante mille francs par an?

MONSIEUR DALINCOURT.

Pas davantage.

MONSIEUR CHALET.

Je ferais là vraiment un joli mariage!

MONSIEUR DALINCOURT.

Et sur quoi jugez-vous, monsieur, qu'il soit mauvais?

MONSIEUR CHALET.

Que voulez-vous qu'on fasse avec des intérêts?

MONSIEUR DALINCOURT, *affectueusement.*

Mais, dès ce moment-ci, ces fonds vous appartiennent,
Et tôt ou tard, Chalet, il faut qu'ils vous reviennent.
Pourquoi donc êtes-vous pressé de les avoir?
Songez que c'est pour vous que je les fais valoir...

MONSIEUR CHALET.

Vous avez là sans doute une obligeance extrême;
Mais je les saurai bien faire valoir moi-même.

MONSIEUR DALINCOURT, *avec douceur.*

Décidément, tâchons de nous mettre d'accord.

MONSIEUR CHALET.

Volontiers; donnez-moi ce que je veux d'abord,
Je promets de céder sur tout le reste ensuite;
Vous pouvez y compter.

MONSIEUR DALINCOURT.

Parbleu, le beau mérite!

MONSIEUR CHALET.

J'apporte un capital, j'en veux un!

MONSIEUR DALINCOURT.

Mon ami!...

MONSIEUR CHALET.

C'est clair, un mariage est un compte à demi.

MONSIEUR DALINCOURT, *s'échauffant graduellement.*

Montrer, pour une dot, cette exigeance extrême.

MONSIEUR CHALET, *idem.*

Lésiner à ce point pour un enfant qu'on aime!
C'est par trop ridicule.

MONSIEUR DALINCOURT.

On n'agit pas plus mal.

MONSIEUR CHALET.

Je vous l'ai déjà dit, je veux le capital,
Je le veux!

MONSIEUR DALINCOURT.

Vous serez trompé dans votre attente;
J'en jure sur l'honneur, vous n'aurez que la rente.

MONSIEUR CHALET.

J'ignore ce que c'est que reculer d'un pas.

MONSIEUR DALINCOURT.

Deux mille francs de plus, vous ne les auriez pas;
N'est-ce rien que l'honneur d'entrer dans ma famille?

MONSIEUR CHALET.

Ainsi, vous prétendiez marier votre fille
Sans bourse délier; c'est commode, vraiment!

MONSIEUR DALINCOURT, *s'animant.*

Ainsi, vous l'épousiez pour sa dot seulement!
Un pareil procédé n'est pas très honorable.
Soyez plus délicat.

MONSIEUR CHALET, *vivement.*

Soyez plus raisonnable,
Ou vous me forcerez à faire quelque éclat.

MONSIEUR DALINCOURT.

Tout comme vous voudrez.

MONSIEUR CHALET.

Eh bien, plus de contrat!

Ils se lèvent tous deux, et viennent sur le devant de la scène.

MONSIEUR DALINCOURT.

Oui, plus de contrat, soit.

MONSIEUR CHALET.

L'alliance est rompue.

JENNI, *à part, dans son coin.*

Malheureuse Jenni! comme je suis vendue!

MONSIEUR CHALET.

Alors vous me rendrez les trois cent mille écus,
En effet sur Paris, que vous avez reçus.

MONSIEUR DALINCOURT.

Ils ne sont pas à vous.

MONSIEUR CHALET.

Monsieur, je les exige.

MONSIEUR DALINCOURT.

Vous ne les aurez pas.

MONSIEUR CHALET.

Je les aurai, vous dis-je.
C'est à titre de prêt que vous les receviez.

MONSIEUR DALINCOURT.

Non pas, c'est un paîment, et vous me les deviez.

MONSIEUR CHALET, *à part.*

O ciel! je suis perdu, s'il ne veut pas les rendre.

Haut.

Je vous attaquerai.

MONSIEUR DALINCOURT.

Je saurai me défendre.

MONSIEUR CHALET.

A part. *Haut.*

Menaçons. Nous irons devant les tribunaux.

MADAME DALINCOURT, *effrayée.*

Devant les tribunaux?

MONSIEUR DALINCOURT.

Soit.

MONSIEUR LAHIRE, *se levant, et le ventre appuyé contre la table.*

Messieurs, quels propos!

MONSIEUR CHALET.

Vous avez employé des manœuvres coupables.

MONSIEUR DALINCOURT.

C'est vous.

MONSIEUR LAHIRE, *se tournant vivement vers M. Dalincourt.*

Monsieur...

MONSIEUR CHALET.

C'est vous.

MONSIEUR LAHIRE, *se tournant vivement vers M. Chalet.*

A part.

Monsieur... Les misérables!

MADAME DALINCOURT, *à monsieur de Neubourg.*

Cela va mal tourner, je le crains

MONSIEUR DE NEUBOURG.

Je le croi.

MONSIEUR CHALET.

Oui, monsieur, vous avez surpris ma bonne foi.

MONSIEUR DALINCOURT.

C'est faux.

MONSIEUR LAHIRE, *toujours penché sur la table.*

Monsieur Chalet...

MONSIEUR DALINCOURT.

D'après ce qui se passe.

Nous plaiderons.

MONSIEUR LAHIRE, *à monsieur Dalincourt.*

Monsieur...

MONSIEUR CHALET.

Nous plaiderons.

MONSIEUR LAHIRE.

De grâce...

MONSIEUR DALINCOURT ET MONSIEUR CHALET, *ensemble.*

Non.

MONSIEUR LAHIRE, *à part.*

Ils ne veulent pas écouter mes avis,

En s'asseyant.

Qu'ils plaident donc! Vraiment, j'étais trop bon; mon fils

Est l'avoué du gendre, et mon neveu du père ;
Ce sera pour tous deux une excellente affaire.

MONSIEUR DALINCOURT, *à part.*

Qu'ai-je fait, juste ciel ! je me suis emporté,
Et j'ai besoin de lui !

MONSIEUR CHALET, *à part.*

Sotte vivacité !
Où me suis-je avisé de me mettre en colère ?

MONSIEUR DALINCOURT, *idem.*

Ce mariage m'est tout à fait nécessaire.

MONSIEUR CHALET, *idem.*

Si je lui proposais d'autres conditions...

MONSIEUR DALINCOURT, *idem.*

Mais si je lui faisais quelques concessions...

MONSIEUR CHALET, *idem.*

J'ose croire qu'alors...

MONSIEUR DALINCOURT, *idem.*

Par là j'ai lieu d'attendre...

MONSIEUR LAHIRE, *vivement et à part.*

Il faut les rapprocher, je crois qu'ils vont s'entendre.

Haut. Pendant ces vers, Chalet et Dalincourt se rapprochent doucement de la table.

Ah ! laissez-moi remplir un rôle bien flatteur,
Le doux rôle d'ami, de conciliateur.
Il s'agit d'une affaire à peu près décidée :
De tout rapprochement éloignez-vous l'idée,
Vous, monsieur Dalincourt ?

MONSIEUR DALINCOURT.

Je ne dis pas cela.

MONSIEUR LAHIRE.

Parfaitement pensé; je vous reconnais là.
Et vous, monsieur Chalet, vous dont l'âme est si bonne,
Ferez-vous le malheur d'une jeune personne,
Quand le contrat est prêt? Vous alliez être époux,
Les parens y comptaient, la repousserez-vous?

MONSIEUR CHALET.

Qui, moi, la repousser, quelle pensée affreuse!
Je l'aime et je ferai son bonheur.

JENNI, *à part.*

Malheureuse!

MONSIEUR LAHIRE.

Voyons, entendez-vous sur le point principal.

MONSIEUR DALINCOURT.

Moi, j'offre moitié rente et moitié capital.

MONSIEUR LAHIRE, *à monsieur Chalet.*

Oh! pour le coup, c'est être accommodant, j'espère.

MONSIEUR DALINCOURT, *lui présentant la main.*

Approuvez-vous, Chalet?

MONSIEUR CHALET, *serrant la main de monsieur Dalincourt.*

Tout à fait, cher beau-père.

MONSIEUR LAHIRE.

Mon Dieu, ce changement est l'affaire d'un mot;

Il écrit, le beau-père et le gendre se rasseyent.

Je vais tout arranger... En matière de dot,

Pour un rien bien souvent la colère s'allume,

A M. Dalincourt.

Un rien l'apaise aussi. Monsieur, voici la plume.

MONSIEUR DALINCOURT ET MONSIEUR CHALET, *respirant.*

Ah !

MONSIEUR LAHIRE.

Si j'arrive au but, ce n'est pas sans efforts.

MONSIEUR DALINCOURT, *à part, en signant.*

Je suis sauvé !

MONSIEUR CHALET, *à part, en recevant la plume de M. Dalincourt.*

J'échappe à la prise de corps.

SCÈNE X

JENNI, MONSIEUR TOURNEFORT, MONSIEUR CHALET, MONSIEUR LAHIRE, MONSIEUR DALINCOURT, MONSIEUR DE NEUBOURG, MADAME DALINCOURT, JULES.

JULES, *arrivant derrière M. Dalincourt.*

On vous cherche.

MONSIEUR DALINCOURT, *effrayé.*

Qui, moi ?

JULES, *bas.*

Sortez sans plus attendre;
Ils sont là-bas, monsieur.

MONSIEUR DALINCOURT.

Là-bas? quel parti prendre?

JULES, *bas.*

Ils me suivent.

MADAME DALINCOURT, *à Jules.*

Qui donc?

MONSIEUR CHALET, *inquiet, à part.*

Que disent-ils là? paix!

JULES.

Les gardes du commerce et le juge de paix.

M. Dalincourt se précipite vers la porte du fond.

MADAME DALINCOURT.

Le juge de paix! ciel!

SCÈNE XI

JENNI, MONSIEUR TOUNEFORT, MONSIEUR CHALET, MONSIEUR LAHIRE, UN JUGE DE PAIX, MONSIEUR DALINCOURT, JULES, MONSIEUR DE NEUBOURG, MADAME DALINCOURT.

MONSIEUR LAHIRE.

Ici que vient-il faire?

LE JUGE DE PAIX, *à M. Dalincourt.*

Vous arrêter.

MONSIEUR DALINCOURT.

Moi ?

MESSIEURS DE NEUBOURG, CHALET ET TOURNEFORT.

Lui !

MONSIEUR LAHIRE.

Qu'entends-je ?

MADAME DALINCOURT.

O ciel !

JENNI.

Mon père !

MONSIEUR CHALET, *passant devant la table, et écartant tout le monde pour arriver à l'autre côté du théâtre.*

Pardon.

MONSIEUR LAHIRE.

Où courez-vous ?

MONSIEUR CHALET.

Je ne vais pas très loin.

MONSIEUR TOURNEFORT.

Monsieur, votre chapeau.

MONSIEUR CHALET, *sautant par la fenêtre.*

Je n'en ai pas besoin.

SCÈNE XII

JENNI, MONSIEUR TOURNEFORT, MONSIEUR LAHIRE, LE JUGE DE PAIX, MONSIEUR DALINCOURT, MADAME DALINCOURT, JULES, MONSIEUR DE NEUBOURG.

MONSIEUR DE NEUBOURG.

A ce qu'il me paraît, le futur est bien leste!

LE JUGE DE PAIX.

Et fort bien avisé, j'allais l'arrêter.

MONSIEUR TOURNEFORT.

Peste!

Il a senti cela.

JULES.

Je n'en suis pas surpris,
Le fripon est en fuite, et l'honnête homme est pris.

MONSIEUR LAHIRE, *au juge de paix.*

Tout s'explique; je vois quelle erreur est la vôtre.

LE JUGE DE PAIX.

Comment?

MONSIEUR LAHIRE.

Monsieur se trouve arrêté pour un autre.

LE JUGE DE PAIX.

Non; je viens en vertu d'un jugement rendu
Par suite de protêts. Monsieur a répondu,
Il a signé; la loi, vous le savez, est une,
Il lui faudra payer.

MONSIEUR DALINCOURT.

Ah! ma pauvre fortune!

Jenni s'élance vers Monsieur Dalincourt.

MADAME DALINCOURT.

C'en est donc fait; grand Dieu! que deviendra mon fils?

MONSIEUR TOURNEFORT, *à Monsieur Lahire.*

Ceci devient vilain.

MONSIEUR LAHIRE.

Je suis de votre avis.

JENNI.

Mon père est malheureux! Ah! volons à son aide...
Le bien de ma mère, oui, tout ce que je possède,
Prenez, prenez, mon père, et croyez bien surtout...

MONSIEUR DALINCOURT, *la pressant dans ses bras.*

Ma fille... Chère enfant!... Non, l'argent n'est pas tout...
Ta main guérit les maux où je me vois en butte.

MADAME DALINCOURT, *se précipitant vers son époux.*

Mon mari...

LE JUGE DE PAIX, *à Monsieur Dalincourt.*

J'ai mon ordre, il faut qu'il s'exécute.

MADAME DALINCOURT, *vivement.*

Je te suivrai partout; il doit m'être permis...

MONSIEUR DALINCOURT.

Adieu, Jenni, ma femme... Adieu, mes bons amis.

Il sort avec le juge de paix.

SCÈNE XIII

MONSIEUR TOURNEFORT, MONSIEUR DE NEUBOURG, MONSIEUR LAHIRE, MADAME DALINCOURT, JULES, JENNI.

(Cette scène doit être jouée très vivement)

MONSIEUR DE NEUBOURG.

Où sommes-nous, ô ciel!

MONSIEUR LAHIRE.

C'est fort désagrable.

MONSIEUR DE NEUBOURG.

Je crois venir ici chez quelqu'un d'honorable,
Et c'est pour assister aux scènes que je voi!...

MONSIEUR TOURNEFORT.

Quelles gens!

MONSIEUR DE NEUBOURG.

Compromettre un homme comme moi!

MADAME DALINCOURT.

Dalincourt! Pauvre ami! que je suis malheureuse!

MONSIEUR LAHIRE.

Il est sûr que pour moi cette scène est fâcheuse;
J'y perds un bon contrat que je croyais tenir.

MONSIEUR DE NEUBOURG.

Mon emprunt maintenant, que va-t-il devenir?

MONSIEUR LAHIRE.

Un contrat tout dressé!

MONSIEUR DE NEUBOURG.

La plus brillante affaire!

MONSIEUR TOURNEFORT.

Et mon épithalame, à moi, qu'en vais-je faire?
Je n'aurai pas mes fonds.

MADAME DALINCOURT.

Cruel événement!
Ah! l'on va dépouiller mon fils, assurément.

MONSIEUR TOURNEFORT.

J'avais dans ce morceau des traits vraiment sublimes;
Mais je puis le placer en changeant quelques rimes.

Il sort.

MONSIEUR DE NEUBOURG.

Il me faut de l'argent, j'ai mes ordres, enfin;
Je vais donc contracter chez le banquier voisin.

Soupirant.

C'est fâcheux.

Il sort.

MADAME DALINCOURT.

Suivez-moi, vous, monsieur le notaire,
Et pour servir mon fils, voyons ce qu'il faut faire.

Elle sort avec Monsieur Lahire; Jules l'accompagne jusqu'à la porte.

SCÈNE XIV

JENNI, JULES.

JENNI.

Mon pauvre père! Au lieu de plaindre son malheur,
Ses prétendus amis ne plaignent que le leur.
Sur qui compter?

JULES.

Sur moi, sur moi, mademoiselle.
Avez-vous pu douter de mon cœur, de mon zèle?
D'après la loi qui rend à mon père ses biens,
Ma mère avait des droits qui deviennent les miens,
Et je vais posséder un fort bel héritage.
Que ne puis-je aujourd'hui vous offrir davantage!

JENNI.

A moi?

JULES.

Quoique je n'ose espérer votre main,

Soins, fortune, crédit, sacrifices enfin,
Rien ne me coûtera, je suis prêt à tout faire;
Oui, ma Jenni, j'y vais, j'y cours.

JENNI.

Sauvez mon père!





ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DALINCOURT, HYACINTHE.

MADAME DALINCOURT.

Mais comment se fait-il que Jenni soit absente?

HYACINTHE.

Madame, elle est sortie avec sa gouvernante,

Avec importance.

Sans dire où, sans daigner seulement m'avertir
Du motif si pressant qui la faisait sortir.
Pour moi, ce procédé de ma jeune maîtresse
Me cause un vrai chagrin, et...

MADAME DALINCOURT.

C'est bien, qu'on me laisse.

Hyacinthe sort.

SCÈNE II

MADAME DALINCOURT.

Hélas! qui me l'eût dit?... J'étais loin de prévoir
Des malheurs... que j'ai peine encore à concevoir?...
Quelle erreur, quelle faute, ô ciel, on a commise!
Dans ce maudit contrat, ma dot est compromise.
Au sort le plus cruel il faut me préparer!...
Ah! ce n'est pas sur moi que je devrais pleurer :
Je suis libre du moins; si quelqu'un est à plaindre,
C'est mon pauvre mari; que n'a-t-il pas à craindre?
Tous ses amis ont fui pour ne plus revenir,
Tous l'ont abandonné... Quel est son avenir,
Victime d'un fripon qu'il n'a pas su connaître?
L'indigence..... qui sait? le déshonneur peut-être;
Le déshonneur! quel mot ai-je prononcé là?
Espérons que jamais....

SCÈNE III

MADAME DALINCOURT, JENNI.

MADAME DALINCOURT.

Ah! Jenni, vous voilà?
Nous étions inquiets de vous savoir sortie.

JENNI.

Je viens de voir mon père.

MADAME DALINCOURT.

Eh! quoi, ma chère amie,
Sans nous avoir rien dit! Quels étaient vos desseins?
Votre but?

JENNI.

Je voulais remettre dans ses mains
Un écrit, par lequel j'autorise mon père
A disposer du peu que m'a laissé ma mère.

MADAME DALINCOURT.

Comment, vous avez pu!...

JENNI.

J'ai donné tout mon bien,
Lorsque mon père doit, je ne possède rien.

MADAME DALINCOURT.

Ma fille, embrassez-moi..... Sa conduite m'enchante;
Comme elle est à la fois délicate et touchante!
Je n'ai qu'un seul regret, mais il est bien cuisant,
C'est de ne pouvoir pas l'imiter à présent.

JENNI, *avec feu.*

Qui vous retient? qui peut vous empêcher, madame,
De suivre ainsi que moi, cet élan de votre âme?
Volez vers lui, que rien n'arrête plus vos pas.

MADAME DALINCOURT.

Eh! malheureusement, cela ne se peut pas.

JENNI.

Vous êtes, songez-y, l'épouse de mon père.

MADAME DALINCOURT.

Suis-je donc seulement épouse? je suis mère.
J'ai, comme telle aussi, des obligations,
Et..... je sais triompher de mes affections.
Hélas! c'est bien assez des pertes que j'éprouve!...
Vous ignorez, Jenni, l'état où je me trouve;
Notre contrat est fait si maladroitement
Qu'il faudra que je paie, à ce qu'on dit.

JENNI, *avec humeur.*

Comment,
Madame, vous craignez de payer pour mon père?

MADAME DALINCOURT, *vivement.*

Mon amie, apprenez ce qui me désespère.
Nous avons, par malheur, communauté de bien;
Aux affaires alors je ne comprenais rien!....
Ah! si dans ce temps-là, j'eusse été plus habile,
A mon cher Dalincourt je pourrais être utile.

JENNI, *apercevant Jules.*

Monsieur Jules!.....

SCÈNE IV

JENNI, JULES, MADAME DALINCOURT.

JULES.

Je viens de courir tout Paris,
Dans ses propres filets monsieur Chalet est pris.

JENNI, *vivement.*

Et mon père, monsieur?

MADAME DALINCOURT, *idem.*

Et les lettres de change?

JENNI, *idem.*

Que va-t-il devenir?

MADAME DALINCOURT, *idem.*

Il serait fort étrange
Qu'on me les fît payer.

JENNI, *idem.*

Sortira-t-il ce soir?

MADAME DALINCOURT, *idem.*

Qu'ont dit les avocats?

JENNI, *idem.*

Quand pourrai-je le voir?

JULES.

Laissez-moi respirer, je vais vous satisfaire.....
La situation de monsieur votre père,
Grâce à ce malheureux qui l'avait entraîné,
Etait plus grave encore qu'on n'avait soupçonné.

MADAME DALINCOURT.

Plus grave?

JULES, *baissant la voix.*

Il s'agissait de faux en écriture;
Votre crédule époux, ignorant l'imposture,
Avait mis ces billets en circulation.
J'ai compris le danger de sa position;

Des gens que j'ai guidés pendant une heure entière,
Suivant Chalet de loin jusques à la barrière,
Viennent de l'arrêter.

JENNI.

Ah! le ciel soit loué.

JULES.

A la conciergerie il a tout avoué;
A monsieur votre père il a rendu justice,
Déclarant hautement qu'il n'a point de complice.
Tranquille à cet égard, et suivi de l'huissier,
J'ai couru sur-le-champ chez votre créancier.
Il demeure fort loin, et l'on m'a fait attendre;
Mais enfin je l'ai vu, j'ai su me faire entendre,
Et monsieur Dalincourt, mesdames, grâce à lui,
Pourra sur caution être libre aujourd'hui.

MADAME DALINCOURT.

Mais cette caution, sans crédit, ruinée,
Où puis-je la trouver, monsieur?

JULES.

Je l'ai donnée.

JENNI.

Vous, Jules!

MADAME DALINCOURT.

Ah! monsieur?.....

JULES.

J'ai fait ce que j'ai dû,
Et ce soir, dans une heure, il vous sera rendu.

JENNI.

Je le reconnais là; quel bon cœur!

MADAME DALINCOURT.

Je respire.

JULES.

Peut-être qu'aussitôt j'aurais dû l'en instruire,
Et de quelques momens hâter sa liberté;
Mais j'ai craint, dans l'ardeur dont j'étais transporté,
Qu'un tiers, un étranger ne vînt, mademoiselle,
Vous apprendre avant moi cette heureuse nouvelle.

MADAME DALINCOURT.

Quel procédé touchant!

JENNI.

Oh! combien je vous doi,
Monsieur Jules!

MADAME DALINCOURT.

L'on vient.

JENNI.

C'est mon père.

SCÈNE V

JULES, JENNI, MONSIEUR DALINCOURT, MADAME DALINCOURT.

MONSIEUR DALINCOURT.

Oui, c'est moi.

Il les embrasse.

MADAME DALINCOURT.

O mon ami, combien nous étions inquiètes!

JENNI.

Mon père!.....

MONSIEUR DALINCOURT, *à Jules.*

Contemplez les heureux que vous faites!

A sa femme et à Jenni.

Mais vous ne connaissez mon bonheur qu'à moitié :
Sachez que les parens de mon associé
Ont répondu pour lui dès qu'il eut pris la fuite,
Que lui-même est rentré honteux de sa conduite,
Que ma maison n'a point éprouvé de malheur,
Et que nous n'avions eu qu'une fausse terreur.

A Jenni.

Ainsi donc, ma fortune est à peu près entière,
Et tu seras encore une riche héritière.

JENNI, *bas à Jules.*

Monsieur Jules.....

JULES, *bas à Jenni.*

Jenni!... l'heureux événement!

MONSIEUR DALINCOURT, *surprenant leurs regards.*

Mes enfans, livrez-vous à ce doux sentiment.

JENNI, *haut.*

Qu'entends-je?

MONSIEUR DALINCOURT.

Je sais tout; ne rougis pas, ma fille,
Je permets, et je veux qu'il soit de la famille;
J'attends monsieur Lahire.

JENNI.

O mon père.

MONSIEUR DALINCOURT.

C'est toi
Qui peux seule acquitter ce qu'il a fait pour moi.

MADAME DALINCOURT, *à son mari.*

N'éprouverez-vous plus d'obstacles?

MONSIEUR DALINCOURT.

Je l'espère.

A Jules.

Je viens, à ce sujet, d'écrire à votre père,
Je l'informe d'abord, comme vous pensez bien,
Qu'il est faux que je sois dépouillé de mon bien.
Je lui dis ce qu'il sait sans doute par vous-même,
Que vous aimez beaucoup ma Jenni qui vous aime;
Que je serais charmé de former un lien,
Qui couvrirait mon nom de tout l'éclat du sien.

Bas à sa femme.

Je flatte son orgueil, son cœur, son avarice,
Et je ne doute pas que je ne réussisse.

SCÈNE VI

HYACINTHE, JULES, JENNI, MONSIEUR DALINCOURT, MADAME DALINCOURT,

HYACINTHE, *à Jules.*

On m'a remis pour vous le billet que voici,
Monsieur, depuis une heure il vous attend ici.

JULES.

Depuis une heure?... ciel! la lettre est de mon père.

MONSIEUR DALINCOURT.

Lisez : c'est la réponse à la mienne, j'espère.

JULES, *haut*.

« Mon fils, j'apprends que vous persistez à voir des « gens dont j'ai à me plaindre; et c'est chez eux que je « suis forcé de vous écrire! Jamais je ne consentirai à « vous voir le gendre...

O Dieu!

MONSIEUR DALINCOURT, *à Jules*.

Voilà, sans doute, un fort doux compliment :
C'est qu'il n'a pas reçu ma lettre, assurément.

Prenant le billet des mains de Jules et lisant.

« à vous voir le gendre d'un pareil homme. Je vous or- « donne d'être chez moi dans une heure; autrement « j'irai moi-même vous signifier mes volontés. »

Avec humeur.

Si c'est là sa réponse, elle n'est pas civile.

JULES.

Que je suis malheureux!

FRANÇOIS, *annonçant*.

M. de Belleville.

JULES ET JENRI.

Ah! grand Dieu!

MADAME DALINCOURT.

Quelle scène, ô ciel, nous allons voir!

MONSIEUR DALINCOURT, *à François.*

Qu'il entre; je suis prêt à le bien recevoir.

François sort.

SCÈNE VII

JULES, JENNI, MONSIEUR DALINCOURT, MONSIEUR DE BELLEVILLE, MADAME DALINCOURT.

JULES, *se précipitant au-devant de M. de Belleville.*

O mon père, arrêtez!

MONSIEUR DE BELLEVILLE, *écartant son fils.*

Voulez-vous bien permettre...

Tendant la main à M. Dalincourt.

Oublions tout, monsieur.

Étonnement général.

MONSIEUR DALINCOURT, *à part.*

Il a reçu ma lettre.

Ils se donnent la main.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Que je connaissais mal votre fille et mon fils!
Les nobles sentimens dont leurs cœurs sont remplis,
Ont attendri le mien, vaincu ma résistance;
Ordonnez maintenant, j'approuve tout d'avance.

MONSIEUR DALINCOURT.

Ah! je suis consolé des maux que j'ai soufferts!
Venons à des objets plus aimables, plus chers;
Parlons de nos enfans.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

C'est ce qui m'intéresse.

MONSIEUR DALINCOURT.

O quel fils vous avez! quelle délicatesse!
C'est mon libérateur; quand j'étais sans appui,
Quand tout m'abandonnait, je n'ai trouvé que lui.
De l'égoïsme humain j'ai fait l'expérience!
Les gens en qui j'avais placé ma confiance,
Mes amis, mes parens, ceux à qui j'ai donné
Cent preuves d'intérêt, m'ont tous abandonné;
Seul, il m'a secouru.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Mon fils!

FRANÇOIS, *annonçant.*

Monsieur Lahire.

MONSIEUR DALINCOURT.

Mon notaire! ah! je sais.

MADAME DALINCOURT.

Qu'a-t-il donc à vous dire?

SCÈNE VIII

JULES, JENNI, MONSIEUR DALINCOURT, MONSIEUR LAHIRE, MADAME DALINCOURT, MONSIEUR DE BELLEVILLE.

MONSIEUR LAHIRE, *à M. Dalincourt.*

A me rendre chez vous on vient de m'inviter;
J'accours : permettez-moi de vous féliciter.

Baissant la voix.

J'entrevois qu'il s'agit d'un autre mariage;
J'en suis charmé; je crois qu'il convient davantage.
J'avais depuis longtemps prévu ce résultat,
Et vais avec plaisir faire un nouveau contrat.

FRANÇOIS, *annonçant.*

Monsieur de Neubourg.

MONSIEUR DALINCOURT.

Ah!

MADAME DALINCOURT.

La fortune prospère
Le ramène chez nous.

SCÈNE IX

MONSIEUR LAHIRE, JULES, JENNI, MONSIEUR DALINCOURT, MONSIEUR DE NEUBOURG, MADAME DALINCOURT, MONSIEUR DE BELLEVILLE.

MONSIEUR DE NEUBOURG, *à M. Dalincourt.*

On vous a dit, j'espère,
Combien j'avais pris part au triste événement
Dont vous avez été la victime un moment.
Maintenant qu'au malheur vous n'êtes plus en proie,
Vous me voyez, monsieur, heureux de votre joie.

MONSIEUR DALINCOURT.

Combien je suis touché...

MONSIEUR DE NEUBOURG, *bas.*

D'ailleurs, je compte bien
Qu'à nos arrangemens vous ne changerez rien.
Il n'est pas de maison comparable à la vôtre,
Et je ne pourrais pas traiter avec une autre.

MONSIEUR DALINCOURT, *à part.*

C'est l'article secret!

FRANÇOIS, *annonçant.*

Monsieur de Tournefort.

SCÈNE X

MONSIEUR LAHIRE, MONSIEUR DE NEUBOURG, JULES, JENNI, MONSIEUR TOURNEFORT, MONSIEUR DALINCOURT, MADAME DALINCOURT, MONSIEUR DE BELLEVILLE.

MONSIEUR TOURNEFORT, *à M. Dalincourt.*

Monsieur, ce qu'on m'apprend me cause un vrai transport,
Et j'accours aussitôt, la joie au fond de l'âme,
Vous faire hommage encor de mon épithalame.
A l'avenir, monsieur, je m'en fais une loi,
Vous pouvez disposer de mes vers et de moi;
Ma muse, mes talens sont à votre service.
J'ai chanté ces amans que le destin propice
Va bientôt réunir; j'ai chanté leurs sermens!
S'il survient désormais d'heureux événemens

Se tournant successivement vers les personnes qu'il désigne.

A madame, à monsieur, à vous, mademoiselle,
Je les chanterai tous avec le même zèle.

MONSIEUR DALINCOURT.

Mes amis, quel plaisir j'éprouve à vous revoir!
Oui, ma félicité surpasse mon espoir.

A ses enfans *

Quant à vous, vos vertus seront récompensées.
Il est tant de cœurs secs, d'âmes intéressées
Dont j'ai subi l'aspect odieux, repoussant;
Le vôtre, mes amis, me rafraîchit le sang.
Soyez unis.

MONSIEUR DE BELLEVILLE.

Voyez leur bonheur!

MADAME DALINCOURT.

Leur ivresse!

MONSIEUR DALINCOURT.

Mes enfans, dans mes bras venez que je vous presse.

On fait groupe autour d'eux.

Ce spectacle me plaît, qu'il est touchant et doux!

D'un ton paternel.

Mais, hélas! dans dix ans, vaudront-ils mieux que nous?

Nota. — A la représentation, on remplace le dernier vers par celui-ci.

« Espérons qu'à notre âge ils vaudront mieux que nous. »

---

* Monsieur Tournefort, Monsieur Lahire, Monsieur de Neubourg, Jules, Jenni, Monsieur Dalincourt, Madame Dalincourt, Monsieur de Belleville.



DISTRIBUTION PAR EMPLOIS

M. DALINCOURT, premier rôle, mise élégante et simple.
M. CHALET, premier comique, mise recherchée et titus gris.
M. DE BELLEVILLE, père noble.
JULES, jeune premier.
M. TOURNEFORT, financier.
M. DE NEUBOURG, second premier rôle.
M. LAHIRE, troisième rôle.
FRANÇOIS, second comique.
MADAME DALINCOURT, premier rôle.
JENNI, jeune première.
HYACINTHE, soubrette.

Nota. — La tenue de tous les personnages est moderne, comme la décoration : les trois valets ont une livrée pareille, et du jour.

MISE EN SCÈNE

La scène se passe au rez-de-chaussée, dans un petit salon fermé, élégamment décoré, et de forme octogone. Le premier plan de la droite des acteurs est une fenêtre fermée donnant sur le jardin de la maison. Le second plan, à pan coupé, est une porte à deux battans, conduisant aux appartemens et dans les bureaux. La porte du centre, qui reste toujours ouverte à partir de l'entrée du banquier au premier acte, laisse voir un grand salon de réception très richement meublé et garni d'un tapis. La porte du fond de ce grand salon ne s'ouvre que pour l'entrée de M. de Neubourg au quatrième acte; elle donne sur le vestibule de l'hôtel, et forme entrée d'honneur. Toutes les entrées de l'extérieur se font par la porte à deux battans du pan coupé au second plan de la gauche des acteurs. Le premier plan de gauche est une fenêtre ouverte donnant sur la cour de l'hôtel. Il y a devant une causeuse, pour faciliter l'escalade du quatrième acte. Le petit salon, où se passe l'action, doit contenir un meuble complet, à gauche une table couverte d'un tapis, à droite une toilette de femme d'un goût moderne. Lorsqu'au quatrième acte on place la table au milieu du théâtre, devant le notaire, Chalet se place à droite de cette table, Dalincourt à sa gauche, le notaire au milieu; les autres personnages forment cercle avec eux. Chalet met son chapeau gris sur la table, au moment où il prend place.

Le Protecteur et le Mari

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du roi, le 5 septembre 1829.

Maudit soit mille fois le sort dont le courroux
A mis l'ambition dans le cœur d'un jaloux!

ACTE IV, SCÈNE VII.

PERSONNAGES

M. DARANVILLE, ex préfet. . . . . . MM.	Michelot.
(Premier rôle).	
M. DE PRÉVAL, directeur-général du personnel d'un ministère	David.
(Fort jeune premier).	
M. DE RESSIMIEUX, secrétaire de M. de Préval.	Montigny.
(Second amoureux).	
FERRIER, ancien employé du gouvernement.	Guiaud.
(Financier).	
PLANCY, négociant.	Saint-Aulaire.
(Troisième rôle).	
BRICE, valet de M. Daranville. . .	Dailly.
(Comique, un peu niais).	
MADAME DARANVILLE. . . . . . . Mmes	Brocard.
(Premier rôle jeune).	
MADAME DE VITERBE, sœur de M. de Préval.	Menjaud.
(Jeune première).	
MARIE, sœur de M. Daranville. . .	Despréaux.
(Ingénuité).	
MADEMOISELLE ÉVRARD, ex-gouvernante de Marie.	Desmousseaux.
(Caractère).	

La scène se passe dans une campagne des environs de Paris, pendant les premier, deuxième, troisième et cinquième actes. Le quatrième acte a lieu, à Paris, chez M. de Préval.



Le Protecteur et le Mari

ACTE PREMIER

Le théâtre représente le salon de Monsieur Daranville, à la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

MADEMOISELLE ÉVRARD, *seule et avec humeur.*

Encore un grand repas! Quel ennuyeux séjour!
C'est à n'en pas finir... Depuis le maudit jour
Où monsieur s'est remis l'ambition en tête,
Les mardis et jeudis nous donnons une fête!
Avant peu, ce sera tous les deux jours, je croi;
Et le fardeau toujours en retombe sur moi!...
La femme du portier, que son mari chagrine,
Me dit de temps en temps : « Restez fille, cousine ;

Vous êtes trop heureuse! » Un beau bonheur, vraiment!
J'ai tout autant de peine... et n'ai pas d'agrément.

S'attendrissant.

Si j'avais un mari! Quand je suis harassée,
Il viendrait m'embrasser, je serais délassée...

D'un ton lamentable.

C'est la conscription qui m'a fait bien du tort!
Elle a pris mon futur... Pauvre Pierre! Il est mort...

Vivement.

C'est singulier qu'avec un air comme le nôtre,
Il ne m'arrive pas d'en rencontrer un autre!
Cela viendra peut-être; espérons tout du temps...

Se regardant.

Au fait, j'ai l'air d'avoir tout au plus quarante ans.

SCÈNE II

MADEMOISELLE EVRARD, BRICE,
entrant par la gauche.

BRICE, *un papier à la main.*

Mademoiselle Evrard!

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Ah! ah! te voilà, Brice?

BRICE.

Je viens pour vous prier de me rendre un service.

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Ce serait?

BRICE.

De donner cette pétition
A ce monsieur qui doit dîner à la maison.

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Mon cher, je ne puis pas.

BRICE.

C'est pour mon pauvre père;
Vous n'aurez pas le cœur de refuser, j'espère?

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Parle à notre maîtresse.

BRICE, *d'un air malin.*

En effet... On m'a dit
Que sur monsieur le comte elle avait du crédit.

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Chut! chut!

BRICE, *sans l'écouter.*

Il a jadis fait la cour à madame...

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Silence!

BRICE, *avec volubilité.*

Oui, l'on prétend qu'il dut l'avoir pour femme,
Qu'elle l'aimait beaucoup, qu'il n'a pu l'obtenir,

Mystérieusement.

Et que madame encor paraît s'en souvenir.

MADEMOISELLE ÉVRARD, *d'un ton sévère.*

Monsieur Brice!

BRICE.

Madame?

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Écoutez : je m'engage
A ne rien répéter de votre bavardage.

BRICE

De mon?...

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Oui, je serai discrète... Mais aussi,
Tais-toi, si tu ne veux être chassé d'ici.

BRICE.

Comment? chassé d'ici! Voulez-vous bien m'apprendre
Pour quel motif?...

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Suffit. Tu devrais me comprendre.
J'entends venir la sœur de madame; va-t'en.

BRICE.

Pourrai-je vous revoir?

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Oui, dans un autre instant.

Il sort par la droite.

SCÈNE III

MADEMOISELLE ÉVRARD, MARIE,
entrant par la gauche.

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Qu'avez-vous? Dans vos yeux comme la gaîté brille!

MARIE.

Viens vite, bonne Évrard, il faut que je m'habille.
Viens, nous allons le voir.

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Qui donc?

MARIE.

Lui.

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Comment, lui?

MARIE.

Oui, monsieur de Préval, on l'attend aujourd'hui.

Avec effusion.

Sais-tu bien que voilà près de deux mois, ma chère,
Qu'il n'est venu chez nous? Ma sœur et mon beau-frère,
Quand ils vont à Paris, l'ont plusieurs fois reçu;
Mais moi, je ne l'ai pas seulement aperçu.

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Hier, à la douleur je vous voyais en proie;

Aujourd'hui, grâce à Dieu, vous voilà dans la joie :
Tant mieux !

MARIE.

Il était faible en s'éloignant de nous ;
Le revoir en santé me paraîtra si doux !
Ce pavillon, ce parc, cette avenue immense,
Témoins des premiers pas de sa convalescence,
Où je me promenais lentement avec lui,

Vivement.

Il va les parcourir d'un pied ferme aujourd'hui !

MADEMOISELLE ÉVRARD, *à part.*

Voyez comme à présent son petit cœur bavarde !

MARIE.

Il va venir !...

MADEMOISELLE EVRARD, *à part.*

Elle aime, elle n'y prend pas garde.

MARIE.

Mais je suis en retard, et quelqu'un vient à nous ;
Courons à ma toilette, Evrard.

MADEMOISELLE EVRARD.

Je suis à vous.

A part.

Eh ! mon Dieu, oui, le cœur est pris, je le parie.
Un homme si léger ! Ah ! ma pauvre Marie !

Elles sortent à gauche.

SCÈNE IV

MADAME DARANVILLE, DARANVILLE,
entrant par la droite.

MADAME DARANVILLE.

Eh! quoi, monsieur, déjà vous voilà de retour?

DARANVILLE.

Je partis pour Paris dès la pointe du jour,
Et je vous en apporte une nouvelle heureuse.
Nous aurons aujourd'hui société nombreuse;
J'ai vu Ferrier, j'ai vu presque tous nos amis.

MADAME DARANVILLE.

Et monsieur de Préval?

DARANVILLE.

Préval m'a bien promis.

Lui prenant la main.

A son sujet, je dois vous faire confidence...

MADAME DARANVILLE, *à part.*

Quel air flatteur!

DARANVILLE.

D'un plan d'une haute importance.
Bien que depuis long-temps Préval soit le conseil
Du ministre influent, du marquis de Verceil,

Et que nos liaisons soient peut-être assez grandes,
Je ne l'ai pas beaucoup ennuyé de demandes.

MADAME DARANVILLE.

En effet.

DARANVILLE, *à part.*

Dans mes plans, comment la faire entrer?

Haut.

C'est de vous que j'attends, que j'ai lieu d'espérer
Un service bien grand que vous pouvez me rendre.

MADAME DARANVILLE.

Je ne vous comprends pas.

DARANVILLE.

Vous allez me comprendre.
J'ai déjà réclamé près de lui ce matin;
Mais... il est un appui que je crois plus certain.

MADAME DARANVILLE, *à part.*

Bon! je le vois venir.

DARANVILLE.

Vous le savez, en France,
Votre sexe toujours eut beaucoup d'influence.
Dès l'instant qu'il s'adresse à l'homme... le plus pur,
Le succès en devient plus facile et plus sûr.

Du ton le plus gracieux.

Sans avoir de projets, de vue intéressée,
Quand une femme est là... l'âme est mieux disposée,
On prend à sa demande un intérêt plus grand,
Par cela seul qu'elle est d'un sexe différent;
Mais sans elle, on perdrait la plus belle des causes!
C'est ainsi que le veut la nature des choses;

Aussi long-temps enfin que les hommes auront
Le pouvoir dans l'État, les femmes règneront.

MADAME DARANVILLE.

Certes, mon cher époux, voilà de la logique;
Voilà même, je crois, de la métaphysique!
Mais il est temps de prendre une conclusion;
Descendez, je vous prie, à l'application.

DARANVILLE.

Comment, vous n'avez pas deviné ma pensée?
A l'accueillir du moins vous serez empressée;
Le comte de Préval vient dîner aujourd'hui,
Soyez mon avocat, madame, auprès de lui.

MADAME DARANVILLE.

Moi, monsieur?

DARANVILLE.

Sans sortir en rien des convenances,
Vous pouvez l'entourer de soins, de prévenances.

Avec enthousiasme.

Il me faut le grand jour, je veux me signaler;
Vous ne soupçonnez pas jusqu'où je puis aller!
Lorsque j'étais préfet, je n'ai fait que paraître,
On n'a pu me juger, on n'a pu me connaître;
Moi, je me sens! A tout je me crois appelé;
Mon talent n'a besoin que d'être révélé!...
Que faut-il pour cela? m'aider à me produire.
Déjà, sous ce rapport, tout semble me sourire;
Dans les bureaux, je suis parfaitement noté,
Et pour moi le ministre est assez bien porté.
Ce qui vous reste à faire est facile, agréable,
Donnez-vous seulement la peine... d'être aimable.

Soyez... un peu coquette.

Sourire de madame Daranville.

Il le faut... Entre nous,
Flattez Préval ; mon sort ne dépend que de vous,
Qu'un instant seulement, il vous ait entendue,
Jenny, ma préfecture aussitôt m'est rendue.

MADAME DARANVILLE, *d'un ton piqué.*

Voilà donc quelles sont, monsieur, vos volontés ?

DARANVILLE, *galamment.*

Mes volontés ? non pas ; mes désirs.

MADAME DARANVILLE.

Écoutez :
Puisqu'en l'accueillant bien, je puis vous être utile,
Puisque... vous m'en priez, j'y consens, Daranville.

DARANVILLE.

A merveille !

MADAME DARANVILLE.

Et pourtant, à ne vous rien cacher,
Si je suis vos conseils, vous allez vous fâcher.

DARANVILLE.

Moi, me fâcher ?

MADAME DARANVILLE.

Oui, vous. J'ose assurer d'avance
Que vous me punirez de mon obéissance.

DARANVILLE.

Que veut dire cela, ma chère ! Expliquez-vous.

MADAME DARANVILLE.

Votre caractère est soupçonneux et jaloux.

DARANVILLE.

Jaloux! vous plaisantez! Moi de la jalousie!
Moi, que jamais je cède à cette frénésie!...
J'ai, vous le savez bien, trop d'estime pour vous,
Trop de respect pour moi pour devenir jaloux.

MADAME DARANVILLE.

Monsieur, je ferai tout pour vous être agréable.

DARANVILLE.

A la bonne heure! Enfin, vous êtes raisonnable,
J'en prends acte.... Ainsi donc, j'espère qu'aujourd'hui
Vous allez vous montrer plus aimable pour lui.

MADAME DARANVILLE.

Plus aimable, monsieur! Que voulez-vous me dire?

DARANVILLE.

Vous m'entendez fort bien, ce mot doit vous suffire.
Quand Préval vint passer quinze jours avec nous
Au mois de mai dernier, je réclamai de vous
Ces soins si naturels de la part d'une femme
Pour un convalescent... qui peut beaucoup, madame.
Ils auraient sûrement produit un bon effet;
Vous me l'aviez promis, vous n'en avez rien fait.

Avec humeur.

Certe, il est dispensé de la reconnaissance,
Vous aviez presque l'air d'éviter sa présence.
Par suite d'un calcul... que je ne comprends pas,
Vous n'étiez avec lui qu'à l'heure des repas;
Et le reste du jour, grâce à votre manie,
Il avait votre sœur pour toute compagnie!
Votre sœur, une enfant!!!

MADAME DARANVILLE, *finement.*

Pourtant, j'avais cru voir
Que sur cette enfant là vous fondiez quelque espoir.

DARANVILLE.

Un moment j'ai pensé qu'elle pourrait lui plaire,
Mais Marie est trop jeune et surtout trop légère.
A propos de Préval! sa sœur est à Paris
Depuis huit ou dix jours.

MADAME DARANVILLE.

Vous me l'aviez appris.

DARANVILLE.

Je l'ai fait inviter.... C'est encore une femme
Qu'il vous faudra gagner; songez-y bien, madame!....
La marquise Viterbe, à ce que l'on m'a dit,
Sur l'esprit de son frère a beaucoup de crédit.

MADAME DARANVILLE.

Je ne la connais pas, est-elle bien?

DARANVILLE.

Charmante;
La brune la plus vive et la plus sémillante!
Elle a, dit-on, perdu le meilleur des époux,
Un homme qui passait sa vie à ses genoux.
Mais bien qu'elle ait été très-heureuse en ménage,
Elle s'est décidée à fuir le mariage
Par amour pour son frère autant que par raison,
Et se fixe à Paris pour tenir sa maison....

Se retournant.

Mais personne ne vient, c'est étonnant, ma chère!
A la campagne, on est ponctuel d'ordinaire;
Je l'ai pourtant bien dit, chacun est prévenu.

SCÈNE V

MADAME DARANVILLE, FERRIER, DARANVILLE.

BRICE, *annonçant.*

Monsieur Ferrier.

MADAME DARANVILLE.

Enfin!

DARANVILLE, *s'avançant.*

Ah! sois le bien venu;
Je me plaignais de toi, mon cher, avec ma femme.

FERRIER, *après avoir salué.*

Eh bien! je vous en fais mon compliment, madame :
Vous allez recevoir le ministre réel,
Le ministre de fait, le chef du personnel!

DARANVILLE, *rayonnant de joie.*

Oui, mon ami, je suis en fort bonne posture.

FERRIER.

Allons, il va te rendre au moins ta préfecture.
C'est un homme, dit-on, plein de capacité;
Il n'a pas l'âge encor pour être député,
Mais sa place, à coup sûr, est marquée à la chambre,
Trente départemens veulent qu'il en soit membre.

Au surplus, tu le sais, il est cher à la cour,
Et nous allons le voir ministre au premier jour.
Je puis te protester que partout on le cite.

MADAME DARANVILLE.

Je ne me connais pas en hommes de mérite,
Et je crois volontiers tout ce qu'on dit du sien,
D'autant plus qu'il nous aime.... et qu'il nous veut du bien ;
Cependant, j'avoûrai que je ne conçois guères
Qu'un homme si léger soit si propre aux affaires.

DARANVILLE.

Vous le jugez fort mal : il pense mûrement,
Et sa frivolité... n'est qu'un délassement.
Le jour, esprit profond, d'une vaste portée,
Il s'amuse le soir, il rit ; c'est un Protée,
C'est un Alcibiade enfin que nous voyons
Grave dans les conseils, léger dans les salons.

MADAME DARANVILLE.

En effet, avec nous il n'est jamais austère ;
Gaîment.
C'est un homme d'Etat d'un charmant caractère.

FERRIER, *à madame Daranville.*

Vous êtes très-liés ?

DARANVILLE, *s'empressant de répondre pour sa femme.*

Nous le sommes de cœur :
Préval est notre ami, c'est notre protecteur.
J'espère, grâce à lui, ravoir ma préfecture ;
Il me l'a bien promis.

FERRIER.

Alors la chose est sûre.

DARANVILLE.

Ce qui m'effraie un peu, c'est que j'eus le malheur,
Lorsque j'étais préfet... de prendre une couleur.

MADAME DARANVILLE, *étonnée.*

Eh! bien?

DARANVILLE.

Celle du jour est tout-à-fait contraire;
Je crains les souvenirs.

MADAME DARANVILLE.

Voyez la belle affaire!
En fait d'opinion, vous aurez transigé;
Tous nos hommes d'État n'en ont-ils pas changé?
Souriant.
Oui, tous, excepté ceux... qui n'en ont pas peut-être.

DARANVILLE, *regardant la porte.*

Je suis très-inquiet, je ne vois point paraitre
Le comte de Préval...

MADAME DARANVILLE.

C'est qu'il est empêché.

DARANVILLE.

Pourvu qu'il vienne encor!

FERRIER.

Je ne suis pas fâché
De le rencontrer.

MADAME DARANVILLE.

Vous?

FERRIER, *montrant un papier.*

Il faut que je lui glisse
Une note; je veux reprendre du service.

DARANVILLE.

A ton âge, mon cher?

FERRIER.

C'est un plan arrêté;
Je me trouve assez mal de l'inactivité.

BRICE, *annonçant.*

Monsieur Plancy.

SCÈNE VI

FERRIER, PLANCY, *entrant par le fond de droite;*
MADAME DARANVILLE, DARANVILLE.

DARANVILLE, *à Plancy.*

Je suis charmé de ta visite;
J'y comptais peu.

PLANCY.

Pourquoi?

DARANVILLE.

Lorsque l'on vous invite,
Pour une fin de mois, vous autres commerçans...

PLANCY, *saluant madame Daranville.*

J'avais, pour être exact, des motifs bien puissans.

MADAME DARANVILLE*, *à Ferrier.*

Comment! en vérité, l'ambition vous tente!
N'avez-vous pas, monsieur, dix mille écus de rente?

FERRIER.

C'est vrai.

MADAME DARANVILLE.

N'avez-vous pas aussi la pension?
Car vous avez été chef de division.

FERRIER.

Oui, peut-être il est temps qu'enfin je me repose,
Mais je sens le besoin d'être encor quelque chose.

MADAME DARANVILLE.

Aveu très ingénu! Les hommes sont bien fous.

Montrant son mari.

Tenez, voilà monsieur qui pense comme vous;
Il lui faut avant tout les titres, la puissance.
Nous pourrions, à Paris, vivre dans l'opulence,
Mais non, il ne veut pas d'un bien... qui vient s'offrir,
Et regrette les maux qu'il n'a plus à souffrir.
Nous avions un chef-lieu d'une maussaderie!...
Mais admirez l'effet de sa bizarrerie;
Depuis qu'il a quitté, par un bienfait du sort,
Cet ennuyeux séjour, il s'ennuie à la mort!
Sa santé dépérit, il devient pâle et blême,
Tout lui semble odieux, jusqu'aux choses qu'il aime;
Enfin, il est malade et de corps et d'esprit :
Les soucis l'engraissaient, le repos l'amaigrit.

* Ferrier, Madame Daranville, Plancy, Daranville.

Voulez-vous que son teint se ranime et s'épure?
Faites-lui respirer... l'air d'une préfecture.

DARANVILLE, *affectant la bonhomie.*

Déchu de mes grandeurs, je n'en regrette rien,
Si ce n'est le pouvoir de faire quelque bien.
Le poste que j'avais donne tant d'influence!

MADAME DARANVILLE.

Vous voilà! Vous voulez avoir de l'importance.
Un préfet est un roi, dit mon mari partout;
Dans son département, il fait tout, il peut tout.
Sans doute, c'est un roi, personne ne le nie;
Mais moi, j'ajouterai : C'est un roi qui s'ennuie.
Je préfère aux honneurs qu'on achète à ce prix,
L'aimable égalité que l'on trouve à Paris.

PLANCY, *à Ferrier et Daranville.*

J'admire l'engoûment qui tous deux vous enivre!
Sans place, dites-moi, vous ne pourriez donc vivre?
Mais pour vouloir ainsi rester au gouvernail,
Avec l'État, messieurs, avez-vous passé bail?
Nous autres commerçans, nous ne pouvons comprendre
Un travers, qui paraît de jour en jour s'étendre.
Tout le monde veut vivre aux dépens de l'État!
On veut être commis, officier, magistrat;
On veut des traitemens avoir le privilège.
Qu'un jeune homme ait, dix ans, dans le fond d'un collége
Mis du noir sur du blanc, il semble que le roi
Soit chargé de son sort, et lui doive un emploi.
Si le gouvernement suivait cette tendance,
Les administrateurs de notre pauvre France,
En se multipliant tous les jours par degrés,
Deviendraient plus nombreux... que les administrés.

Je suis très juste, moi, pour les fonctionnaires;
Les gens qui, dans l'Etat, rouages nécessaires,
Occupent des emplois, j'en fais beaucoup de cas...
Vivement.
Mais j'estime encor plus les gens qui n'en ont pas.
Se livrer au commerce, enrichir sa patrie,
Exister par soi-même et par son industrie,
C'est le sort le plus beau!... Dans l'état social,
Le bien particulier fait le bien général;
Rien n'est seul, tout se tient, la richesse est féconde,
Avec force.
Qui sert ses intérêts sert ceux de tout le monde.
Moi, qui nourris deux mille ouvriers tous les ans,
Moi, dont la signature a cours depuis long-temps
En Allemagne, en Prusse, en Suède, en Angleterre,
Moi, de qui les produits couvrent l'Europe entière,
J'ai l'orgueil de penser, messieurs, que je vaux bien
Tel autre qui consomme et qui ne produit rien.

MADAME DARANVILLE.

Oh! que vous parlez là sur un ton convenable!
Voilà ce que j'appelle un homme raisonnable.

DARANVILLE, *ironiquement.*

La théorie est belle, et le but fort moral;
Par malheur, la pratique y répond assez mal.
Car enfin, si Plancy, que j'honore, que j'aime,
Dont j'estime surtout le rigorisme extrême,
Dîne aujourd'hui chez moi... son motif principal
Était d'y rencontrer le comte de Préval.
Il veut lui demander, m'a-t-il dit, un service.

PLANCY.

L'ironie est ici d'une grande injustice;

Je ne réclame rien, moi, personnellement.
Il s'agit d'un canal pour mon département;

Montrant un rouleau.

On vient de m'apporter le plan de l'entreprise,
Et je veux obtenir que le roi l'autorise.
Voilà, mon cher, comment je suis ambitieux;
Oui, voilà mon seul but.

BRICE

Monsieur de Ressimieux.

SCÈNE VII

FERRIER, MADAME DARANVILLE, RESSIMIEUX, PLANCY, DARANVILLE, *entrant de la droite au fond.*

PLANCY, *bas à Daranville.*

M. de Ressimieux?

DARANVILLE, *bas à Plancy.*

Le secrétaire intime
De mon ami Préval, un homme que j'estime!...

Haut à Ressimieux.

Comment, vous venez seul?

RESSIMIEUX.

J'en suis au désespoir.
Monsieur le comte...

DARANVILLE, *effrayé.*

Eh, quoi! nous n'allons pas le voir!!

RESSIMIEUX.

Un travail important l'occupe au ministère.

DARANVILLE.

Juste ciel!

RESSIMIEUX.

Il s'agit, mais c'est un grand mystère,

Baissant la voix.

D'un mouvement parmi les préfets.

DARANVILLE, *gaîment.*

Vous pensez?

RESSIMIEUX.

On en cite déjà qui seront remplacés.

DARANVILLE.

Remplacés!... Ah! du moins si j'étais en mesure!...
Que je suis malheureux! Je perds ma préfecture.

RESSIMIEUX.

Il est possible encor qu'il vienne ce matin,
J'en conserve l'espoir; mais c'est fort incertain.

DARANVILLE, *avec dépit.*

Une place si belle, et qui m'était acquise!
Funeste contre-temps!

BRICE, *annonçant.*

Madame la marquise
De Viterbe.

Daranville va à sa rencontre. Mouvement général.

SCÈNE VIII

FERRIER, PLANCY, MADAME DARANVILLE, MADAME DE VITERBE, *petite femme pétulante et un peu maniérée;* DARANVILLE, RESSIMIEUX.

MADAME DE VITERBE, *à Daranville.*

Pardon si j'arrive un peu tard.
Je viens seule pourtant, mon frère est en retard;
Il lui faut terminer je ne sais quelle affaire...
Mon Dieu, qu'il est cruel d'être fonctionnaire!

DARANVILLE, *la prenant par la main et la conduisant vers sa femme.*

Madame, permettez; je vais avoir l'honneur
De...

MADAME DE VITERBE, *vivement.*

C'est Jenny, je crois!!!

MADAME DARANVILLE, *courant à elle.*

Hermance!... Quel bonheur!

Elles s'embrassent.

MADAME DE VITERBE.

Quand on change de nom, comme on se perd de vue!

MADAME DARANVILLE.

Depuis la pension, qu'es-tu donc devenue?

MADAME DE VITERBE, *tristement.*

Je suis veuve.

MADAME DARANVILLE.

Oh! tant pis.

MADAME DE VITERBE.

Hélas! si tu savais
Combien je fus heureuse, et quel mari j'avais!

MADAME DARANVILLE.

Oui, je le sens, pour toi cette perte est amère,
Et j'y prends, je t'assure, une part bien sincère...
Pauvre Hermance!... Si jeune et de si rudes coups!

MADAME DE VITERBE, *sanglotant.*

L'homme le plus parfait, le meilleur des époux!
Ah!..

MADAME DARANVILLE.

Quel était l'emploi de monsieur de Viterbe?

MADAME DE VITERBE, *très vivement.*

Mon mari? Colonel, un régiment superbe...
J'ai toujours eu du goût pour le commandement,
Et je regretterai long-temps mon régiment.

MADAME DARANVILLE.

Chère amie!... A propos; nos compagnes, Hermance,
En vois-tu quelquefois?

MADAME DE VITERBE.

Oui.

MADAME DARANVILLE.

Que devient Hortense?

MADAME DE VITERBE.

Dans les droits réunis, elle occupe un emploi.

MADAME DARANVILLE.

Et Cécile?

MADAME DE VITERBE.

Cécile est procureur du roi.
Herminie est consul, Victorine notaire,
Et la petite Laure intendant militaire...
Mais, dis-moi, ce n'est point un conte qu'on m'a fait;

A Daranville.

N'avez-vous pas perdu votre emploi de préfet?

DARANVILLE, *d'un ton lamentable.*

Hélas! il est trop vrai qu'une intrigue funeste...

MADAME DE VITERBE, *l'interrompant.*

Une injustice! Ah! oui, je m'en souviens. Au reste,
Préval doit réparer une telle noirceur.

SCÈNE IX

FERRIER, DARANVILLE, MADAME DARANVILLE, MARIE, *parée,* MADAME DE VITERBE, PLANCY, RESSIMIEUX.

MARIE, *à part.*

Il n'est pas arrivé!

MADAME DE VITERBE, *l'apercevant.*

Que vois-je?

MADAME DARANVILLE, *lui présentant Marie.*

C'est ma sœur.

MADAME DE VITERBE.

Ta sœur!... Permettez-moi de faire connaissance.

Elle l'embrasse.

Mais avec toi, Jenny, qu'elle a de ressemblance!
Ce regard doux et fin, et ces traits séduisans...
Il me semble te voir quand nous avions seize ans.

DARANVILLE, *à part.*

Son frère ne vient pas!

MADAME DARANVILLE, *à madame de Viterbe.*

Cette pauvre Marie
Est, depuis quelque temps, d'une mélancolie...
Qui m'effraie! Elle a l'air inquiet, tourmenté,
Et véritablement je crains pour sa santé.

MADAME DE VITERBE, *à Marie.*

Comment!... Voulez-vous bien être gaie!... A votre âge!
Elle rit!... La gaîté sied à votre visage;
Ayez-en donc toujours.

A madame Daranville.

Dix-sept ans?

MADAME DARANVILLE.

En effet,
Ma chère, c'est son âge.

MADAME DE VITERBE.

Ah! je vois ce que c'est;

La regardant.

Il faut la marier, et j'en fais mon affaire.

MARIE, *rougissant.*

Madame...

MADAME DE VITERBE, *avec pétulance.*

Aimeriez-vous quelque fonctionnaire?
Non?... Que préférez-vous? Officier, magistrat?
Voulez-vous un préfet? un conseiller d'État?...

DARANVILLE, *à part.*

Nous ne le verrons pas, je commence à le croire.

BRICE, *très-haut.*

Monsieur de Préval.

TOUS, *ensemble.*

Ah!

Mouvement général.

FERRIER.

Préparons mon mémoire.

Plancy agite le sien.

SCÈNE X

FERRIER, DARANVILLE, MADAME DE VITERBE, MARIE, PREVAL, MADAME DARANVILLE, PLANCY, RESSIMIEUX, BRICE.

PRÉVAL, *rendant un papier à Brice.*

Non, garde ton placet, mon cher, je n'en veux pas;
Tous les solliciteurs s'attachent à mes pas,

On me poursuit partout, à la campagne, en ville...
Saluant.
Madame, j'ai l'honneur...

DARANVILLE, *à Préval.*

Bonjour.

PRÉVAL.

Cher Daranville,
Je vous ai fait attendre et j'en suis désolé,
Mais j'ai tant de travail que j'en suis accablé.
Deux heures ce matin avec Son Excellence!...

MADAME DARANVILLE, *s'inclinant.*

Personne plus que vous n'a droit à l'indulgence.

Ferrier remet son placet dans sa poche, Plancy cache son rouleau.

MADAME DE VITERBE, *gaîment à son amie.*

Tu vois, dans ce qui vient de se passer ici,
L'histoire de mon frère, et c'est la mienne aussi.
On connaît mal Ernest, en général; on pense
Que j'ai sur son esprit une grande influence;
Aussi, quiconque veut une grâce, un emploi,
Ou commence ou finit par s'adresser à moi.
Je ne puis plus sortir sans rencontrer, ma chère,
Une pétition, un pétitionnaire.
On gagne mes amis pour me faire la cour.
On gagne mes marchands!...
Avec folie.
J'ai trouvé l'autre jour
Un placet pour le roi caché dans ma pelisse,
Et dans un chapeau neuf un *état de service!*
Ah! que le personnel est un pénible emploi!

PRÉVAL, *riant.*

Vous allez voir qu'elle est plus à plaindre que moi.
Mais brisons là ; j'ai pu m'arracher aux affaires,
Adieu, rapports, adieu, missives, circulaires !
Livrons-nous au plaisir, que tout soit oublié ;
Le temps que nous perdons est le mieux employé.

A Marie, tendrement.

Mon aimable docteur, vous voyez votre ouvrage,
Je me porte à merveille... Oui, c'est un avantage
Qu'il m'est doux de devoir à votre heureux secours.

A part.

Elle me semble encore embellir tous les jours.

MADAME DE VITERBE, *à madame Daranville.*

De te revoir, Jenny, que je suis satisfaite !
Mais, ma chère, à propos ! nous donnons une fête,
Nous recevons demain. T'inviter aujourd'hui,
C'est s'y prendre un peu tard. Tu viendras pourtant ?

MADAME DARANVILLE.

Oui.

Entre nous, tu le sais, point de façons, ma chère.

MADAME DE VITERBE.

Mon invitation, messieurs, est cavalière ;
J'espère cependant que j'aurai le bonheur
De vous posséder tous ?

PRÉVAL, *à part, en regardant Marie.*

Que cette jeune sœur
Est charmante !... Tâchons de me distraire d'elle.

MADAME DE VITERBE.

Nous comptons bien aussi vous voir, mademoiselle ?

MARIE.

Mais...

MADAME DE VITERBE.

Point de mais; venez, venez encore un coup.
Je me sens disposée à vous aimer beaucoup.

MADAME DARANVILLE, *à Préval, pour satisfaire son mari qui lui fait des signes.*

Vous n'imaginez pas combien je suis ravie
De vous voir parmi nous, et...

BRICE, *de la gauche, au fond.*

Madame est servie.

DARANVILLE, *bas à sa femme.*

Ma chère, c'est à vous d'être mon défenseur.
Soignez le frère, moi je soignerai la sœur.

On donne la main aux dames et on sort.





ACTE II

Un jardin. A droite de l'acteur, un petit pavillon et un arbre ; à gauche, un buisson ouvert par le milieu, et deux chaises en bois peint, sur le devant, de chaque côté de l'ouverture.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, MADAME DE VITERBE *et* MADAME DARANVILLE *assises*. PREVAL, FERRIER, PLANCY, DARANVILLE *et* RESSIMIEUX, *prenant du café et des liqueurs sur une table en bois peint* ; DEUX VALETS.

FERRIER, *à part*.

Il est de bonne humeur, voici l'instant, je pense.

Haut à Préval, qu'il amène au milieu de la scène.

J'oserai réclamer de votre complaisance
Un service important, qui, vu vos fonctions,
Ne dépend que de vous.

PRÉVAL.

Monsieur, mille pardons,

Vous allez me trouver peut-être bien sévère :
C'est toujours gravement que je traite une affaire,
Et devant l'auditoire aimable, gracieux
Qui s'offre à mes regards, un autre ton sied mieux.

MADAME DE VITERBE, *à son frère.*

Mais je connais monsieur, écoutez-le, de grâce.

FERRIER.

Le repos m'est affreux, je veux rentrer en place.

PRÉVAL.

Quelqu'un a déjà pris la vôtre.

FERRIER.

Je le croi.

Avec assurance et d'une voix élevée.

Mais n'en pourrait-on point faire une autre pour moi?

PRÉVAL.

Pour vous?

MADAME DE VITERBE.

N'allez-vous pas repousser sa prière?

FERRIER.

Songez, monsieur, qu'il m'est cruel de ne rien faire.

PRÉVAL.

Je vais traduire ici votre idée. Aujourd'hui,
L'oisiveté vous pèse, et pour chasser l'ennui,
Qui répand sur vos jours de funestes nuages...

Souriant.

Vous demandez l'impôt de deux ou trois villages.
Je conçois que cela vous paraisse fort doux;

Mais le bien de l'État, monsieur, passe avant vous,
Et je dois résister au désir de vous plaire.

Ferrier s'éloigne.

PLANCY, *se glissant vers Préval.*

J'ai bien aussi, monsieur, ma requête à vous faire.
Mais c'est dans l'intérêt de mon département.

Baissant la voix.

Si vous pouviez, ce soir, m'accorder un moment...

PRÉVAL.

Ah! laissez-moi sortir de ces graves matières;
Aujourd'hui le plaisir, à demain les affaires.

Il s'avance vers ces dames.

MADAME DARANVILLE.

J'admire qu'obsédé de travaux sérieux,
Vous avez un esprit si libre, si joyeux!
Je dirai plus, monsieur, je ne puis vous comprendre.

PRÉVAL, *se penchant sur sa chaise.*

Moi, je ne vois rien là qui doive vous surprendre.
La joie est un besoin, quand on est fatigué,
Et l'homme le plus grave est souvent le plus gai.
Votre enjoûment, à vous, qui n'avez rien à faire,
Se trouve réparti sur votre vie entière;
Aussi, vous ne riez... qu'imperceptiblement.
Moi, qui suis occupé, quand je quitte un moment
Les travaux dont pour moi la journée est remplie,
Ma gaîté se fait jour, et c'est de la folie*.

---

* Madame de Viterbe, Madame Daranville, Préval, Marie *offrant du café*. Ferrier, Plancy et Ressimieux sur le second plan. Daranville, *plus bas, observant sa femme.*

MADAME DE VITERBE, *malicieusement.*

Oui, ma chère Jenny, ce n'est pas un roman,
Ernest est presque fou deux ou trois fois par an.

PRÉVAL, *riant.*

Ménagez votre frère un peu plus, je vous prie.

MARIE, *à part.*

Il ne s'occupe pas de la pauvre Marie?

MADAME DARANVILLE, *se levant et amenant Préval sur le devant.*

Pourquoi n'avons-nous plus le plaisir de vous voir?
Vous nous abandonnez.

PRÉVAL, *d'un ton sentimental.*

C'est là mon désespoir.

Madame de Viterbe remonte vers ces messieurs.

FERRIER, *bas à Ressimieux qui lui parle.*

En vérité!

PRÉVAL, *à madame Daranville.*

Voilà seulement six semaines
Que je suis installé, vous jugez que de peines...

MADAME DARANVILLE, *d'un ton gracieux.*

Pour le passé, fort bien; mais à présent...

PRÉVAL, *à part.*

Ma foi,
Je ne m'abuse pas, elle revient à moi.

A Marie qui lui offre du café.

Je vous suis obligé, ma belle demoiselle.

DARANVILLE, *à part, en se frottant les mains.*

Ma femme est toute à lui, je suis très-content d'elle.

PRÉVAL, *à madame Daranville.*

Dorénavant, madame, il me sera bien doux
De venir quelquefois respirer près de vous.

RESSIMIEUX, *à part, en regardant Préval.*

On l'observe! Il est temps que je l'en avertisse.

PRÉVAL, *toujours à madame Daranville.*

Que n'habité-je encore en ce lieu de délice,
Où sous de verts bosquets nous égarions nos pas.

MARIE, *à part.*

J'ai beau le regarder, il ne m'aperçoit pas.

DARANVILLE, *arrêtant Ressimieux.*

Où courez-vous?

RESSIMIEUX, *montrant Préval.*

Lui dire un mot.

DARANVILLE, *effrayé.*

Qu'allez-vous faire?
Vous les dérangeriez, ils s'occupent d'affaire!...

RESSIMIEUX, *à part.*

Le bon mari!

MADAME DARANVILLE, *à Préval.*

Venez ici dans un instant;
Je veux vous demander un service important.

DARANVILLE, *à part.*

S'ils restent seuls, je crois que mon affaire est faite;
Il faut leur ménager un petit tête-à-tête.

Haut.

Allons-nous au billard?

FERRIER.

Volontiers.

PRÉVAL, *bas à madame Daranville.*

Je revien,

A part.

Veuillez attendre un peu. Quel bonheur est le mien!

FERRIER, *bas à Plancy, en montrant Préval.*

Il part!...

PLANCY.

Pour un instant, mon cher, soyez tranquille.

Tout le monde sort, excepté madame Daranville. Préval donne la main à Marie, Daranville à madame de Viterbe. On enlève le cabaret et la table.

SCÈNE II

MADAME DARANVILLE.

Quelqu'un qui me surprend, c'est monsieur Daranville...
Plus monsieur de Préval a d'assiduité,
Plus mon mari paraît radieux, enchanté!
Lui, que j'ai vu toujours ombrageux, susceptible,
Aux soins que l'on me rend il se montre sensible;
Il est très-philosophe et veut faire aujourd'hui
En époux du bel air les honneurs de chez lui...
Rêvant.
C'est ici, dans ce lieu, que Préval va se rendre!...

D'un peu d'émotion j'ai peine à me défendre;
Car enfin, malgré moi, tout me fait souvenir
Que c'est à lui d'abord que l'on devait m'unir.
Qu'il semblait me porter un amour véritable,
Et que... peut-être aussi... je le trouvais aimable...
Le devoir, la raison, m'en ont su détacher;
A quoi bon le revoir? A quoi bon le chercher?
Quand il nous visita, dans sa convalescence,
Durant un mois entier, j'évitai sa présence;
J'eus soin de me tenir à l'écart, et ma sœur,
Que j'offris à ses yeux, était mon défenseur!...
Et dans ce moment-ci, j'irais... (Quelle imprudence!)
Réclamer son appui, caresser sa puissance!
Un tête-à-tête!... On vient! C'est lui, j'entends ses pas!
Non, non, décidément je ne l'attendrai pas.

Elle s'éloigne.

SCÈNE III

MADAME DARANVILLE, DARANVILLE, *entrant de la droite.*

DARANVILLE, *vivement, en arrêtant sa femme.*

J'ai quitté le billard, pendant que l'on y cause.
Eh! bien, madame, eh! bien, savez-vous quelque chose?
Préval a-t-il promis de venir?

MADAME DARANVILLE, *avec embarras.*

Oui... vraiment.

DARANVILLE.

Est-il bien disposé?

MADAME DARANVILLE.

Très-bien... Parfaitement.

DARANVILLE, *avec feu.*

J'en étais sûr!... Préval est un homme adorable,
Qui nous aime, nous aime! Ah! ce n'est pas croyable.
Après?

MADAME DARANVILLE.

C'est tout.

DARANVILLE.

C'est tout!... Vous voulez plaisanter?

MADAME DARANVILLE.

Non, j'ai dit quelques mots, mais... je n'ose insister.

DARANVILLE, *piqué.*

Comment, vous n'osez pas? Pourquoi donc vous contraindre?
Osez, madame, osez; vous n'avez rien à craindre.

MADAME DARANVILLE.

Insister, de ma part serait plus qu'indiscret.

DARANVILLE.

Mais il s'agit pour moi du plus cher intérêt.

MADAME DARANVILLE.

Je ne puis.

DARANVILLE.

Il le faut.

MADAME DARANVILLE.

Mais monsieur...

DARANVILLE.

Mon amie,
Vous me repoussez, vous!

MADAME DARANVILLE.

Je le dois!

DARANVILLE, *tendrement.*

Je t'en prie.

MADAME DARANVILLE.

Non.

DARANVILLE.

Jenny!... ce refus...

MADAME DARANVILLE.

Peut-il être blâmé?

DARANVILLE, *s'éloignant avec humeur.*

Ah! je le vois, jamais vous ne m'avez aimé...
Grâce à vous, je perdrai mon avenir peut-être.

MADAME DARANVILLE.

Vous êtes aussi bien avec lui qu'on peut l'être,
Il s'est montré pour vous plein d'égards, de bontés;
Pourquoi n'est-ce pas vous qui le sollicitez?

DARANVILLE, *avec impatience.*

Je vous l'ai déjà dit; une femme, ma chère,
A bien plus d'ascendant.

D'un ton mielleux.

Tous les choix vont se faire;
Pressez-le d'en finir, pendant qu'il est ici.

MADAME DARANVILLE.

Mais, monsieur... il est jeune... et je suis jeune aussi...
Il n'est pas convenable...

DARANVILLE.

Ah!... voilà bien les femmes!
Il semble qu'on ne puisse apercevoir ces dames
Sans brûler aussitôt pour leurs divins appas.
Eh! soyez bien tranquille, il ne vous aime pas.

Mouvement de madame Daranville.

Écoutez-moi, je vais vous faire une prière.
Ma Jenny, songez bien que toute ma carrière,
Que tout mon avenir se décide aujourd'hui...

Avec cajolerie.

Ainsi, si vous m'aimez, occupez-vous de lui;
Vous obtiendrez beaucoup avec un peu d'adresse.
Vous me le promettez, n'est-ce pas?... Le temps presse...
Adieu, de mon absence on doit être surpris.

Il sort par la droite.

SCÈNE IV

MADAME DARANVILLE.

Monsieur s'est expliqué, je l'ai fort bien compris;
Il me met en avant, il me pousse, il m'excite!...
Monsieur, probablement, compte sur son mérite...

Avec aigreur.

C'est le seul au surplus dont il fasse grand cas :

« Eh! soyez bien tranquille, il ne vous aime pas. »
Est-ce assez positif? La phrase est-elle obscure?...
Ainsi donc, je n'ai plus un air, une figure
Propre à toucher un cœur!... C'est un peu fort cela!
Voilà bien mon mari, je le reconnais là!...
Ah! l'on ne m'aime point! ah! je ne puis pas plaire!
C'est qu'il le croit, au moins! Je suis d'une colère!!!
Eh! bien, mon cher époux, eh! bien, nous allons voir
Si ces yeux qu'on méprise, ont encor du pouvoir...
Je serai... coquette! Oui... Pour vous, j'étais en guerre

Gaîment.

Contre le naturel... Je le laisserai faire.
J'entendrai des douceurs sans humeur, sans effroi!
Que risqué-je en effet? Je suis sûre de moi.
Pas trop!... Il est aimable, il m'aima... Daranville
Exige cependant que je lui sois utile!...
Comment concilier?...

SCÈNE V

MADAME DARANVILLE, MARIE, *entrant de la droite.*

MARIE, *à part.*

Je ne puis plus le voir,
Je ne puis; sa froideur me met au désespoir.

MADAME DARANVILLE, *à part.*

C'est ma sœur! Servons-nous de ce gardien fidèle.
Préval peut arriver, je suis forte avec elle.

Haut.

Eh! bien, tu me fuyais?

MARIE, *revenant.*

Moi!

MADAME DARANVILLE.

Toujours du chagrin!
Approche-toi, Marie, et donne-moi la main.

Avec tendresse.

Aurais-tu par hasard un reproche à me faire?

MARIE.

Moi! te faire un reproche! Ah! ma sœur, au contraire;
J'éprouve chaque jour ton amitié pour moi.

MADAME DARANVILLE, *avec sévérité.*

En ce cas, c'est donc moi qui me plaindrai de toi.

MARIE.

Qu'entends-je?

MADAME DARANVILLE.

Oui, je t'observe, et je suis bien certaine
Que tu veux me cacher quelque secrète peine.
Je suis en même temps ton amie et ta sœur,
N'est-il pas vrai? Qu'as-tu? Viens, viens m'ouvrir ton cœur.

MARIE.

Moi... Jenny... Je n'ai... rien.

MADAME DARANVILLE.

Avec moi du mystère?
Jusqu'à présent ton cœur n'avait rien su me taire;
J'étais dans le secret de tes moindres désirs.
Tous tes petits chagrins, tous tes petits plaisirs,

Tu venais aussitôt m'en donner connaissance,
Et tu gagnais toujours à cette confidence.
En partageant ainsi jouissances, douleurs,
Ou je doublais ta joie, ou j'essuyais tes pleurs.
Que je sache pourquoi tu changes de conduite,

La regardant.

Et pourquoi... ton regard en ce moment m'évite.
Depuis long-temps, l'ennui s'est emparé de toi,
Tu pleures tous les jours, et tu pleures sans moi;
Que t'ai-je donc fait? Parle, oh! parle, je t'en prie...
J'ai droit à la moitié des chagrins de Marie.

MARIE, *très-émue.*

Ma sœur, c'est me montrer beaucoup trop de bonté...
Mais, crois-le bien, ton cœur s'est trop inquiété;
Je trouve auprès de toi tout ce que je désire,
Et n'ai point de chagrins... que je puisse te dire.

MADAME DARANVILLE, *piquée.*

Adieu, ma chère, adieu...

Revenant.

Si quelque jour pourtant
Vous vouliez adoucir vos maux en les contant,
Venez à votre sœur... Et songez bien, Marie,
Qu'elle sera toujours votre meilleure amie.

Madame Daranville s'éloigne lentement.

MARIE, *à part.*

Elle a raison, je suis coupable à son égard....
Mais monsieur de Préval!... Pas un mot, un regard!...

Se dirigeant vers le pavillon.

Aujourd'hui, d'autres soins réclament sa pensée,
Et de son souvenir je dois être effacée.

SCÈNE VI

MARIE, *dans le pavillon;* MADAME DARANVILLE, PRÉVAL.

PRÉVAL.

A part. *Haut.*

Je la tiens seule enfin ! Où donc alliez-vous ?

MADAME DARANVILLE.

Moi ?

Rejoindre ces messieurs.

PRÉVAL.

N'en faites rien.

MADAME DARANVILLE.

Pourquoi ?

PRÉVAL.

Ils parlent du budget, de la paix, de la guerre ;
C'est, je crois, un sujet...

MADAME DARANVILLE, *riant.*

Qui ne m'amuse guère.

MARIE, *à part.*

Ma sœur ! !

MADAME DARANVILLE, *avec malice.*

Mais j'ai grand tort de m'exprimer ainsi.

PRÉVAL.

Comment?

MADAME DARANVILLE.

N'êtes-vous pas homme d'État? Aussi,
Vous faites, m'a-t-on dit, peu de cas d'une femme.

MARIE, *à part.*

Si je pouvais sortir!

PRÉVAL, *très-galamment.*

Au contraire, madame.
Occupés tout le jour de travaux rigoureux,
Quand le soir est venu, nous sommes trop heureux
Que vous nous admettiez au rang de vos esclaves.

MADAME DARANVILLE.

Oui, les femmes, par fois, messieurs les hommes graves,
Quand vous avez besoin d'être un peu délassés,
Gaîment.
Sont des colifichets qui vous plaisent assez.

PRÉVAL.

On m'a calomnié; croyez que de ma vie...

MADAME DARANVILLE.

En ce cas, monsieur, il me prend une envie.

PRÉVAL.

C'est?...

MADAME DARANVILLE.

De vous marier.

MARIE, *à part.*

Ciel!

PRÉVAL.

Vous me faites peur.
Le mariage, moi! je l'ai pris en horreur.

MADAME DARANVILLE.

Quel mot! Expliquez-vous, car ma surprise est grande.

PRÉVAL, *la regardant affectueusement.*

C'est vous qui m'adressez une telle demande!!...
Vous le savez trop bien, un désespoir d'amour
M'avait, à dix-huit ans, fait marier un jour.
Vous le savez encor, je fus, grâce à ma femme,
Bien malheureux!... Aussi, tout sentiment, madame,
Qui m'offre en perspective un but si respecté,
Je dois vous l'avouer, j'en suis épouvanté.

Mouvement de Marie.

MADAME DARANVILLE.

Il existe pourtant un objet, qui, je gage,
Vous réconcilîrait avec le mariage,
Un objet qui pourrrait vous donner le bonheur.

PRÉVAL.

Puis-je savoir son nom, madame?

MADAME DARANVILLE.

C'est ma sœur.

PRÉVAL, *embarrassé.*

Votre... sœur?...

MADAME DARANVILLE.

Répondez franchement, je vous prie.

PRÉVAL, *à part.*

Haut.

Son œil fixé sur moi... Vous... parlez de Marie?
Mais c'est... presque un enfant; allons, vous plaisantez.

MADAME DARANVILLE.

C'est un enfant, monsieur, pleine de qualités.
Ce sera quelque jour une femme accomplie.

PRÉVAL.

Assurément... elle est extrêmement jolie.

MADAME DARANVILLE.

Si j'étais homme, en tout elle me plairait fort.
Ma jeune sœur, joignant par un heureux accord,
Au cœur le plus sensible une raison brillante,
Sent comme à dix-sept ans, et pense comme à trente.

PRÉVAL.

Pour la juger ainsi, pour être à ses genoux,
Madame, il ne faut pas la voir auprès de vous.

MARIE, *à part, avec douleur.*

C'est une autre qu'il aime!...

MADAME DARANVILLE.

Allons, soyez sincère,
Avec plus de fortune, elle aurait su vous plaire.

MARIE, *à part.*

Et je ne puis sortir!...

Elle s'avance.

MADAME DARANVILLE, *se retournant.*

Qu'est-ce donc?... Te voilà?

PRÉVAL, *à part.*

M'aurait-elle entendu ?

MARIE.

Je... venais...

MADAME DARANVILLE.

Es-tu là

Depuis long-temps ?

MARIE, *vivement et avec émotion.*

Moi ! non, j'arrive à l'instant même.

MADAME DARANVILLE.

Et... que cherches-tu donc ?

MARIE.

La chaleur est extrême,

Je... voulais respirer... près de ce pavillon ;

Je suis mieux maintenant... Je retourne au salon.

Elle sort.

SCÈNE VII

MADAME DARANVILLE, PRÉVAL.

MADAME DARANVILLE, *à part.*

Elle s'est éloignée ; il faut vite reprendre

Ma proposition.

PRÉVAL, *à part, avec joie.*

Elle n'a pu m'entendre.

MADAME DARANVILLE.

Dites-moi, l'an passé, j'ai cru le voir du moins,
Quand vous étiez ici, vous lui rendiez des soins;
Votre assiduité, monsieur, était extrême,
Vous paraissiez l'aimer.

Elle s'assied devant le buisson.

PRÉVAL.

Je le croyais moi-même,
Et c'était une erreur.

MADAME DARANVILLE.

Mais comment concevoir
Qu'on s'abuse à ce point?

PRÉVAL, *s'asseyant aussi.*

Vous allez le savoir.
Autrefois j'adorais une femme charmante,

La couvrant de ses regards.

Dont la vue eût touché l'âme la moins aimante.
Cette femme divine avait tant de beauté,
Que, même sans esprit, elle aurait enchanté;
Et son esprit était si piquant que, pour plaire,
En elle la beauté semblait peu nécessaire.
Déjà j'étais aimé, tout conspirait pour nous,
Mais un rival parut et devint son époux.
Je dois vous l'avouer, cette femme chérie,
J'ai cru la voir encor sous les traits de Marie.
Marie, en ce moment, doit avoir à peu près
L'âge qu'avait alors celle que j'adorais;
Marie est son image, elle me la rappelle,
De ses yeux, de son air, c'est le portrait fidèle;
Sans être tout-à-fait de la même douceur,

Sa voix flatte, remue, elle va droit au cœur...
Trompé par ces rapports... bien imparfaits, madame,
Je veux donner le change à l'amour qui m'enflamme;
Le passé me poursuit, et pour m'en arracher,
A son image encor je cherche à m'attacher;
Inutile espérance! Aveuglement extrême!
Je suis forcé, malgré mes efforts sur moi-même
Et mon désir de croire à cet amour nouveau,
D'oublier la copie en voyant le tableau.....

A part.

On se tait, on éprouve un embarras visible;
N'insistons pas.

MADAME DARANVILLE.

Chassons un souvenir pénible.

Élevant la voix.

Parlons... de mon mari, monsieur.

Daranville paraît au fond du théâtre.

PRÉVAL.

Décidément
Que veut-il?

MADAME DARANVILLE.

Retourner dans un département;
Il vous l'a dit, je crois.

PRÉVAL.

C'est là ce qu'il préfère?

MADAME DARANVILLE.

Oui.

SCÈNE VIII

MADAME DARANVILLE, DARANVILLE, PREVAL.

PRÉVAL.

Le Rhône est vacant, et j'en fais mon affaire.

A part.

Ah! mon petit monsieur, je comprends en ce cas;
Vous aimez la province; eh bien! vous n'irez pas.

MADAME DARANVILLE.

Être préfet, pour lui c'est le bonheur suprême.

PRÉVAL.

Mais vous, qu'en pensez-vous, madame, pour vous-même?

DARANVILLE, *fourrant d'un air doucereux sa tête dans l'ouverture du buisson.*

C'est moi...

PRÉVAL, *à part.*

Quel contre-temps?

Haut.

Ah! mon cher... vous voilà?
Mais c'est très imprudent, ce que vous faites là.

DARANVILLE.

Pourquoi donc?

PRÉVAL.

Se peut-il que cela vous échappe!
Monsieur, quand on sait vivre, avant d'entrer, on frappe...
On se fait annoncer.

DARANVILLE, *s'efforçant de rire.*

C'est vrai... c'est vrai, j'ai tort*.

PRÉVAL, *bas à madame Daranville.*

Voyez son embarras!

MADAME DARANVILLE.

Monsieur...

A part.

C'est un peu fort!

DARANVILLE, *bas à sa femme.*

Avez-vous pu parler?

MADAME DARANVILLE, *avec humeur.*

Non, parlez-lui vous-même.

DARANVILLE.

Ah! vous êtes ce soir d'une obligeance extrême!

PRÉVAL, *à part, en regardant madame Daranville.*

Quel air froid tout-à-coup!

DARANVILLE, *bas à sa femme.*

N'est-ce pas inoui?

A Préval.

Avez-vous du nouveau sur mon compte aujourd'hui?

---

* Daranville, Madame Daranville, Préval.

PRÉVAL.

A part. *Haut.*
Boudons à notre tour. La fâcheuse aventure !
Le ministre a quelqu'un pour votre préfecture.

DARANVILLE.

Ciel !... comment ce rival l'a-t-il donc emporté,
Quand vous me protégiez ?

PRÉVAL.

Il était député.

BRICE, *remettant une lettre à Préval.*

Pas de réponse.

Préval s'éloigne pour lire, après en avoir demandé la permission par un geste.

DARANVILLE.

Il est blessé de vos manières ;
Voilà comme toujours vous gâtez mes affaires.

MADAME DARANVILLE.

Moi ? que voulez-vous dire ?

DARANVILLE.

Oui, monsieur de Préval
Mérite des égards, vous l'accueillez trop mal.

MADAME DARANVILLE.

Trop mal !!!

DARANVILLE.

Il vient à nous, vous voudrez bien, j'espère...

MADAME DARANVILLE.

Assurément, monsieur, je vais vous satisfaire.

A part.

Ah! je l'accueille mal!... Réparons notre tort.

A Préval, en minaudant.

Approchez-vous, je veux vous gronder un peu fort.

PRÉVAL, *étonné.*

Moi, madame?

MADAME DARANVILLE.

Oui, monsieur. Je vous dirai sans feindre,
Que de vos procédés j'ai beaucoup à me plaindre.
Comment!... on vous demande un service important,
Et vous n'en faites rien!... nous qui vous aimions tant!

DARANVILLE, *bas à sa femme, en pétillant de joie.*

A la bonne heure, au moins!

MADAME DARANVILLE.

C'est de l'ingratitude.

PRÉVAL, *d'un ton calin.*

Ah! ne m'accablez pas, car j'ai la certitude...

MADAME DARANVILLE.

Nous, qui comptions sur vous; oh! cela n'est pas bien.

PRÉVAL, *enchanté.*

Vous avez attendu, mais vous ne perdrez rien;
Car une occasion justement se présente.

A voix basse.

Dans le conseil d'État une place est vacante,
Je veux, dès aujourd'hui, la demander pour vous.

DARANVILLE.

Vous me voyez confus; tant de bontés pour nous...

PRÉVAL.

Cela vous convient donc?

DARANVILLE.

Vous me rendez la vie.

PRÉVAL.

Et vous, madame?

MADAME DARANVILLE.

Moi, monsieur? j'en suis ravie.

DARANVILLE, *vivement*.

Mes vœux sont exaucés.

MADAME DARANVILLE, *de même*.

Tous les miens sont remplis.

DARANVILLE, *de même*.

Je rentre en fonctions!

MADAME DARANVILLE, *de même*.

Nous restons à Paris*.

PRÉVAL, *avec mystère*.

Puisque nous sommes seuls, je puis bien vous apprendre
Un bruit qui maintenant commence à se répandre :
On dit que mon ami, le marquis de Verceil,
Doit être incessamment président du conseil.

DARANVILLE, *émerveillé*.

Du conseil!!!

PRÉVAL.

Oui, c'est lui que l'opinion cite.

* Daranville, Préval, Madame Daranville.

DARANVILLE, *avec désordre.*

Président du!... Ma foi, je vous en félicite,
Car vous méritez bien... tout ce qu'on fait pour lui.

MADAME DARANVILLE, *à part.*

Oh! mon pauvre mari perd la tête aujourd'hui.

DARANVILLE, *avec feu.*

Ce choix, des gens de bien comblera l'espérance;
Il assure à jamais le bonheur de la France.

PRÉVAL.

J'ignore les projets qu'il peut avoir sur moi;
Mais s'il obtient ce rang de la bonté du roi,
Je songe avec plaisir qu'il me sera facile
De placer mes amis et de leur être utile.

DARANVILLE, *à part.*

Oh! le conseil d'État n'est plus assez pour nous;
Je serai... pair de France!

SCÈNE IX

FERRIER, RESSIMIEUX, PLANCY, *entrant par la droite.* DARANVILLE, PRÉVAL, MADAME DARANVILLE.

RESSIMIEUX, *du fond du théâtre.*

Eh bien! que faites-vous?
Dans le billard, chacun vous attend, vous appelle.

DARANVILLE, *allant à eux avec exaltation.*

Mes amis, accourez, excellente nouvelle!
Nos désirs sont remplis.

PLANCY.

Quels désirs?

DARANVILLE.

Tout va bien.
Vous n'imaginez pas quel bonheur est le mien.

FERRIER.

Qu'est-il donc arrivé?

PRÉVAL, *bas.*

Mais, mon cher Daranville...

MADAME DARANVILLE, *bas à son mari.*

Quelle indiscrétion!

DARANVILLE, *bas.*

Eh! soyez donc tranquille.

Haut, avec volubilité.

Je vous le dis encor, tout va parfaitement.
Ressimieux, vous aurez, vous, de l'avancement;
Ferrier, quand il voudra, reprendra du service,
Et toi, mon cher Plancy, l'on te rendra justice;
On admettra tes plans anciens comme nouveaux,
Et tu pourras couvrir la France de canaux.

PLANCY, *vivement.*

Ah! ça, voudras-tu bien expliquer ce mystère?

DARANVILLE, *avec la même volubilité.*

Impossible, mon cher, j'ai promis de me taire.

MADAME DARANVILLE.

Messieurs, mille pardons, je vous quitte un instant:
Notre petit concert s'organise, on m'attend,
Et je vais tout régler afin que l'on commence.

A son mari qui l'accompagne jusqu'au fond.

Mon ami, vous avez manqué de prévoyance.

RESSIMIEUX.

Mais à propos, messieurs, n'avez-vous pas appris
Le malheur de Blémont?

PLANCY.

C'est le bruit de Paris.

FERRIER.

Mais est-il bien réel?

PRÉVAL.

Moi j'ai peine à le croire.

SCÈNE X

FERRIER, RESSIMIEUX, PLANCY,
DARANVILLE, PRÉVAL.

RESSIMIEUX, *à Daranville qui redescend.*

De ce pauvre Blémont je rappelais l'histoire:
Vous savez que sa femme?...

DARANVILLE, *riant.*

Avec un jeune lord;
Ils se sont tout-à-coup dirigés vers le Nord.

PRÉVAL, *à part.*

On va le plaisanter, je crains une imprudence!...

RESSIMIEUX.

Oh! combien d'accidens de cette espèce en France!

PLANCY, *bas à Ressimieux.*

Prenez garde à Ferrier!

RESSIMIEUX.

Que de gens sont frappés!
On n'entend plus parler que de maris trompés.

FERRIER, *bas à Ressimieux.*

Prenez garde à Plancy!

PRÉVAL.

Quelle ardeur vous transporte?
Sur les pauvres maris s'acharner de la sorte,
C'est par trop inhumain.

DARANVILLE, *d'un air dégagé.*

Et pourquoi donc cela?
J'aime fort les récits... de cette couleur-là!

PRÉVAL, *gravement.*

Vous faites de nos mœurs une étrange peinture,
Messieurs! Il est certain que plus d'une aventure
Arrive tous les jours, et cependant je crois
Que nos mœurs valent mieux que celles d'autrefois.
N'admettons pas toujours les fautes apparentes;
Les jeunes gens sont vains, les femmes imprudentes,
Cela donne naissance à beaucoup de propos.

Tenez!... moi, qui vous parle, on m'a fait le héros
De vingt succès galans que je n'eus de ma vie,
Et qui, sans avoir lieu, m'ont attiré l'envie.

Avec force.

Nombre de gens, messieurs, se trouvent dans ce cas,
Et la moitié du mal qu'on croit, n'existe pas.

DARANVILLE, *d'un ton goguenard.*

Sans doute!... Mais il est une vérité triste,
C'est qu'une autre moitié que l'on ignore... existe...
Blémont vient à l'appui; personne assurément
Ne savait son malheur, et sans le dénoûment,
Cette intrigue jamais n'aurait été connue.

PLANCY.

En effet, soupçonner une telle ingénue!

On rit.

DARANVILLE.

Il était si content que sa blonde moitié
Avec ce blond milord se liât d'amitié!
Il voulait qu'elle apprît la langue *briténique!*

On rit.

PLANCY.

Mais de ces jeunes gens la lenteur... sympathique
Le secondait fort mal. Tous deux, tremblans et doux,
Se regardaient, bâillaient!... L'inconsolable époux
Gémissait sur le peu de progrès de sa femme...
Mais le ciel l'entendit; car la petite dame
A répéter *my dear* trouva tant de douceur,
Qu'elle vient de s'enfuir avec son professeur.
Le concert nous attend, adieu.

Il sort en riant. Éclat de rire général à sa sortie.

SCÈNE XI

FERRIER, RESSIMIEUX, DARANVILLE, PREVAL.

RESSIMIEUX, *riant toujours.*

Comme on s'abuse!...
Il est plus amusant que ceux dont il s'amuse!...
Vous l'avez vu, messieurs?... Vous avez admiré
Et ses éclats de rire... et son air assuré?
Mais il ne sait donc pas... ce que sait tout le monde,
Que sa femme?... Et c'est lui qui plaisante et qui fronde?

Il sort en riant. Éclat de rire à sa sortie.

SCÈNE XII

FERRIER, DARANVILLE, PRÉVAL.

DARANVILLE, *se tenant le côté.*

Je n'en puis plus, j'étouffe! Oh! c'est trop amusant!
Ce pauvre Ressimieux n'est-il pas bien plaisant!

Avez-vous remarqué ses principes sévères?
Il poursuit, il abîme, écrase ses confrères;
O le drôle de corps!... Mais il ne sait donc point
Qu'il est... infortuné, qu'il l'est au dernier point?
Qu'on ne trouverait pas, de Pékin jusqu'à Rome,
Un mari... plus mari que ne l'est le pauvre homme?
Mais j'entends le piano, je me suis oublié...

Il veut s'éloigner.

FERRIER, *l'arrêtant vivement.*

Ne sortez pas, mon cher... vous êtes marié.

DARANVILLE, *avec effroi.*

C'est vrai.

PRÉVAL, *jouant la timidité.*

Moi, je le fus.

FERRIER, *du même ton.*

Moi, je le suis encore.

DARANVILLE.

Je ne redoute rien, mais...

FERRIER.

Je sais qu'on m'adore...
Et cependant...

PRÉVAL.

Eh! bien, que faisons-nous?

FERRIER, *riant.*

Ma foi...
Je n'ose m'en aller.

DARANVILLE.

Ni moi non plus.

PRÉVAL.

Ni moi.

DARANVILLE.

Ici nous sommes tous... compromis, ce me semble;
Je ne vois qu'un parti, c'est de sortir ensemble.





ACTE III

Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE.

Je m'échappe, pendant que je suis oubliée...
Malheureuse, combien je suis humiliée!
Je pensais, en l'aimant, le payer de retour;
Crédule que j'étais!... Quand j'avais de l'amour,
Sensible à tous mes soins pour sa convalescence,
Il avait seulement de la reconnaissance!!!

Vivement.

Ai-je bien entendu? Dois-je en croire mes yeux?
Jenny serait l'objet de ses soins, de ses vœux!...
C'est impossible, à tort je me suis effrayée;

Avec une joie naïve.

Il ne peut y penser, ma sœur est mariée...
Ce doute, ce soupçon est outrageant pour eux;
Ai-je pu le former? Ah! vraiment, c'est affreux.

SCÈNE II

MARIE, MADEMOISELLE EVRARD *entrant par la droite.*

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Allons, il est encore à courtiser madame!
Ces maudits jeunes gens, s'occuper d'une femme
Dont la main n'est plus libre!

MARIE, *mécontente.*

Evrard...

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Concevez-vous
Une semblable horreur? C'est ainsi qu'ils sont tous,
Ils passent leur jeunesse à troubler les familles;
Aussi... voilà pourquoi nous sommes encor filles.

MARIE.

Vous êtes un peu prompte à supposer le mal;
Vous manquez à ma sœur, à monsieur de Préval.

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Je ne suppose rien; j'ai des yeux, et j'enrage
De voir qu'il vient ici déranger un ménage.
Il devrait bien plutôt vous adresser ses vœux,
A vous... qui sûrement ne demandez pas mieux.

MARIE, *embarrassée.*

Évrard...

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Pardon, pardon!... Mais c'est que je vous aime;
Puis, cela me fait faire un retour sur moi-même,
Et j'en ai bien sujet! Notre sort, ici-bas,
N'est-il point malheureux? Tant que nous n'avons pas
Un amant, un époux, eh bien, ces vilains hommes
N'ont pas l'air de nous voir, toutes tant que nous sommes.
Mais qu'un d'eux seulement jette les yeux sur nous!
Qu'il nous choisisse enfin; zeste! ils accourent tous,
La femme la plus laide est aussitôt charmante;
Si j'avais un mari, j'en aurais trouvé trente...
Tous mes maux à présent vous sont connus; eh bien,

S'attendrissant.

Je crains que votre sort ne soit semblable au mien.
Ce monsieur de Préval...

MARIE, *avec fermeté.*

Vous parlez là, ma chère,
De personnes pour qui vous êtes bien sévère.
L'une a mille vertus qu'elle sait faire aimer,
Plus on la voit de près, plus il faut l'estimer;
Connu par ses talens et par son caractère,
L'autre est l'ami du prince, et l'ami de mon frère.
Et tous les deux enfin, souvenez-vous-en bien,
Méritent vos égards, votre respect, le mien.

SCÈNE III

PREVAL, MARIE, MADEMOISELLE EVRARD.

PRÉVAL, *avec feu.*

J'accours à vos genoux, et dans ce lieu tranquille
Je... Pardon, j'ai cru voir... madame Daranville;
Elle devait se rendre à ce pavillon-ci.

MARIE.

Ma sœur?

MADEMOISELLE ÉVRARD, *bas à Marie.*

Avais-je tort?

MARIE, *piquée.*

Ma sœur n'est pas ici.

PRÉVAL, *d'un air gracieux.*

Ah!... Hermance, qui part, veut que je vous rappelle
Que... nous vous espérons demain, mademoiselle.

MARIE.

Pour... le bal? Je ne puis.

PRÉVAL, *avec tendresse.*

Vous refusez!... Comment?
Ce serait lui ravir son plus bel ornement.

MARIE.

Monsieur...

MADEMOISELLE ÉVRARD, *bas à Marie.*

Acceptez donc.

PRÉVAL.

Que vous êtes cruelle!
Madame votre sœur, en s'engageant pour elle...

MARIE, *à part.*

Ma sœur! Toujours ma sœur!

PRÉVAL.

Nous a donné l'espoir
Que nous aurions aussi le plaisir de vous voir.

MARIE, *avec dignité.*

Si telle est sa promesse, il faut que je la tienne;
Sa volonté toujours décide de la mienne.

PRÉVAL.

Vous me rendez heureux!

Il la salue.

MARIE, *à part.*

Pourquoi faut-il, hélas!
Qu'on exprime si bien ce qu'on n'éprouve pas?

Elles sortent par la gauche.

SCÈNE IV

PRÉVAL, RESSIMIEUX.

RESSIMIEUX, *entrant par la droite.*

Me voici!... C'est donc là cette belle Marie,

Cet objet redouté, dont l'image chérie
Vous suivait au milieu de vos graves travaux!
En l'aimant, vous auriez, je crois, bien des rivaux.

PRÉVAL.

Que je m'en garde bien! Il faut de la prudence.

RESSIMIEUX.

Je vois avec plaisir que le temps, que l'absence
Ont placé votre cœur à l'abri de ses coups.

PRÉVAL.

Eh!... je suis par instant moins rassuré que vous.
J'ai besoin quelquefois d'éloigner son image,
J'ai besoin de songer à certain mariage,
Dont le seul souvenir excite mon effroi,
Pour balancer l'effet qu'elle produit sur moi.

RESSIMIEUX.

Puisque vous la craignez, monsieur, qui vous attire
Dans cette maison-ci?

PRÉVAL, *souriant.*

Mon cher... on me désire.
* « Daranville sans doute eut des torts autrefois,
« C'est lui qui m'a ravi la femme de mon choix;
« Mais j'ai cédé... Doit-on se montrer inflexible?

RESSIMIEUX, *malicieusement.*

« Vous aviez vos raisons pour cela?

PRÉVAL, *riant.*

« C'est possible.

* Les vers guillemettés peuvent être supprimés à la représentation.

RESSIMIEUX, *à voix basse.*

« Est-ce que votre but serait...

PRÉVAL.

« Précisément.

RESSIMIEUX.

« Daranville me presse, il veut absolument
« Que je le serve.

Ils rient tous deux aux éclats.

RESSIMIEUX.

« Ainsi le zèle vous emporte?

PRÉVAL.

« J'ai cent mille raisons pour agir de la sorte. »

Récapitulant.

Le besoin d'étouffer un tendre mouvement,
Celui de satisfaire un vieux ressentiment,
La raison, le plaisir, l'occasion m'excite,
Enfin rien ne m'arrête, et tout me sollicite;
J'entre en campagne donc, mon projet est charmant,
Je m'étourdis, me venge, et m'amuse un moment.

RESSIMIEUX.

Fort bien... Occupons-nous, s'il vous plaît, d'autre chose.
Vous vouliez me parler tout-à-l'heure?

PRÉVAL.

Et pour cause.

Regardant autour de lui.

Madame de Viterbe est-elle encore ici?

RESSIMIEUX.

Elle vient de partir avec monsieur Plancy.

PRÉVAL, *à part.*

Déjà deux d'éloignés! occupons-nous des autres.

Haut.

Mais, vous-même, à propos, quels desseins sont les vôtres?
Car, vous avez affaire, et semblez l'oublier.

RESSIMIEUX.

François met le cheval.

PRÉVAL.

J'ai promis à Ferrier,
Ne me démentez pas, mon cher ami, de grâce,
Que dans votre voiture il aurait une place.
Puis-je y compter?

RESSIMIEUX.

Oui, certe.

PRÉVAL, *avec mystère.*

Emmenez-le... j'y tien.

A part.

D'écarter le mari trouvons quelque moyen...
Ah! j'y suis.

Haut.

Ressimieux! vous voyez cette lettre?
Dans un instant, il faut me la faire remettre;
Vous direz qu'un *exprès*... On vient! retirons-nous,
Je veux plus clairement m'expliquer avec vous.

Ils sortent par la gauche.

SCÈNE V

DARANVILLE *et* MADAME DARANVILLE, *entrant par la droite.*

DARANVILLE.

Oui, madame, en deux mots, voici ce que je pense :
Vous aimez les plaisirs, le luxe, la dépense,
Mais, pour que cela dure, il me faut un emploi.

MADAME DARANVILLE.

Qu'en voulez-vous conclure?

DARANVILLE.

Eh! madame... aidez-moi.

MADAME DARANVILLE, *piquée.*

Monsieur...

DARANVILLE.

Ce que j'attends de votre complaisance
Vous coûte donc beaucoup?

MADAME DARANVILLE.

Beaucoup.

DARANVILLE.

Que d'obligeance!

MADAME DARANVILLE, *d'un ton décidé.*

Je vois qu'il faut parler, bien qu'il soit des secrets
Qu'on doit à son mari ne révéler jamais.

DARANVILLE.

Que veut dire cela?

MADAME DARANVILLE.

Vous ignorez peut-être
Que je le connaissais avant de vous connaitre,
Qu'il venait chez mon père, et même fréquemment.

DARANVILLE.

Préval?

MADAME DARANVILLE, *timidement.*

Vous ignorez, je pense également,
Qu'il me faisait alors une cour assidue,
Qu'il demanda ma main, qu'il... l'avait obtenue.

DARANVILLE.

Préval! est-il possible!

MADAME DARANVILLE.

Oui, rien n'est plus réel.

DARANVILLE.

Préval! qu'ai-je entendu? quel coup de foudre, ô ciel!...
La regardant fixement.
Aviez-vous consenti?

MADAME DARANVILLE.

... Moi?...

DARANVILLE.

Répondez, ma femme.

MADAME DARANVILLE.

Mes parens le voulaient.

DARANVILLE, *avec force.*

Mais vous, mais vous, madame?

MADAME DARANVILLE, *tremblante.*

Il est... aimable...

DARANVILLE.

Allons... parlez, je veux savoir...

MADAME DARANVILLE.

Il m'aimait... et c'était bien avant de vous voir.

DARANVILLE, *avec un mouvement concentré.*

Fort bien...

Élevant la voix.

Et pourquoi donc m'en avoir fait mystère?

MADAME DARANVILLE.

Fallait-il?...

DARANVILLE.

Il fallait, madame, être sincère;
Il fallait, avant tout, m'instruire de ceci;
Je me serais gardé de l'accueillir ici...

SCÈNE VI

DARANVILLE, PREVAL, *sur le second plan,*
MADAME DARANVILLE.

DARANVILLE.

Il dut vous épouser... Je commence à comprendre...
Oui, voilà le motif de ce zèle si tendre,

Si désintéressé, qu'il nous montre aujourd'hui...
Il dut vous épouser!... Il faut rompre avec lui,
Il le faut, sur-le-champ; oui, l'honneur le réclame.
Son secours m'avilit... Il vous aima, madame.

PRÉVAL, *à part.*

Puisqu'il sait tout, je vais m'éloigner en ce cas.
Je suis jeune, léger, mais je ne prétends pas
Troubler des gens unis, lorsque Paris abonde
En maisons où cela convient à tout le monde.

Il sort par la droite.

SCÈNE VII

DARANVILLE, MADAME DARANVILLE.

MADAME DARANVILLE.

Si vous me permettez de parler franchement,
Ce serait pousser loin votre ressentiment.

DARANVILLE.

Moi, madame?

MADAME DARANVILLE.

Il vaut mieux vous modérer peut-être,
Rompre... insensiblement.

DARANVILLE.

En suis-je donc le maître?
Quand je me sens blessé jusques au fond du cœur,
Je ne transige point, dès qu'il s'agit d'honneur...

D'ailleurs... je me soumets à tous les sacrifices;
Le but de mes travaux, le prix de mes services
M'échappent à la fois!... J'en ai pris mon parti,

MADAME DARANVILLE.

A part.

J'aime votre courage. Il est anéanti...

Haut.

Croyez-moi; le bonheur est dans l'indépendance.
En réduisant un peu, bien peu notre dépense,
Nous serons très-heureux! Tout l'hiver à Paris,
Et l'été, nous viendrons dans ce charmant pays
Goûter la paix des champs.

DARANVILLE, *en colère.*

La paix des champs, madame!
Votre dessein est-il de me déchirer l'âme?

MADAME DARANVILLE.

Moi, monsieur?

DARANVILLE, *marchant.*

Sont-ce là mes plaisirs, mes penchans?
Suis-je fait pour jouir, moi, de la paix des champs?
Que vous connaissez mal le feu qui me dévore!
Il me faut des grandeurs, j'en veux, j'en veux encore,
J'en ai soif!... Grâce à vous, ces grandeurs que j'aimais,
J'en suis privé, madame, et privé pour jamais...
J'ai rompu, c'en est fait, le mal est sans remède,
Je puis donc être franc : quel démon vous possède
De venir m'informer...

MADAME DARANVILLE, *timidement.*

Le devoir était là.

DARANVILLE, *avec force.*

Eh! qu'avais-je besoin de savoir tout cela?

MADAME DARANVILLE.

Monsieur, je vous l'ai dit, l'honneur dut m'y contraindre.

DARANVILLE.

Que m'importe un danger... que je n'ai plus à craindre?
A votre main, madame, il avait aspiré;
D'accord, mais après tout vous m'avez préféré...
Lui-même à votre égard est plein d'indifférence;
Depuis deux ans, a-t-il cherché votre présence?
Et vous vous figurez qu'il vous aime!... Ah! vraiment,
L'amour-propre de femme est quelquefois charmant!...
Il n'est plus temps, j'ai pris un parti nécessaire;
Je n'ai plus d'avenir, je n'ai plus de carrière,
N'être rien, végéter, c'est mon sort ici-bas;
N'être rien!!!

MADAME DARANVILLE, *avec empressement.*

Eh! mon Dieu, ne vous tourmentez pas;
Tout va se réparer, un mot pourra suffire.

DARANVILLE, *avec colère.*

Fort bien... Et ce mot-là, vous brûlez de le dire?

MADAME DARANVILLE.

Moi?

DARANVILLE.

Je lis dans vos yeux, je traduis vos discours;
Vous l'aimiez autrefois, et vous l'aimez toujours!

MADAME DARANVILLE.

Contre moi je ne sais ce qui vous indispose;
Quelle aigreur vous avez! Le moindre mot vous cause

Une irritation!... Je ne dirai plus rien;
De tout dénaturer vous trouvez le moyen.

DARANVILLE.

Pardon, cent fois pardon, je sens mon injustice,
J'ai tort de m'emporter... Mais je suis au supplice!
Une position, que je croyais avoir,
Que j'avais!... Il est dur de perdre tout espoir...
Mais si... loin de Paris... j'obtenais quelque place,
Tout se concilîrait... Lui devoir une grâce!
L'impérieux honneur le défend, je ne puis...
Cependant... j'ai des droits bien réels, bien acquis,
Qu'on ne contesterait sous aucun ministère,
Je puis donc réclamer...

Se tournant vivement vers sa femme.

Mais vous deviez, ma chère,
En causer avec lui?

MADAME DARANVILLE.

Je l'ai fait.

DARANVILLE.

Qu'a-t-il dit?

MADAME DARANVILLE.

Que vous pouviez, monsieur, compter sur son crédit,
Que le Rhône aujourd'hui se trouvait disponible.

DARANVILLE, *enchanté.*

Quoi! le Rhône!

MADAME DARANVILLE.

Oui, monsieur.

DARANVILLE.

Le Rhône! Est-il possible!

A part.

Il n'a pas de projet sur elle assurément,
S'il prétend me placer dans un département.

Haut.

Il veut donc... m'envoyer dans le Rhône, ma femme?

MADAME DARANVILLE.

Oui.

DARANVILLE.

Ce serait combler tous les vœux de mon âme;
Vous n'imaginez pas combien j'en suis charmé,

A part. *Haut.*

C'est si loin!... L'on verra, quand je serai nommé,
Que le bien de l'Etat est le seul qui m'excite.
Parmi tous les préfets, je veux que l'on me cite,
Faire fleurir les arts, m'occuper de canaux,
De chemins, et surtout d'intérêts généraux.
La préfecture est vieille, et même un peu gothique;
Je veux faire construire un hôtel magnifique,
Le mobilier surtout éblouira les yeux...

SCÈNE VIII

PREVAL, DARANVILLE, MADAME DARANVILLE.

PRÉVAL.

Mes amis, recevez mes adieux.

DARANVILLE.

Vos adieux!!!

PRÉVAL.

Oui, j'avais oublié, mon cher, de vous le dire.
On m'attend à Paris.

DARANVILLE.

O ciel!... vous voulez rire?

PRÉVAL.

Dans mon plan de départ, je suis bien affermi.

DARANVILLE.

Mon ami... mon bien bon, mon excellent ami!...
De tous vos soins pour nous ma femme est si touchée!...
Bas à madame Daranville.
Joignez-vous donc à moi?

MADAME DARANVILLE, *bas.*

J'en serais bien fâchée.

PRÉVAL.

On a mis les chevaux, et je vais de ce pas...

DARANVILLE, *courant à lui.*

Oh! j'y suis décidé, vous ne partirez pas.

PRÉVAL, *à part.*

Cet homme est étonnant!

DARANVILLE, *bas à sa femme.*

Parlez-lui donc, madame.

MADAME DARANVILLE, *à Préval.*

Monsieur...

PRÉVAL, *s'adoucissant.*

Je ne puis pas.

DARANVILLE.

Vous refusez ma femme!
Ah!...

MADAME DARANVILLE.

Restez, croyez-moi, vous nous ferez plaisir.

PRÉVAL.

Je ne résiste plus.

DARANVILLE.

Vous comblez mon désir!...

SCÈNE IX

BRICE, PREVAL, DARANVILLE, MADAME DARANVILLE.

BRICE, *à Préval.*

Monsieur, à l'instant même, il arrive une lettre,
Que Monsieur Ressimieux m'a dit de vous remettre.

PRÉVAL, *à part.*

Haut.

Je suis sauvé!... Mais c'est du ministre, vraiment!
Après avoir lu.
Il désire vous voir.

DARANVILLE, *charmé.*

Le ministre, comment?

PRÉVAL.

Il s'agit de l'emploi que pour vous je réclame.

DARANVILLE.

Le ministre!!!

PRÉVAL.

Oui, mon cher.

DARANVILLE, *bas à madame Daranville.*

Le ministre, ma femme!

PRÉVAL.

Sa maison de campagne est à deux pas d'ici;
Profitez du moment, il s'y trouve, allez-y.

DARANVILLE, *avec transport.*

Ainsi, décidément, j'aurai ma préfecture.

PRÉVAL.

Partez donc.

DARANVILLE.

Oui, je vais demander ma voiture.

PRÉVAL, *vivement.*

Votre voiture! Eh! non, vous n'arriveriez pas;
Ne perdez point de temps, ma calèche est là-bas.

DARANVILLE, *dans le fond.*

Ah! ça, mais... Ils sont seuls... Un pareil tête-à-tête...

Il revient.

PRÉVAL.

Vous voilà?

MADAME DARANVILLE.

C'est vous !

DARANVILLE, *embarrassé.*

... Oui...

PRÉVAL.

Qu'est-ce qui vous arrête ?

DARANVILLE.

C'est que...

PRÉVAL.

Dépêchez-vous, ou vous le manquerez.

DARANVILLE, *à Préval.*

Venez donc avec moi, vous me présenterez.

PRÉVAL.

Avec vous ?

DARANVILLE.

Oui, mon cher.

PRÉVAL.

Ce serait inutile.

DARANVILLE.

Si... vous m'accompagniez, je serais plus tranquille.

PRÉVAL.

J'aurais l'air de vouloir... l'influencer, je croi ?

DARANVILLE, *à sa femme.*

Vous devriez, ma chère, y venir avec moi ?

Éclats de rire des deux aut es personnages.

PRÉVAL, *riant.*

Elle ?

MADAME DARANVILLE, *idem*.

Moi?

PRÉVAL.

Votre femme?

MADAME DARANVILLE.

Oh! l'idée est nouvelle.

PRÉVAL.

Si vous vous présentiez au ministre avec elle,
Les malveillants diraient...

DARANVILLE.

Ainsi, décidément,
Il vaut mieux m'en aller tout seul?

PRÉVAL.

Assurément.

DARANVILLE, *avec embarras*.

D'accord... Adieu, Jenny.

Il lui baise la main.

MADAME DARANVILLE, *à part*.

Comme son œil supplie!

DARANVILLE.

Je reviendrai bientôt... Pense à moi... je t'en prie

MADAME DARANVILLE, *à part*.

Comme il demande grâce!

DARANVILLE, *à Préval*.

Ainsi, j'ai bien l'honneur...

A sa femme.

Adieu, ma chère amie... adieu donc.

MADAME DARANVILLE, *à part.*

Il a peur.

Daranville sort par la gauche.

SCÈNE X

PRÉVAL, MADAME DARANVILLE.

PRÉVAL, *gaîment.*

Il a bien de la peine à nous quitter, j'espère.

MADAME DARANVILLE, *avec dignité.*

Il va solliciter, cela n'amuse guère.
Changeant de ton.
Ainsi donc, grâce à vous, j'en ai l'espoir charmant,
Je n'irai pas languir dans un département.
Ainsi, ce lieu... qui fut celui de ma naissance...
Où se sont écoulés les jours de mon enfance,
Ce lieu qu'il m'est si doux de revoir, d'habiter,
Il me sera permis de ne le plus quitter.

PRÉVAL, *tristement.*

Eh bien! le seul aspect de ce bois solitaire
Fait naître dans mon âme un sentiment contraire.

MADAME DARANVILLE. *à part.*

Que dit-il?

PRÉVAL.

A part. *Haut.*
Attaquons. Hélas! c'est dans ce bois,

Madame, que jadis, pour la première fois,
Mes yeux ont rencontré la personne que j'aime.

MADAME DARANVILLE, *à part.*

Qu'entends-je, juste ciel!

PRÉVAL.

C'est dans ce jardin même
Que près d'elle mon cœur forma son premier vœu;
Ce jardin fut témoin de son premier aveu.
C'est aussi dans ce lieu qu'une femme adorée,
A l'appui de la foi qu'elle m'avait jurée,
M'a donné cet anneau si cher, si précieux.

MADAME DARANVILLE, *à part.*

O ciel!

PREVAL, *à part.*

Elle pâlit et détourne les yeux!

Haut.

Sa tendresse, sa main, le sort me l'a ravie;
Mais ce gage, on ne peut l'avoir qu'avec ma vie...
Vous frémissez!

MADAME DARANVILLE, *tremblante.*

Qui, moi, monsieur?

PRÉVAL.

Ah! je vois bien
Que votre cœur, madame, entend toujours le mien.

MADAME DARANVILLE, *avec force.*

Grand Dieu! qu'osez-vous dire? Une telle pensée
Est étrange... J'en suis, j'en dois être offensée.

PRÉVAL.

Eh! madame, comment ne pas vous témoigner...

MADAME DARANVILLE.

Ou changez de langage, ou je vais m'éloigner.

SCÈNE XI

PREVAL, MADAME DARANVILLE, MARIE,
entrant par la gauche.

MARIE, *à part.*

Encore un tête-à-tête !

MADAME DARANVILLE, *avec joie.*

Ah !... l'on vient.

PRÉVAL, *à part.*

C'est étrange !
Dans un pareil moment, il faut qu'on nous dérange.
Maudit soit...

MARIE, *à sa sœur.*

Me voici ! Je te cherche partout.
Tu voulais me parler, Jenny !

MADAME DARANVILLE.

Moi, pas du tout.

MARIE.

Tu ne m'appelles pas ?

MADAME DARANVILLE.

Non, vraiment.

MARIE.

Mais, ma chère,
On me l'a dit pourtant.

MADAME DARANVILLE.

Et qui donc?

MARIE, *avec volubilité.*

Mon beau-frère;
Il m'a recommandé de venir près de toi.

MADAME DARANVILLE, *à part.*

Mon mari! je devine.

PRÉVAL, *à part, en riant.*

Ah! fort bien.

MARIE, *à part.*

Je conçoi.

MADAME DARANVILLE.

C'est un... malentendu... Mais, monsieur, je vous prie,
Retournons au salon. Tu viens aussi, Marie?

Ils sortent par la droite.

SCÈNE XII

MARIE.

Il l'aime, je le vois, je ne puis en douter!...
Il la suit, il s'obstine à ne la pas quitter,
Et de se modérer, il n'est déjà plus maître!...

Il ne songe donc pas qu'il peut la compromettre!
Mon beau-frère est jaloux; son visage altéré
M'a fait voir les soupçons dont il est dévoré...

Remontant.

Dieu! le voilà!... Sans doute, il les cherche; je tremble.
Ah! courons empêcher qu'il ne les trouve ensemble.

Elle sort par la droite.

SCÈNE XIII

DARANVILLE, *entrant par la gauche.*

J'en suis pour ma démarche... Ah! j'ai bien du malheur;
Le ministre est parti ce matin. Son piqueur,
Qu'en chemin j'ai trouvé, m'en donne l'assurance...
Mais peut-être Préval le savait-il d'avance?
Si je le soupçonnais! Dieu!... Mais de son côté,
A m'éloigner Jenny m'a beaucoup excité...
Il se pourrait! Jenny me serait infidelle!
Non, je m'abuse, non... S'il est bien reçu d'elle,
C'est moi qui l'ai voulu... Pour la déterminer,
Souvent même il me faut supplier, ordonner;
Tant il est évident qu'elle me désapprouve!...
Ordonner! Eh! mon Dieu, qu'est-ce que cela prouve?
Une femme, qui craint d'essuyer un refus,
Sait se faire ordonner ce qu'elle veut le plus.

SCÈNE XIV

DARANVILLE, BRICE, *un papier à la main*

DARANVILLE, *continuant.*

Affreuse incertitude!

Vivement.

Ils sont loin de m'attendre,
Personne ne m'a vu... Tâchons de les surprendre,

Élevant la main.

Et malheur à tous deux si mes soupçons...

Apercevant Brice, qui contrefait son geste.

C'est toi?

BRICE.

Oui, monsieur... je... venais, je... voulais...

DARANVILLE.

Laisse-moi.

Il s'éloigne.

BRICE, *agitant son papier.*

Oh! ce n'est pas pour vous, monsieur, c'est pour madame.

DARANVILLE, *revenant.*

Pour madame?

BRICE.

Sans doute.

DARANVILLE.

Un billet pour ma femme!
Donne-le-moi.

BRICE, *résistant.*

Monsieur... Ce n'est pas l'embarras,
Je puis vous le montrer, à vous.

DARANVILLE.

Tu parleras,
Ou je vais te chasser.

BRICE.

Je viens... pour lui remettre...

DARANVILLE, *vivement.*

Une lettre?

BRICE.

Oh!... monsieur, ce n'est pas une lettre.

DARANVILLE.

Mais qu'est-ce donc alors?

BRICE.

Ça porte un autre nom.

DARANVILLE.

Mais quel nom?

BRICE.

Ça s'appelle une... pétition.

DARANVILLE, *respirant.*

Ce nigaud m'a fait peur.

BRICE.

Il s'agit de mon père,

Qui fut, pendant trente ans, portier du ministère.
Il veut... la pension; vous comprenez ceci?

DARANVILLE.

Tout-à-fait.

BRICE, *élevant la voix.*

Ce monsieur, qui vient... dîner ici,
Le concierge prétend qu'il a droit de tout faire.

DARANVILLE.

A peu près.

BRICE.

Cela fait joliment... mon affaire.

DARANVILLE.

Quelle affaire?

BRICE.

Monsieur serait-il assez bon,
Pour lui faire donner cette pétition...
Par madame?

DARANVILLE.

Madame?

BRICE.

Oui... monsieur... par... madame.

DARANVILLE.

A quoi te servirait de déranger ma femme?
Essayant de prendre la pétition.
Je la remettrai, moi.

BRICE, *la retirant.*

Vous?

DARANVILLE.

Oui, moi.

BRICE.

Franchement,
Si vous... n'y tenez pas, j'aime mieux autrement.

DARANVILLE.

Comment, tu ne veux pas que je te sois utile?

BRICE.

Si fait... mais je croirais que... madame...

DARANVILLE, *souriant.*

Imbécille?
Que ce soit elle ou moi, qu'est-ce que cela fait?

BRICE, *avec force.*

Madame, j'en suis sûr, produira plus d'effet.

DARANVILLE, *à part.*

Juste ciel!...

BRICE.

A monsieur... c'est bien égal, je pense...

DARANVILLE, *à part.*

Qu'ai-je entendu?

BRICE.

Mais moi... j'ai plus de confiance
Dans madame.

DARANVILLE, *à part.*

Grand Dieu!... Je demeure interdit.

BRICE, *lui parlant à l'oreille.*

Parce que... vous sentez que madame...

DARANVILLE, *le repoussant.*

Il suffit.

Tu peux te retirer.

A part.

Femme perfide, infâme.

BRICE, *revenant sur ses pas.*

Vous me promettez donc, n'est-ce pas, que madame...

DARANVILLE, *furieux.*

Va-t'en.

BRICE, *insistant.*

Monsieur...

DARANVILLE.

Va-t'en.

BRICE, *à part.*

J'ai dit ce qu'il fallait;
Ne gênons pas monsieur... On doit être discret.

Il sort.

SCÈNE XVI

DARANVILLE.

Est-il possible? Ainsi, je suis, moi, Daranville,
La fable de mes gens!... la fable de la ville!
Ah! j'en suis indigné... Montrons à tout Paris
Que je n'accepte point de semblables mépris.





ACTE IV

Arrière-salon de Madame de Viterbe; un canapé et un fauteuil à droite; des chaises et une table de jeu à gauche; au fond, un salon ouvert et une suite d'appartemens éclairés. On aperçoit, pendant tout l'acte, des personnes d'une mise distinguée, dont les unes jouent, et les autres parlent ou se promènent.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE VITERBE, MARIE.

MADAME DE VITERBE, *donnant le bras à cette dernière.*

Chère enfant!... conçoit-on, s'évanouir ainsi?...
Sortez de cette foule et venez par ici.
Dans ce petit salon vous serez bien, j'espère,
Vous y respirerez... Asseyez-vous, ma chère.

A part, gaîment. *Elle s'assied.*

Tout cela m'intéresse et devient curieux!

MARIE.

Grâce à vos soins touchans, je me sens beaucoup mieux,
Madame... Retournez au salon, je vous prie.

MADAME DE VITERBE, *debout.*

Très vivement. *Avec douceur.*

Non pas!... C'est singulier comme ce mal, Marie,
Est venu tout-à-coup!

L'observant.

Dans... votre état... cruel,
Le chagrin n'est-il pas pour quelque chose?

MARIE, *à part.*

O ciel!

MADAME DE VITERBE, *d'un ton insinuant.*

J'ai peu de droits encore à votre confiance,
Et... vous ne me devez aucune confidence;
Mais j'ai cru deviner...

A part.

On ne me répond rien,
Le pauvre cœur est pris!

Avec pétulance.

Est-il jeune? est-il bien?
A-t-il osé déjà vous dire qu'il vous aime?
Sait-il que vous l'aimez?

MARIE, *avec effroi.*

Qui, moi?

MADAME DE VITERBE, *à part et gaîment.*

C'est cela même;
L'amour, le tendre amour! J'ai trouvé son secret...
Il s'agit maintenant d'en connaître l'objet.

MARIE, *à part.*

Quelle indiscrétion! Je souffre le martyre...

MADAME DE VITERBE, *à part.*

Oh! je saurai son nom!... et pour mieux m'en instruire,
Si la bouche se tait, je lirai dans ses yeux...
Haut.
Quant Ernest vous parla, j'étais près de vous deux,
Vous pâlissiez!... Ernest s'approcha davantage,
Et je vis la rougeur couvrir votre visage...
L'observant.
Votre embarras... était... visible... surprenant...
A part.
On se trouble, on se tait, je sais tout maintenant...
Souriant.
Mais j'ai tort de céder à mon humeur railleuse;
Pauvre enfant! Laissons-la, je la rends malheureuse.
Haut.
Au revoir. J'ai beaucoup à surveiller; ainsi,
Pardonnez-moi, ma chère. Adieu; restez ici.
Notre société dans l'instant va s'y rendre;
Nous serons entre nous, vous pouvez nous attendre.
A part.
Faisons venir Préval. On est mieux disposé;
Qu'il guérisse du moins le mal qu'il a causé.
Elle sort.

SCÈNE II

MARIE.

Que je souffre, grand Dieu!... Quelle affreuse soirée!...
Ah! qu'en la désirant j'étais mal inspirée!...

Mon frère avait dit non, et semblait y tenir;
C'est moi qui l'ai pressé, supplié d'y venir...
Je ne prévoyais pas le tourment qui m'accable!...
Ce monsieur de Préval est bien inexplicable!...
Tout-à-l'heure (à ce point peut-on être imposteur?)
Tout-à-l'heure il venait, de l'air le plus flatteur,
S'asseoir à mes côtés, me regarder sans cesse...
Et pourtant, j'en suis sûre, une autre a sa tendresse!
De pareils procédés sont-ils bien délicats?
Que je le haïrais... si je ne l'aimais pas!

SCÈNE III

PRÉVAL, MARIE, *assise.*

PRÉVAL, *à part.*

Dans l'arrière-salon, vient de me dire Hermance...
Apercevant Marie.
Seule en ce lieu! Quel air de candeur, d'innocence!...
Profitons du moment, pour me faire expliquer
Certain regard... boudeur que j'ai cru remarquer.

MARIE, *se levant.*

Ah!

PRÉVAL, *s'avançant.*

D'où vient cet effroi?

MARIE.

Monsieur...

PRÉVAL.

Je me retire,

Si vous me l'ordonnez.

MARIE.

Moi?...

A part.

Que veut-il me dire?

PRÉVAL, *après avoir cherché.*

Cette parure-là... vous sied infiniment...

MARIE.

A part.

A moi? Que signifie un pareil compliment?

PRÉVAL.

Hier, quand vous n'aviez ni rubans ni guirlande,
Vous étiez bien aussi!.. Souvent je me demande
Quand vous êtes le mieux, Marie, et chaque fois
Mon cœur me dit que c'est le jour où je vous vois.

MARIE.

A part avec dépit. *Haut.*

Encor!... Dans le salon on me cherche peut-être...

PREVAL.

Eh bien?

MARIE.

Permettez-moi, monsieur, d'y reparaître.

PRÉVAL.

Vous voulez me quitter?

MARIE.

Il faut absolument...

PRÉVAL.

Marie! Au nom du ciel, restez un seul moment.

MARIE, *à part.*

Que veut-il?

PRÉVAL.

La franchise est ici nécessaire;
Ainsi, promettez-moi que vous serez sincère.

MARIE.

Monsieur, je le promets.

PRÉVAL.

J'ai quitté le salon
Pour avoir avec vous une explication.
A mon égard pourquoi n'êtes-vous plus la même?
Vous paraissez me fuir avec un soin extrême.

MARIE.

Moi? vous vous méprenez.

PRÉVAL.

Depuis hier matin
Ma présence vous gêne; oui, j'en suis trop certain.
Qu'ai-je fait? De quel tort me croyez-vous coupable?
Répondez.

MARIE.

Moi, monsieur?...

PRÉVAL.

Dans le salon, à table,
J'ai voulu vous parler... Inutiles moyens!
Quand je cherchais vos yeux, vous évitiez les miens.

MARIE, *à part.*

Son regard me fait mal.

PRÉVAL.

Pourtant, mademoiselle,
J'ose vous l'assurer, vous seriez moins cruelle,
Si ce cœur méconnu vous avait exprimé
Les sentimens si purs dont il est animé.

MARIE, *à part.*

Après l'aveu d'hier, me parler de tendresse!
Haut.
De grâce, terminez un discours qui me blesse.

PRÉVAL.

Qui vous blesse, grand Dieu! Je ne vous comprends point.
Mais qui peut contre moi vous aigrir à ce point?
Ah! ne me faites pas cette cruelle injure;
Soyez juste envers vous, envers moi; je vous jure...

MARIE.

Monsieur, pour quel motif prenez-vous tant de soins?
Je puis vous concevoir, lorsque devant témoins
Vous venez m'adresser des complimens semblables
Pour cacher des projets... que je crois estimables;
Mais à présent ce soin doit-il vous occuper?...
Nous sommes seuls ici... qui voulez-vous tromper?

PRÉVAL.

Contre un pareil soupçon, souffrez que je réclame;
Il blesse mon honneur, il me déchire l'âme...
Vous ne me fuirez point, je m'attache à vos pas,
Et...

MARIE, *vivement.*

Monsieur, je crois tout, mais je n'accepte pas.
En protestations, cessez de vous confondre;
Mon plan est arrêté, je n'y veux pas répondre.

PRÉVAL.

Daignez m'entendre encor, j'ose vous affirmer...

MARIE.

N'achevez pas. Je sors afin de réprimer
Un mécontentement... peut-être légitime,
Et de pouvoir encor vous garder mon estime

Elle sort.

SCÈNE IV

PRÉVAL *seul, se promenant.*

D'où vient cet air piqué?... Quel caprice étonnant!
Elle, qui jusqu'ici... Je vois trop maintenant
Que je connaissais mal son petit caractère.
Quel dédain dans ses yeux! quelle ironie amère!...

Brusquement.

Eh bien! ne vais-je pas en être tourmenté?
Elle me hait; tant mieux! j'en dois être enchanté;
Résister désormais me sera plus facile...
Retournons à sa sœur... Madame Daranville
Est charmante.

Gaîment.

Et d'ailleurs, j'en conviens sans façon,
Je me trouve fort bien de l'état de garçon.

SCÈNE V

PRÉVAL, MADAME DARANVILLE, MADAME DE VITERBE, DARANVILLE.

DARANVILLE, *à madame de Viterbe.*

Vous m'étonnez beaucoup avec cette nouvelle,
Madame.

MADAME DE VITERBE.

Pourquoi donc?

PRÉVAL, *à part.*

La voici, qu'elle est belle!

MADAME DARANVILLE.

Oui, sais-tu que cela me semble inquiétant?
Quoi, ma sœur est partie?

MADAME DE VITERBE.

Oui, ma chère, à l'instant;
Ma voiture chez vous vient de la reconduire.

MADAME DARANVILLE, *bas à Préval.*

Ne vous éloignez pas, j'ai deux mots à vous dire.

PRÉVAL, *enchanté.*

A la bonne heure, au moins!

MADAME DE VITERBE.

Elle souffrait; le bal,

La chaleur, n'auraient fait qu'ajouter à son mal.
Elle m'a tout-à-l'heure, avec un grand mystère,
Raconté sa douleur.

MADAME DARANVILLE.

Et pourquoi nous la taire,
A nous?

MADAME DE VITERBE.

La pauvre enfant, qui connaît bien sa sœur,
Redoutait justement d'alarmer ton bon cœur.
Autrement, je t'assure, elle eût parlé sans feinte

MADAME DARANVILLE, *se tournant vers Préval.*

C'est là précisément ce qui cause ma crainte.

DARANVILLE.

Mon Dieu, rassurez-vous.

PRÉVAL, *toujours à part.*

Quel accueil différent!

MADAME DARANVILLE.

Pour me taire son mal, il faut qu'il soit bien grand;
Elle a quelque chagrin que je ne puis comprendre.

MADAME DE VITERBE, *avec malice.*

Oh bien! si vous voulez, moi, je vais vous l'apprendre.
Je suis très-clairvoyante, et je sais la moitié
Du secret qu'elle cache... Amour contrarié.

PRÉVAL, *avec vivacité.*

Comment, expliquez-vous?

MADAME DE VITERBE.

Oui, oui, je le soupçonne,
Montrant Daranville.
Et j'ai dit à monsieur le nom de la personne.

PRÉVAL, *avec vivacité.*

A monsieur?

MADAME DE VITERBE.

Au surplus, je saurai tout, je croi;
La petite a beaucoup de confiance en moi.

DARANVILLE, *à part.*

Préval l'épouserait! Cet espoir me transporte.

PRÉVAL, *à part.*

Qui donc peut-elle aimer?... Je ne sais... Mais qu'importe?

SCÈNE VI

PRÉVAL, MADAME DARANVILLE, MADAME DE VITERBE, DARANVILLE, RESSIMIEUX, FERRIER.

FERRIER.

Messieurs, vous a-t-on dit la nouvelle du jour?

DARANVILLE.

Peut-être.

MADAME DARANVILLE.

Quelle est-elle!

RESSIMIEUX.

Oh! c'est un bruit de cour,
Qui vient de se répandre, et n'a rien de sinistre;
Le marquis de Verceil devient premier ministre.

MADAME DARANVILLE, *se tournant vers Préval.*

En effet, c'est un choix...

FERRIER, *de même.*

Qui n'est pas étonnant,
La France l'appelait à ce poste éminent.

RESSIMIEUX, *de même.*

C'est un homme sublime!

DARANVILLE, *de même.*

Un homme nécessaire.

FERRIER, *à Préval, en s'inclinant.*

Monsieur, recevez-en mon compliment sincère.

MADAME DE VITERBE.

Que faisons-nous ici, messieurs? Point d'à-parté,
Nous allons, s'il vous plaît, monter un écarté.

PRÉVAL, *à madame Daranville.*

Laissons-les commencer.

MADAME DE VITERBE, *remontant vers la table.*

Monsieur Ferrier, de grâce,
Approchez.

A Ressimieux.

Mettez-vous, monsieur, à cette place *.

Ils s'asseyent à la table de jeu.

DARANVILLE, *à part.*

Il s'est emparé d'elle!...

* Préval, Madame Daranville, *premier plan.* Daranville, Madame de Viterbe, Ressimieux, Ferrier. Deux compars viennent assister au jeu.

RESSIMIEUX, *jouant, à Ferrier.*

A vous, monsieur.

DARANVILLE, *à part.*

Aussi
Je suis bien maladroit de l'amener ici!
Et l'on me dit encor qu'il s'agit de Marie.

RESSIMIEUX, *bas à Ferrier.*

Daranville est distrait.

FERRIER, *bas.*

Beaucoup. Moi je parie
Qu'il est jaloux.

DARANVILLE, *à part.*

Toujours il la tient à l'écart!

RESSIMIEUX, *bas en ricanant.*

Jaloux! bah! vous croyez? Il s'y prend un peu tard.

DARANVILLE, *à part.*

Je voulais venir seul... madame de Viterbe
A tout fait pour avoir ma femme.

FERRIER.

Un coup superbe!
J'ai la vole; carreau.

RESSIMIEUX.

Roi de cœur.

MADAME DE VITERBE.

Ressimieux,
Je tiens pour vous.

DARANVILLE, *à part.*

Sur elle ayons toujours les yeux.

Madame de Viterbe sort.

SCÈNE VII

PRÉVAL, MADAME DARANVILLE, DARANVILLE, RESSIMIEUX, FERRIER.

PRÉVAL, *bas à madame Daranville.*

Eh bien ! nous voilà seuls, parlez, je vous écoute.

MADAME DARANVILLE.

Vous allez me trouver importune, sans doute,
Mais vous seul pouvez être à présent mon sauveur ;
Je viens vous demander une grande faveur.

PRÉVAL, *avec élan.*

Une faveur, madame ! ah ! loin d'être importune,
La réclamer de moi, c'est m'en accorder une.

DARANVILLE, *à part.*

Mais j'ai tort de trembler ; qu'on me nomme aujourd'hui,
Je l'emmène demain, qu'ai-je à craindre de lui ?

Vivement, en les voyant marcher.

Où vont-ils donc ?..... Ah ! bien.

Ils s'asseyent sur le canapé.

PRÉVAL.

Mon crédit, ma puissance,
Je mets tout à vos pieds. Qu'ordonnez-vous ?

MADAME DARANVILLE, *observant son mari.*

Silence !

DARANVILLE, *à part.*

Maudit soit mille fois le sort, dont le courroux
A mis l'ambition dans le cœur d'un jaloux.

Avec colère.

Cessera-t-il enfin de parler à ma femme?

S'approchant d'eux et s'efforçant de rire.

Que... disiez-vous donc là?

PRÉVAL.

Je disais à madame
Que le ministre...

DARANVILLE, *la figure épanouie et s'asseyant près du canape.*

Eh bien?

PRÉVAL.

Doit venir aujourd'hui.

DARANVILLE.

Le ministre?

PRÉVAL.

Je veux vous présenter à lui,
Je vous ai ménagé, mon cher, cette surprise.

DARANVILLE.

Le ministre! ah! le ciel enfin me favorise.

Se levant.

Combien je suis touché...

PRÉVAL.

Vous vous moquez, je croi.

DARANVILLE, *à part.*

J'étais fou d'avoir peur, ils s'occupaient de moi.

Il retourne au jeu et se place vis-à-vis le canapé.

MADAME DARANVILLE, *à Préval.*

Monsieur, je viens de prendre un parti bien pénible,
Je m'éloigne d'ici.

PRÉVAL.

Qu'entends-je! Est-il possible?
Vous quitteriez... ma sœur?

MADADE DARANVILLE.

L'entretien d'hier soir,
La décence, l'honneur, tout m'en fait un devoir.

PRÉVAL.

Vous, qui m'aviez flatté de la douce espérance
De passer près de vous une heureuse existence,
Vous voulez m'arracher ma seule illusion!!!...

MADAME DARANVILLE, *d'un ton ému.*

Écoutez-moi, de grâce, avec attention.
« Quand vous pensez m'aimer, vous vous trompez vous-même.
« Je crois fort peu, monsieur, à la tendresse extrême
« Dont votre bouche encor cherche à m'entretenir;
« Le sentiment chez vous n'est plus qu'un souvenir. »
J'ai bien lu dans vos yeux, ma sœur vous est plus chère
Que vous ne le pensez. Devenez mon beau-frère,
Et je ne craindrai point d'accepter vos secours,
Et j'aurai du plaisir à vous voir tous les jours.

PRÉVAL.

Moi, madame, jamais!... Jamais, je le proteste,
Je n'aimerai quelqu'un dont le cœur me déteste.

MADAME DARANVILLE.

Elle, vous détester! Y pensez-vous?... Pourquoi?

DARANVILLE, *à part, en descendant vers la rampe.*

Mais voilà bien longtemps qu'ils s'occupent de moi!

PRÉVAL, *froidement.*

Madame, à votre plan je suis inaccessible.

MADAME DARANVILLE, *avec fermeté.*

Tout rapport entre nous devient donc impossible,
Je vais quitter Paris.

DARANVILLE, *à part.*

J'admire son ardeur;
Il adore ma femme, il adore ma sœur,
Il en ferait autant, si j'avais une fille!
C'est un goût décidé qu'il a pour ma famille.

Il se dirige vers eux.

PRÉVAL.

Cruelle, vous pourriez vous éloigner de nous?

MADAME DARANVILLE.

Cédez, ou nous allons nous fâcher avec vous.

RESSIMIEUX, *à Daranville, en lui frappant sur l'épaule.*

J'ai perdu, venez donc me venger, Daranville.

Ferrier se lève.

PRÉVAL, *très haut, en suivant Daranville.*

Cent francs pour vous, mon cher, et soyez plus habile.

RESSIMIEUX, *à Daranville, qui essaie de déplacer Ferrier, pour être vis-à-vis du canapé.*

Ici.

DARANVILLE, *résistant.*

Non pas.

RESSIMIEUX, *le forçant de s'asseoir.*

Voici votre place.

DARANVILLE, *avec humeur.*

Très-bien.

A part.

Ah! maudit écarté! Je ne verrai plus rien.
Dépêchons-nous de perdre.

RESSIMIEUX, *bas à Préval.*

Il me fait de la peine.

PRÉVAL, *en s'éloignant.*

Il est à sa partie, allons vite à la mienne.

Il prend un air mélancolique.

MADAME DARANVILLE, *à Préval.*

Qu'avez-vous donc, monsieur? vous paraissez chagrin.

PRÉVAL, *s'asseyant près du canapé et lui baisant la main.*

Vous allez partir.

FERRIER.

Pique.

DARANVILLE, *à part, en se retournant et en tressaillant sur sa chaise.*

Il lui baise la main!

FERRIER, *à Daranville.*

Mon ami, qu'as-tu donc à bondir de la sorte?

DARANVILLE, *confus.*

Moi... je...

RESSIMIEUX, *riant.*

Mais, en effet, quel démon vous transporte!

PRÉVAL, *à madame Daranville.*

J'ai promis d'accomplir votre décision,
Mais souffrez que j'y mette une condition.

DARANVILLE, *à part.*

Si je pouvais les voir !

PRÉVAL.

Demain son excellence
A messieurs les préfets doit donner audience :
C'est à... midi, je crois, qu'il les recevra tous,

MADAME DARANVILLE

Eh bien ?

PRÉVAL.

Promettez-moi que vous serez chez vous.

MADAME DARANVILLE, *avec dignité.*

Monsieur, cette demande est étrange ; il me semble...

DARANVILLE, *se retournant comme pour consulter Ressimieux.*

Que me conseillez-vous ?

A part.

Ils sont encore ensemble !...

PRÉVAL, *à madame Daranville.*

Ne me refusez pas un dernier entretien.

MADAME DARANVILLE, *avec fermeté.*

Monsieur, je ne le puis.

A part.

Oh ! je n'en ferai rien.

PRÉVAL, *avec aigreur.*

Je comprends... maintenant que je suis inutile,
On prétend m'éloigner !... Madame Daranville !...

DARANVILLE, *se levant d'un air triomphant.*

J'ai perdu!

Il s'approche de sa femme et écoute.

PRÉVAL.

Qu'avec vous je sois seul un instant.

DARANVILLE, *à part.*

Seul avec vous!... c'est clair; et ma femme l'entend!!

MADAME DARANVILLE, *bas à Préval.*

Mon mari vient à nous.

*Préval s'éloigne.**

DARANVILLE, *à part.*

Épouse déloyale,
Je veillerai sur toi.

A sa femme.

Terminez un scandale,
Qui dure trop long-temps, ou mon juste courroux...

MADAME DARANVILLE.

A qui donc ce discours s'adresse-t-il?

DARANVILLE.

A vous.

MADAME DARANVILLE.

De votre esprit jaloux vous n'êtes plus le maître.

DARANVILLE, *vivement.*

Jaloux! oui, je le suis et j'ai sujet de l'être.
De toutes parts sur vous les yeux se sont portés,
Vous vous compromettez, vous me compromettez,

* Madame Daranville, Ressimieux, Préval *jouant,* Ferrier *debout.*

Il est temps d'en finir!... Dans ma fureur extrême,
Je ne puis maintenant répondre de moi-même.
Par pitié, par égard pour le monde... pour nous,
J'ose vous supplier de retourner chez vous.

MADAME DARANVILLE.

Y pensez-vous? chez moi!

PRÉVAL, *à part.*

La difficulté même
M'aiguillonne, m'irrite! et je sens que je l'aime.

DARANVILLE.

Oui, je crains d'éclater, madame, il faut partir.

MADAME DARANVILLE.

Mais à l'heure qu'il est, monsieur, puis-je sortir?
Car, c'est presque pour nous que l'on donne la fête.

DARANVILLE

Vous imaginerez quelque prétexte honnête.

MADAME DARANVILLE.

Quel prétexte?

DARANVILLE.

Ce soin doit-il vous occuper?
Vous n'en manquez jamais, quand vous voulez tromper.
Quoi qu'il en soit, telle est ma volonté formelle;
Surtout n'attendez pas que je vous la rappelle.

MADAME DARANVILLE.

Cela suffit, monsieur.

PRÉVAL, *haut en se levant.*

Allons, je suis battu.

RESSIMIEUX, *à Daranville.*

A vous, monsieur.

FERRIER.

Voyons, Daranville, viens-tu?

PRÉVAL, *à part.*

Me voilà libre enfin!

Il remonte.

SCÈNE VIII

MADAME DARANVILLE, PRÉVAL, MADAME DE VITERBE, *entrant par le milieu,* RESSIMIEUX, *jouant,* DARANVILLE, *jouant,* FERRIER, DEUX COMPARS.

MADAME DE VITERBE, *à madame Daranville.*

Où vas-tu donc?

MADAME DARANVILLE, *à voix basse.*

Silence!
Tu viens fort à propos, je te cherchais, Hermance,
Je te fais mes adieux.

PRÉVAL, *s'approchant.*

Vous!

MADAME DE VITERBE.

Tu veux nous quitter?

MADAME DARANVILLE.

Oui, c'est bien malgré moi, mais je ne puis rester;
J'ai, depuis un moment, une migraine horrible.

PRÉVAL.

Vous ne partirez pas, cela n'est pas possible.

MADAME DE VITERBE.

Mon amie...

MADAME DARANVILLE.

Oh! tu fais des efforts superflus.

MADAME DE VITERBE.

Il est grand jour, il est huit heures tout au plus.

MADAME DARANVILLE, *élevant la voix.*

Mon mari sur ce point me rendra témoignage,
Il sait combien je souffre.

DARANVILLE, *très haut, de la table de jeu.*

Oui, c'est vrai.

MADAME DE VITERBE.

Quel langage!
Tu ne t'en iras pas.

Elle ramène madame Daranville vers la rampe, et sort.

SCÈNE IX

MADAME DARANVILLE, PRÉVAL,
RESSIMIEUX, FERRIER, DARANVILLE,
à la table de jeu.

PRÉVAL, *à madame Daranville.*

Hermance a bien raison;

Nous abandonner, vous ! c'est une trahison.

MADAME DARANVILLE.

Voilà pourtant, monsieur, ce qu'il faut que je fasse.

PRÉVAL.

Quoi ! vous pourriez...

MADAME DARANVILLE.

J'ai là ma voiture

PRÉVAL.

De grâce...

MADAME DARANVILLE.

Adieu.

PRÉVAL.

Vous le voulez ? Je ne vous retiens pas ;
Partez, madame ; moi, je vais suivre vos pas.

MADAME DARANVILLE, *revenant avec effroi.*

Y pensez-vous ?

PRÉVAL.

Sans doute.

MADAME DARANVILLE.

Ah ! monsieur, je vous prie...

PRÉVAL.

Impossible.

MADAME DARANVILLE.

Cessez cette plaisanterie.

PRÉVAL.

Non, je ne le puis point, non, madame.

MADAME DARANVILLE.

En ce cas,
Partez quand vous voudrez, je ne sortirai pas.

RESSIMIEUX, *à Daranville, en élevant la voix pour avertir Préval.*

Vous perdrez donc toujours?

DARANVILLE, *se levant.*

Mon malheur est extrême.

*Préval le remplace au jeu *.*

A madame Daranville.

C'est encor vous, madame?

MADAME DARANVILLE, *avec fermeté.*

Oui, monsieur, c'est moi-même.

DARANVILLE.

Ne vous avais-je pas invitée à sortir?

MADAME DARANVILLE.

Tout bien considéré, je ne veux plus partir.

DARANVILLE, *d'un ton aigre-doux.*

Vous partirez.

MADAME DARANVILLE, *du même ton.*

Non pas.

DARANVILLE.

J'insiste.

MADAME DARANVILLE.

Je réclame.

---

* Daranville, Madame Daranville, Ressimieux *jouant,* Préval *jouant,* Ferrier *debout.* Compars.

DARANVILLE.

Je puis vous assurer que vous avez, madame,
Un mal de tête affreux.

MADAME DARANVILLE.

J'ose vous protester
Que je suis beaucoup mieux et que je vais rester.

PRÉVAL, *à part.*

Qu'ont-ils donc?

DARANVILLE.

C'en est trop; je ne puis plus me taire,
L'ordre que j'ai donné, je vous le réitère.

MADAME DARANVILLE, *effrayée.*

On a les yeux sur nous, monsieur, parlez plus bas.

DARANVILLE.

Que m'importe? Est-ce à moi de craindre les éclats?
Ce que je veux ici, c'est de l'obéissance.

MADAME DARANVILLE.

Croyez que, pour vous faire autant de résistance,
Pour ne pas préférer votre désir au mien,
J'ai de puissans motifs.

DARANVILLE.

Oh! je le sais trop bien.

MADAME DARANVILLE.

Oui, je tiens à rester.

DARANVILLE.

Que vous êtes sincère!
Mais, plus vous le voulez, plus je veux le contraire.

MADAME DARANVILLE.

Je vous offre un moyen, monsieur, qui peut, je croi,
Tout concilier.

DARANVILLE.

C'est...?

MADAME DARANVILLE.

De partir avec moi.

DARANVILLE.

Partir... et le ministre!

MADAME DARANVILLE.

Ah! je vous en conjure...

DARANVILLE.

Si vous m'en conjurez, c'est que vous êtes sûre
D'essuyer un refus.

MADAME DARANVILLE.

Ne me repoussez pas.

DARANVILLE.

Je veux voir le ministre.

MADAME DARANVILLE.

Accompagnez mes pas.

DARANVILLE.

Non, ma présence ici...

MADAME DARANVILLE.

Quel motif la réclame?

DARANVILLE.

Je songe à mon emploi.

MADAME DARANVILLE.

Songez à votre femme.

DARANVILLE.

Pour la dernière fois, il est temps de partir.

MADAME DARANVILLE.

Vous le voulez?

DARANVILLE, *avec force.*

Oui, certe.

MADAME DARANVILLE.

Il faut vous obéir.

Il donne la main à sa femme, et la conduit jusqu'à la porte. Toute la scène doit être jouée très-serré.

SCÈNE X

DARANVILLE, FERRIER, *debout;* RESSIMIEUX, PRÉVAL, *qu'un compars remplace au jeu.*

RESSIMIEUX, *bas à Préval.*

Va-t-elle revenir, dites-moi!

PRÉVAL, *préoccupé.*

Je l'ignore.

A part.

Si je m'échappais? Non, il n'est pas temps encore,
On me regarde.

DARANVILLE, *à part, sur le canapé.*

Enfin, je l'ai donc emporté!

FERRIER, *pariant.*

Quarante francs.

DARANVILLE, *à part, gaîment.*

Préval est tout déconcerté!...

Où va-t-il?

PRÉVAL, *à part, en prenant son chapeau.*

Qu'ai-je encor besoin de me contraindre?

DARANVILLE, *avec effroi.*

Il a pris son chapeau!

PRÉVAL, *à part.*

Hâtons-nous de l'atteindre.

DARANVILLE, *courant.*

Il part... Où va-t-il donc?

SCÈNE XI

DARANVILLE, MADAME DE VITERBE, FERRIER, RESSIMIEUX, *jouant;* COMPARS.

MADAME DE VITERBE, *arrêtant Daranville.*

Il est bien loin déjà...

Vous vouliez voir mon frère?

DARANVILLE.

Oui... justement.

MADAME DE VITERBE.

Il va
Au-devant du ministre.

DARANVILLE, *descendant.*

Ah!... vous... croyez, madame?

MADAME DE VITERBE.

Oui, monsieur.

DARANVILLE, *à part, en respirant.*

Comme un rien vous met la mort dans l'âme!
J'étouffais, je bouillais, je l'aurais immolé.

MADAME DE VITERBE.

Vous avez, dans mon frère, un ami bien zélé!
Parce qu'il n'a pas vu venir son excellence
A l'heure bien précise, il meurt d'impatience.
Vos intérêts, voilà l'objet de tous ses soins;
Les siens assurément l'occupent beaucoup moins.

DARANVILLE.

Oui, je connais pour moi sa rare bienveillance;
Aussi, rien n'est égal à ma reconnaissance.

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur Plancy.

SCÈNE XII

DARANVILLE, MADAME DE VITERBE,
PLANCY, RESSIMIEUX ET FERRIER, *debout;*
COMPARS.

PLANCY, *saluant.*

Madame...

Apercevant Daranville.

Eh! comment, te voilà!

DARANVILLE.

Oui, mon cher; pourquoi donc cette surprise-là?

PLANCY.

Je croyais bien t'avoir rencontré dans la ville.

DARANVILLE.

Je ne suis pas sorti.

PLANCY.

Mais, mon cher Daranville,
Je viens de voir partir, en arrivant ici,
Ton landau... que Préval suivait dans son wiski.

DARANVILLE, *avec un cri.*

Ah! mon Dieu!

MADAME DE VITERBE, *à Ressimieux.*

Qu'a-t-il donc?

DARANVILLE.

Les malheureux!

FERRIER, *bas à Plancy.*

Silence!...

PLANCY.

Est-ce que par hasard j'ai fait?...

RESSIMIEUX, *bas.*

Une imprudence!...

DARANVILLE, *marchant avec le plus grand désordre.*

Suivons-les. Il est temps de frapper, de punir;
Allons venger ma honte, ou bien la prévenir.
Vous avez lâchement trahi ma confiance,
Couple perfide; eh! bien, je vais...

UN VALET, *d'une voix forte.*

Son Excellence.

Daranville tombe anéanti dans un fauteuil.

FERRIER.

Le ministre! Je suis curieux de le voir.

MADAME DE VITERBE.

Mille pardons, messieurs, je cours le recevoir.

Ils sortent à droite.

SCÈNE XIII

DARANVILLE, *se levant.*

Misérable! Et je reste! et je balance encore!...
Maudite ambition! moi-même je m'abhorre.
J'ai compromis, perdu l'épouse que j'aimais;
Point de place, non, non, point de place; jamais!





ACTE V

Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MADEMOISELLE ÉVRARD, *regardant sa montre.*

Neuf heures seulement!... Allons, avant minuit,
Je ne dois rien attendre; ils en ont pour la nuit...
Monsieur peste à présent, il a la mort dans l'âme.
Aussi, le conçoit-on? Compromettre une femme,
Exposer sa vertu pour un maudit emploi!
Voilà l'ambition; je ne le plains pas, moi.
Mon unique chagrin, c'est que, je le parie,
Cela finira mal pour ma pauvre Marie.
Chère enfant! que son cœur est noble et généreux!
Ils ont fait son malheur, elle veille pour eux.
Oui, de plus d'un danger, elle a su les défendre.
Sans elle, hier monsieur aurait pu les surprendre;
Et, quoique dans le fond, il ne se passe rien,

Monsieur est emporté, jaloux... je craignais bien...
Paix!... Écoutons... Je viens d'entendre une voiture...
On descend... c'est Marie!

SCÈNE II

MARIE, *entrant par la droite;* MADEMOISELLE ÉVRARD.

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Et par quelle aventure?
Sans madame, à cette heure, avant la fin du jour?

MARIE.

Je souffrais, j'ai voulu lui cacher mon retour
Pour ne pas l'effrayer.

MADEMOISELLE ÉVRARD, *cherchant à lire dans ses yeux.*

Oh! vous avez beau dire,
Cette explication ne peut pas me suffire.
C'est un autre motif qui vous ramène ici,
Il n'est pas naturel de revenir ainsi.
Il vous est survenu quelque chagrin, je pense?
Mademoiselle?... Eh! quoi, vous gardez le silence!

S'attendrissant.

Autrefois vous m'aimiez, maintenant, je le voi,
Vous manquez tout-à-fait de confiance en moi...
Vous ne m'écoutez pas, vous paraissez rêveuse...
Vous pleurez!

MARIE, *se laissant tomber dans ses bras.*

Chère Évrard, je suis bien malheureuse!

MADEMOISELLE ÉVRARD, *enchantée.*

A la bonne heure au moins, voilà répondre!!!... Eh bien!
Achevez, et qu'enfin votre cœur s'ouvre au mien.

MARIE.

Je ne puis.

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Pourquoi donc? Osez, prenez courage;
Ne savez-vous pas bien que parler nous soulage?
Vous taire, c'est vous nuire et douter de ma foi;
Ayez pitié, Marie, et de vous et de moi.
Vous avez des chagrins; oh! oui... votre âme tendre
A besoin de les dire, et moi de les entendre;
Confiez-les, de grâce, à ma franche amitié.
Dès à présent d'ailleurs, j'en connais la moitié.

MARIE.

Juste ciel!

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Oui, je sais le mal qui vous dévore.
Ah! c'est le plus cuisant... Je m'en souviens encore;
Comme vous, j'ai senti, j'ai souffert tout cela.

Avec un gros soupir.

Sans la conscription, je n'en serais pas là.
La plaie est vive encor, mais chacun a sa peine;
Arrivons à la vôtre, et laissons là la mienne.

MARIE.

Comment donc as-tu fait pour lire dans mon cœur?
Bonne Évrard, sais-tu bien que cela me fait peur?

MADEMOISELLE ÉVRARD, *d'un ton romanesque.*

Ah! quand le sentiment dans notre âme a pris place,
Qu'aisément dans une autre on en connaît la trace!...
Il me semble que l'air est un peu vif ce soir;
Si dans ce pavillon, nous allions nous asseoir?
Nous serions à l'abri du frais, mademoiselle.

MARIE, *s'asseyant près du pavillon.*

Ici, nous serons mieux.

SCÈNE III

MARIE, MADEMOISELLE EVRARD, PRÉVAL, *du fond du théâtre.*

PRÉVAL, *à part.*

Ah!... j'arrive avant elle...
Me voilà donc!... J'ai tant stimulé mon cheval!

MADEMOISELLE ÉVRARD, *s'asseyant aussi.*

Je suis de votre avis sur monsieur de Préval;
Oui, sous tous les rapports, il est fait pour séduire.

PRÉVAL, *à part.*

On prononce mon nom!

MARIE, *à mademoiselle Évrard.*

Hélas! oui.

PRÉVAL, *à part.*

Que veut dire?...
Approchons.

MARIE.

Avant tout, ma chère, tu promets...

PRÉVAL, *à part.*

Quelle est donc cette voix?

Il écoute près du pavillon.

MARIE.

De cacher à jamais
Les secrets sentimens dont mon âme est remplie.

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Vous pouvez y compter.

PRÉVAL, *à part.*

C'est celle de Marie!

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Observez-vous aussi, car un geste, un regard,
En dit plus qu'on ne veut quelquefois.

MARIE.

Bonne Évrard,
En dépit des efforts que j'ai faits sur moi-même,
Ton zèle a découvert quel est celui que j'aime;
Eh bien! tu vas savoir tout le reste par moi.

PRÉVAL, *à part.*

Elle aimerait!

MARIE.

Je veux être franche avec toi.

PRÉVAL, *à part.*

Voilà donc le motif de son indifférence!

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Comment avez-vous fait avec lui connaissance?

MARIE.

Il venait, tu le sais, d'échapper à la mort.
Pour ses jours précieux Paris tremblait encor.

PRÉVAL, *à part.*

Quel soupçon!

MARIE.

Invité par monsieur Daranville
A fuir auprès de nous le fracas de la ville,
Il vint ici passer quelques jours avec nous.
Je le vis! Sa pâleur, son air touchant et doux,
L'intérêt qui s'attache à la convalescence,
Tout parlait à mon cœur, tout me perdait d'avance.
Du matin jusqu'au soir, j'étais auprès de lui,
Et mon bras quelquefois lui prêtait son appui.
C'est alors que j'ai pu l'apprécier, ma chère.

PRÉVAL, *à part.*

Dieu! qu'entends-je? C'est moi, c'est moi qu'elle préfère!

MARIE.

Une foule de traits à mes yeux découvrit
La bonté de son cœur, l'éclat de son esprit.
A tant de qualités devais-je être insensible?
Tu l'as vu... tu le sais, cela n'est pas possible.
Depuis long-temps, c'était l'amour que je sentais,
Et je croyais avoir, crédule que j'étais,
La paisible amitié que l'on a pour un frère!
Mais lorsqu'au cœur d'un autre il s'efforça de plaire,
A ma douleur cuisante, à mon profond ennui,
Je m'aperçus alors de mon amour pour lui.
Tu peux, ma bonne Évrard, juger de ma souffrance,
Quand je connus pour moi sa froide indifférence,

Surtout quand je le vis de l'œil ou de la voix
Exprimer sa tendresse à l'objet de son choix.
Mais, chère Evrard, plus tard, ce fut bien pis encore.
Pour ménager l'honneur de celle qu'il adore,
Il venait tous les jours, avec des yeux flatteurs,
M'adresser des discours que je savais trompeurs,
Qu'il fallait arracher, bannir de ma mémoire,

Avec un soupir.

Et que mon cœur eût eu tant de plaisir à croire!

PRÉVAL, *à part.*

Pauvre enfant!

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Malgré tout, je ne sais pas pourquoi
Je m'imagine encor qu'il vous aime.

MARIE.

Qui, moi?

MADEMOISELLE ÉVRARD.

Quelle preuve en effet avez-vous du contraire?

MARIE.

Quelle preuve!... Ah! j'en ai de trop sûres, ma chère;
Hier soir, le hasard me conduisit ici...

PRÉVAL, *à part.*

Juste ciel!

MARIE.

Et bientôt ma sœur y vint aussi.
Évrard, tu peux juger de ma douleur extrême,
Quand sous ce pavillon, et de sa bouche même,
J'entendis un aveu de ses penchans secrets...
Bien différent, hélas! de celui que je fais!...

PRÉVAL, *à part.*

De tant d'amour elle est bien mal récompensée!

MARIE.

Lis dans mon cœur, Évrard, et connais ma pensée.
Je ne m'abuse point sur ma position;
Avec ses grands talens, sa réputation,
Et l'avenir brillant que le sort lui destine,
Il ne peut remarquer une pauvre orpheline...
N'importe, je me plais à l'entendre, à le voir,
Je l'aime pour l'aimer, je l'aime sans espoir.

PRÉVAL, *à part.*

Quel ange!

MARIE.

Puisque ainsi je me vois dédaignée,
Je renonce d'avance à tout autre hyménée.

Avec enthousiasme.

C'est ici, dans tes mains, que je fais le serment
De n'accueillir jamais les vœux d'un autre amant;
Oui, jusqu'au dernier jour d'une existence affreuse,

Sanglotant.

Mon sort est de l'aimer et d'être malheureuse.

PRÉVAL, *se précipitant vers elle.*

Arrêtez!... C'en est trop... Vous m'accablez, mon cœur
Est déchiré, ravi... Je succombe au bonheur.

MARIE.

O mon Dieu!

PREVAL.

Permettez à l'amant le plus tendre...

MARIE, *dans les bras de mademoiselle Évrard.*

Il était là !...

PRÉVAL.

Restez, restez, daignez m'entendre.
Il faut qu'à votre égard mes torts soient expiés,
Ecoutez-moi, de grâce, ou je meurs à vos pieds.

MARIE.

Ciel ! il était présent à l'aveu de ma honte;
Malheureuse !

PRÉVAL.

A me fuir ne soyez pas si prompte...
Marie !...

MARIE.

Après l'affront que je viens de souffrir...

PRÉVAL.

Daignez...

MARIE.

Ah ! laissez-moi, je n'ai plus qu'à mourir !

Elle sort.

SCÈNE IV

La nuit commence.

PRÉVAL, MADEMOISELLE ÉVRARD.

PRÉVAL.

Elle ne m'entend pas !... Mais vous, mademoiselle,
J'ose compter sur vous.

MADEMOISELLE ÉVRARD, *s'éloignant avec effroi.*

Sur moi?

PRÉVAL.

Sur votre zèle.
Elle m'évite, elle a, je ne puis en douter,
L'esprit trop prévenu pour vouloir m'écouter;
Soyez mon défenseur. Votre jeune maîtresse
Depuis long-temps m'inspire une vive tendresse.
Cet amour que mon cœur cherchait à se cacher,
Depuis qu'il m'est connu, je veux l'en arracher,
Je lutte; mais l'aveu si naïf et si tendre
Qu'un hasard fortuné vient de me faire entendre,
Pour jamais, je le sens, décide de mon sort.
Comment ne pas céder? Hier, hier encor,
Je pouvais résister, je croyais à sa haine!
Je crois à son amour aujourd'hui, tout m'entraîne;
En vain j'appellerais le temps à mon secours,
Ses paroles sont là, je l'aimerai toujours.

MADEMOISELLE EVRARD.

Comment, vous l'aimeriez?... Cela n'est pas croyable;
Vous êtes donc enfin devenu raisonnable?

PREVAL.

Mademoiselle Evrard, songez que les instans
Sont précieux pour moi; ne perdez pas de temps,
Volez, volez près d'elle.

MADEMOISELLE EVRARD.

Eh! bien, oui, je vous quitte,
Et je vais retrouver cette chère petite.
Elle est loin de penser que dans ce moment-ci

Vous désirez sa main ! Puisqu'il en est ainsi,
Dieu soit loué !... Je cours le lui faire connaître,
J'y cours... Adieu, monsieur... Ah ! je me sens renaître.

Elle sort.

SCÈNE V

PRÉVAL.

Je la ramenerai, car son cœur est à moi.
C'est sa sœur maintenant qui cause mon effroi.
Comment, sans la blesser, faire l'aveu sincère
Que je... ne l'aime pas, et qu'une autre m'est chère ?
Elle fut la première à me la proposer.
Mais peut-être elle a cru que j'allais refuser ;
C'était coquetterie et bonté tout ensemble.
Si j'accepte à présent, elle est femme, et je tremble.

SCÈNE VI

PRÉVAL, MADAME DARANVILLE.

MADAME DARANVILLE.

Que vois-je ! vous ici !...

PRÉVAL, *avec embarras.*

Madame, permettez...

A part.

Que lui dire?

MADAME DARANVILLE.

Monsieur, vous me compromettez.

PRÉVAL, *vivement.*

Il est temps à la fin de vous faire connaître
L'objet qui sur mon cœur règne en souverain maître.

MADAME DARANVILLE.

Arrêtez... car j'ai peine à calmer mon courroux.

Avec fermeté et émotion.

Quel espoir vous anime, et que me voulez-vous?
Depuis plus de deux ans, la volonté d'un père
Entre nous deux, monsieur, a mis une barrière.
Soumis jusqu'à présent à la nécessité,
Et respectant un nœud que j'avais accepté,
Vous m'aviez oubliée... et je... m'en félicite.
Mais aujourd'hui, monsieur, quelle est votre conduite!
Un hasard malheureux vous ramène chez nous;
Je goûtais le bonheur le plus pur, le plus doux,
Je m'étais attachée à mes devoirs de femme...
Et vous vous efforcez d'allumer dans mon âme
Les feux d'une coupable et folle passion!
Et vous voulez me perdre!... Est-ce là l'action
D'un homme délicat, qui m'estime, qui m'aime?
Jugez-vous, jugez-moi, j'en appelle à vous-même.

PRÉVAL, *à part.*

Quel embarras!

SCÈNE VII

PREVAL, MADAME DARANVILLE,
MADEMOISELLE ÉVRARD.

MADEMOISELLE ÉVRARD, *derrière le buisson.*

Sans doute elle est dans le jardin.
Chère Marie! Il faut que je la trouve enfin.

Les apercevant.

Que vois-je.

PRÉVAL.

Au nom du ciel laissez-moi vous apprendre...

MADAME DARANVILLE.

N'achevez pas.

PRÉVAL.

Un mot, et vous allez comprendre...

MADAME DARANVILLE.

Je comprends trop, sortez.

PRÉVAL.

Connaissez mieux un cœur
Plein de respect pour vous, sachez que votre sœur...

SCÈNE VIII

MADAME DARANVILLE, PRÉVAL, *auprès du banc,* MADEMOISELLE EVRARD, *près du pavillon,* DARANVILLE, *dans la coulisse;* MARIE, *entrant à gauche.*

MARIE, *à part.*

Mon frère est de retour, il pourrait les surprendre...

MADAME DARANVILLE, *se retournant au bruit.*

Silence!...

DARANVILLE, *à part, dans la coulisse.*

Ce sont eux! je viens de les entendre.

MARIE, *à part.*

Le voilà! quel danger!

MADAME DARANVILLE, *à Préval.*

On vient à nous, je crois.

PRÉVAL.

Qu'importe!

MARIE, *faisant le tour du banc.*

Sauvons-les tous les deux, tous les trois.

DARANVILLE.

Je ne m'abuse pas.

MADAME DARANVILLE, *à part.*

Daranville! Il m'a vue.

DARANVILLE.

Les perfides!

MARIE, *prenant sa sœur par le bras.*

Fuyez, ou vous êtes perdue*.

Madame Daranville fait le tour du buisson. Marie se met à sa place.

DARANVILLE.

Il est temps à la fin de venger mon honneur.

PRÉVAL, *à Marie.*

Quel est votre projet?

DARANVILLE, *haut, en entrant.*

Infâme suborneur,
Lâche ami, tu m'as fait l'affront le plus sensible;
Tu m'en rendras raison... Ma sœur!... Est-il possible!
Quoi, c'est-elle?

PRÉVAL.

Oui.

DARANVILLE.

Combien je dois m'humilier!
Combien je suis confus... Pourrez-vous oublier?

PRÉVAL.

Tout, si vous m'accordez la charmante Marie.

MARIE, *vivement.*

Moi!... Que veut dire...

MADEMOISELLE ÉVRARD, *à Marie.*

Eh! oui.

Marie la regarde avec surprise.

* Daranville, *premier plan.* Madame Daranville, *second plan.* Préval, Marie, *devant le buisson.* Mademoiselle Évrard.

MADAME DARANVILLE.

Qu'avez-vous, je vous prie?

DARANVILLE.

Ah! ma femme... Apprenez... monsieur nous fait l'honneur
De venir demander la main de notre sœur.

MARIE, *haut à monsieur Daranville.*

Permettez...

Mademoiselle Évrard l'arrête, et lui parle bas.

PRÉVAL, *à madame Daranville.*

A mes vœux daignerez-vous souscrire?

MADAME DARANVILLE, *confondue.*

Vraiment, c'est Marie?...

PRÉVAL.

Oui, madame.

MADAME DARANVILLE, *à part.*

Je respire.

DARANVILLE, *comme sortant d'un rêve.*

Ah! voilà donc pourquoi, mon cher, tout récemment,
Vous faisiez tant la cour à Jenny?

PRÉVAL.

Justement.

MADEMOISELLE ÉVRARD, *à part.*

L'hypocrite!

PRÉVAL.

Voyons à présent, cher beau-frère,
Quelle sorte d'emploi, quel pays peut vous plaire?

DARANVILLE.

Jenny, conseillez-moi.

MADAME DARANVILLE, *vivement.*

Monsieur, décidez-vous.

PRÉVAL.

Demeurez à Paris, vous serez avec nous.
Autrement vous n'aurez qu'un avenir fort mince.

DARANVILLE.

Tout bien considéré... je choisis la province.





Naissance, Fortune et Mérite

ou

L'Épreuve Électorale

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois, au Théâtre-Français, le 13 mai 1831.

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE BEAUGENCY. . MM.	SAINT-AULAIRE.
LISIEUX, capitaliste.	CH. MANGIN.
SOLANGE, officier du génie.	MENJAUD.
FOURNIER, intrigant.	BOUCHET.
DUMONT, marchand de cachemires. .	GRANDVILLE.
BUTEUX, bonnetier.	ARMAND-DAILLY.
BRIGOT, imprimeur.	GUYAUD.
RAMELOT, tailleur.	MIRECOURT.
DEUX VALETS.	
ÉLECTEURS, personnages muets.	
Madame VERTEUIL, veuve d'un receveur-général. . . . . Mmes	BROCARD.
CAROLINE, fille de DUMONT. . . .	ANAÏS.
Madame la Marquise douairière DE BEAUGENCY.	DESMOUSSEAUX.

La scène se passe au troisième étage pendant le premier acte,
au deuxième étage pendant le second,
et au premier pendant le troisième.



Naissance, Fortune et Mérite

ou

L'Épreuve Électorale

ACTE PREMIER

Chez M. Solange, au troisième; mobilier très modeste, un bureau, quelques chaises, un pupitre à musique, un violon, une sphère, un quart de cercle, et une carte de géographie.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR SOLANGE, *entrant par la porte du fond.*

VOILA donc mes courses terminées!... Je n'entrerai point chez ma mère, elle me retiendrait encore. Il faut que je finisse le tracé de mon chemin de fer. *(Il s'assied*

à son bureau.) Pourvu que je ne sois plus interrompu! *(On frappe.)* Encore des importuns.

SCÈNE II

MONSIEUR SOLANGE, MONSIEUR FOURNIER.

MONSIEUR FOURNIER.

Salut à monsieur Solange.

MONSIEUR SOLANGE.

Bonjour, monsieur Fournier. Mille pardons de vous recevoir dans ce désordre de garçon, et à mon troisième étage!

MONSIEUR FOURNIER.

Je venais chez un homme de mérite; je ne comptais pas m'arrêter au premier.

MONSIEUR SOLANGE.

Mais asseyez-vous donc. *(Il s'assied lui-même.)*

MONSIEUR FOURNIER, *assis.*

Ouf!... je n'en puis plus... Je cours en cabriolet depuis six heures du matin. *(Avec volubilité.)* Je vais de maison en maison chez les électeurs, j'entretiens les zélés, j'anime les tièdes, je presse les retardataires. J'ai fait, ces jours-ci, régulariser les pièces de plus de deux cents personnes; je me rends de la préfecture à la mairie, de la mairie à la préfecture: enfin, mon cheval et moi nous sommes sur les dents. *(Il s'évente.)*

MONSIEUR SOLANGE, *ironiquement.*

Qui vous oblige à vous donner tout ce mal?

MONSIEUR FOURNIER, *vivement.*

L'intérêt public.

MONSIEUR SOLANGE, *riant.*

Vous devez bien connaître les contribuables à deux cents francs?

MONSIEUR FOURNIER.

Ah! je vous en réponds. Noms, prénoms, domiciles, j'ai tout dans la tête! On m'a surnommé... le chef du personnel des élections.

MONSIEUR SOLANGE.

C'est un métier fatigant; et qui vous indemnise de tout cela?

MONSIEUR FOURNIER.

La considération, l'influence dont je jouis.

MONSIEUR SOLANGE.

On dit en effet que vous pouvez beaucoup.

MONSIEUR FOURNIER.

Oui, j'ai un certain crédit sur le commun des électeurs, sur ces gens qu'il faut diriger pour les faire voter suivant leur conscience... Quant aux hommes de votre mérite, leur opinion est trop bien établie, pour que jamais...

MONSIEUR SOLANGE.

Je ne sais nullement à qui je donnerai ma voix.

MONSIEUR FOURNIER, *d'un ton patelin.*

Elle doit être bien recherchée, votre voix; elle en entraînera beaucoup d'autres... Causons donc un peu du choix qu'il convient de faire. *(Ils se lèvent.)* Car, encore

faut-il que les gens de bien s'entendent, s'ils ne veulent pas que les intrigans soient les maîtres. Les principaux candidats sont, vous le savez, M. le marquis de Beaugency et M. Lisieux.

MONSIEUR SOLANGE.

Je l'ai entendu dire.

MONSIEUR FOURNIER.

Eh! parbleu, ce sont vos voisins du dessous. Par un hasard assez singulier, l'un demeure au premier, l'autre au second. Est-ce que vous ne les connaissez pas?

MONSIEUR SOLANGE.

Je me suis trouvé avec M. de Beaugency.

MONSIEUR FOURNIER.

Homme sans consistance, noble ruiné, faisant le philosophe. Il passe sa vie à dire qu'il ne tient pas à sa naissance, et croit nous faire beaucoup d'honneur en nous demandant nos suffrages. Je ne suis pas du tout son partisan... *(Souriant.)* Avez-vous vu M. Lisieux?

MONSIEUR SOLANGE.

Jamais.

MONSIEUR FOURNIER.

Voilà un candidat bien honorable! toutes les voix vont se porter sur lui.

MONSIEUR SOLANGE.

Vous croyez?

MONSIEUR FOURNIER.

Il est grand propriétaire.

MONSIEUR SOLANGE.

C'est une garantie d'indépendance, mais cela ne suffit pas.

MONSIEUR FOURNIER.

Honnête homme.

MONSIEUR SOLANGE.

Il y a d'honnêtes gens qui perdraient les empires.

MONSIEUR FOURNIER, *étonné.*

Ah çà, mais vous êtes donc son ennemi?

MONSIEUR SOLANGE.

Je vous ai dit que je ne le connaissais pas.

(On frappe. Monsieur Solange va recevoir.)

MONSIEUR FOURNIER, *à part.*

Hem! cet homme-là n'est pas des nôtres; je gage qu'il est pour le marquis.

SCÈNE III

MONSIEUR SOLANGE, MONSIEUR FOURNIER, MONSIEUR BRIGOT.

MONSIEUR BRIGOT.

Eh! c'est M. Fournier?

MONSIEUR FOURNIER, *courant à lui.*

Mon cher monsieur Brigot, que je suis aise de vous rencontrer!

MONSIEUR SOLANGE.

Vous vous connaissez donc?

MONSIEUR BRIGOT.

Depuis les élections... Monsieur vient tous les jours chez moi.

MONSIEUR FOURNIER, *voyant qu'ils se regardent.*

Messieurs, vous avez, je le vois, à parler d'affaires; je vous présente mon respect. *(A part.)* Retournons à la préfecture : peut-être qu'il est encore temps de le faire rayer. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

MONSIEUR SOLANGE, MONSIEUR BRIGOT.

MONSIEUR SOLANGE.

Nous sommes seuls; qu'avez-vous à me dire?

MONSIEUR BRIGOT.

Que votre ouvrage a un succès fou : deux éditions ont été épuisées en trois jours, et cependant nous n'avons pas commencé par la seconde.

MONSIEUR SOLANGE.

Vous me ravissez.

MONSIEUR BRIGOT.

On vante partout vos vues neuves et patriotiques; on vante aussi votre style. Vous êtes, dit-on, à la fois clair et profond, agréable et instructif; vous avez de l'esprit... comme si vous n'étiez pas savant.

MONSIEUR SOLANGE.

C'est trop d'indulgence.

MONSIEUR BRIGOT.

Mais pourquoi n'avez-vous pas signé? Cinquante personnes sont venues me demander votre nom. Il faut que vous m'autorisiez à le mettre à la tête de la troisième édition.

MONSIEUR SOLANGE.

Je m'y oppose.

MONSIEUR BRIGOT.

Et pour quel motif?

MONSIEUR SOLANGE.

Je suis obscur, je veux rester obscur; mon seul but a été de faire le bien; si j'ai réussi, je suis trop heureux.

MONSIEUR BRIGOT, *à part.*

Eh bien! voilà le premier auteur modeste que je rencontre... et j'ai vu beaucoup de ces messieurs.

(On frappe.)

MONSIEUR SOLANGE.

Encore quelqu'un!

SCÈNE V

MONSIEUR BUTEUX, MONSIEUR SOLANGE, MONSIEUR BRIGOT.

MONSIEUR BUTEUX, *d'une voix très aiguë.*

Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, peut-être?

MONSIEUR SOLANGE.

Non, monsieur.

MONSIEUR BUTEUX.

Je tiens le magasin du numéro 11, ici près; je me nomme Buteux; je suis bonnetier et électeur.

(Monsieur Solange salue.)

MONSIEUR BRIGOT.

Eh! vous voilà, mon brave?

MONSIEUR BUTEUX.

C'est vous, monsieur Brigot? *(Ils se donnent la main.)* Nous ne nous sommes pas vus depuis les dernières élections, où nous avons, je crois, voté ensemble.

MONSIEUR SOLANGE.

Qui me procure l'honneur...

MONSIEUR BUTEUX.

Monsieur, vous êtes un homme de mérite, à ce qu'on assure dans le quartier; de plus, vous êtes venu l'autre jour m'acheter des bas : ces deux circontances m'ont décidé à vous demander un petit service.

MONSIEUR SOLANGE.

De quoi s'agit-il?

MONSIEUR BUTEUX, *regardant monsieur Brigot.*

Je ne risque rien de parler devant monsieur, il est électeur aussi : au surplus, un imprimeur est toujours un homme d'esprit.

MONSIEUR BRIGOT, *à part.*

Oh! le drôle de corps!

MONSIEUR BUTEUX.

Voici ce que c'est. J'ai reçu, depuis huit jours, relativement aux élections, toutes ces lettres, toutes ces adresses; *(Il montre une foule de papiers.)* et au lieu de m'éclairer, croiriez-vous que cela ne fait que m'embrouiller davantage?

MONSIEUR BRIGOT.

Il y a de quoi!

MONSIEUR BUTEUX.

J'ai aussi entendu dire là dessus beaucoup de choses aux gens qui viennent dans ma boutique. Car, on ne parle plus que de cela; et, Dieu merci, mon magasin est assez achalandé! vous savez? numéro 11, au coin de la rue? BUTEUX! *au Papillon!*

MONSIEUR BRIGOT, *à part.*

Il profite de cela pour donner son adresse.

MONSIEUR BUTEUX.

Enfin, bref, je ne sais que faire cette année. Conseillez-moi, je vous prie.

MONSIEUR BRIGOT.

Je voulais adresser la même demande à Monsieur.

MONSIEUR BUTEUX, *vivement.*

Ne croyez pas, au reste, que je compte pour peu de chose dans l'arrondissement. Je suis le représentant de beaucoup de mes voisins. Il y a l'épicier, le marchand de vin, le rôtisseur, le quincaillier, qui votent toujours avec moi. J'ai du crédit dans le quartier, voyez-vous! j'ai fait presque toutes mes études. Ces messieurs se décideront

d'après moi, et je veux me décider d'après vous... Vous ne répondez pas.

MONSIEUR SOLANGE.

C'est que la matière est très délicate, et je craindrais...

MONSIEUR BUTEUX.

On est venu me recommander M. le marquis de Beaugency, que je connais, et qui demeure dans cette maison.

MONSIEUR BRIGOT, *vivement.*

Eh bien! qu'en pensez-vous?

MONSIEUR BUTEUX, *branlant la tête.*

Non... C'est une de mes pratiques cependant. Je lui ai même des obligations; car, depuis quelque temps, il m'a procuré une foule de ses amis. Mais c'est égal; nous ne devons pas nous acquitter aux dépens du public.

MONSIEUR SOLANGE, *lui serrant la main.*

Bravo!... vous êtes un digne citoyen.

MONSIEUR BUTEUX.

Il est venu aussi à la maison un certain M. Fournier.

MONSIEUR BRIGOT, *riant.*

Bah! il a été vous voir?

MONSIEUR BUTEUX.

Il sort de chez moi.

MONSIEUR BRIGOT.

Il sort de chez moi aussi.

MONSIEUR SOLANGE.

Et de chez moi.

MONSIEUR BUTEUX, *avec un gros rire.*

Il sort donc de chez tout le monde!... C'est un fameux intrigant toujours! Aux dernières élections, il s'était emparé de moi, et il m'a fait voter tout de travers. Aussi, cette année, je suis bien son serviteur.

MONSIEUR BRIGOT.

Son M. Lisieux est un tartufe de libéralisme. Moi, je n'aime les tartufes d'aucune espèce.

MONSIEUR BUTEUX.

Au bout du compte, monsieur, vous ne me conseillez point, et je ne suis guère plus avancé qu'en arrivant. Voilà mes idées bien arrêtées sur ce que je ne veux pas; mais je ne sais pas encore ce que je veux. Je ne puis pas aller comme ça, moi; je tiens à voir ce que j'achète. Donnez-moi votre avis.

MONSIEUR BRIGOT.

Je me joins à M. Buteux.

MONSIEUR SOLANGE.

Je vous remercie, messieurs, de la confiance que vous me témoignez. Mais franchement, je n'ai pas d'opinion encore; je verrai, je réfléchirai.

MONSIEUR BUTEUX.

Oh bien! je ne suis pas pressé, moi; j'ai le temps.

MONSIEUR BRIGOT.

A demain donc.

MONSIEUR SOLANGE.

A demain.

MONSIEUR BUTEUX, *revenant.*

Quand vous aurez pris un parti, dites-moi deux mots à

l'oreille, parce que je tiens singulièrement à avoir une opinion.

MONSIEUR BRIGOT, *à Buteux en s'éloignant.*

Voilà un homme bien distingué ; quel malheur qu'il ne soit pas éligible !

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

MONSIEUR SOLANGE, *seul.*

Remettons-nous au travail ; depuis deux heures, je ne fais absolument rien. *(Il s'assied et écrit.)*

SCÈNE VII

MONSIEUR SOLANGE, CAROLINE.

CAROLINE, *entr'ouvrant une porte latérale.*

C'est lui !

MONSIEUR SOLANGE, *se levant avec vivacité.*

Ah ! vous voilà, mademoiselle ?...

CAROLINE.

Où suis-je ? Pardon... je me... retire...

MONSIEUR SOLANGE.

A qui dois-je le bonheur?...

CAROLINE.

Je viens de passer une heure près de votre mère, qui est toujours bien souffrante, et... en sortant *(Baissant les yeux.)* je me suis trompée de porte.

MONSIEUR SOLANGE.

Vous ne vous êtes pas trompée. C'est d'hier seulement que j'occupe ce cabinet... Vous vous éloignez?... *(Il la retient doucement.)*

CAROLINE, *s'efforçant de bouder.*

Je suis bien mécontente de vous, monsieur... Trois jours entiers sans venir à la maison!

MONSIEUR SOLANGE.

Pardon, mille pardons.

CAROLINE.

Nous qui demeurons sous le même toit, dans le même escalier; c'est affreux!

MONSIEUR SOLANGE.

Si vous saviez combien j'ai été occupé!

CAROLINE.

Je vous ai cru malade, moi; négliger ainsi ses amis, son écolière!

MONSIEUR SOLANGE.

Ne m'accablez pas, je vous en supplie.

CAROLINE.

Aussi, mon anglais est resté là; je n'ai pas traduit une ligne. Et quant à ma musique, je n'y ai pas touché.

MONSIEUR SOLANGE.

Je vais être libre enfin, car l'ouvrage a paru.

CAROLINE, *finement et en riant.*

Je le sais.

MONSIEUR SOLANGE, *s'approchant.*

Vraiment?

CAROLINE.

Oui, je l'ai trouvé ce matin sur le bureau de mon père, et pendant qu'il était sorti, je l'ai lu tout entier.

MONSIEUR SOLANGE.

Tout entier; que de dévouement! Combien je suis touché!...

CAROLINE, *naïvement.*

Pas du tout!... Il m'a fait le plus grand plaisir; des idées si claires, si pures! On voit que c'est l'ouvrage d'un bien honnête homme... Au reste, il a produit cet effet sur tout le monde; on en parle beaucoup au moins.

MONSIEUR SOLANGE.

Réellement?

CAROLINE, *tendrement.*

Méchant que vous êtes! J'ai entendu dire du bien de vous, et c'est la seule chose qui m'ait consolée de votre absence.

MONSIEUR SOLANGE.

Ma chère Caroline!...

CAROLINE, *grondant.*

Mais ne soyez donc pas si long-temps sans nous voir. Depuis trois jours, on ne parle chez nous que de politique... et cela ne m'amuse pas du tout.

MONSIEUR SOLANGE.

Vous n'aimez pas la politique?

CAROLINE.

Je la déteste... Adieu, Monsieur.

SOLANGE, *l'arrêtant.*

Quelques momens encore... Je n'ai osé jusqu'ici faire à votre père l'aveu de mes sentimens.

CAROLINE, *vivement.*

Osez, monsieur, osez, il en est temps. Car deux personnes m'ont demandé en mariage ces jours-ci.

MONSIEUR SOLANGE.

Deux personnes!... Et quelle a été la réponse?

CAROLINE.

Je l'ignore, mais je tremble. Ah! pourquoi n'ai-je plus mon excellente mère; elle avait tant d'affection pour vous.

MONSIEUR DUMONT, *dans la coulisse.*

Je vous l'ai déjà dit, monsieur mon concierge, je tiens à la plus grande propreté dans ma maison.

MONSIEUR SOLANGE.

C'est la voix de M. Dumont!

CAROLINE.

Mon père! O mon Dieu, s'il me voyait ici!...

MONSIEUR SOLANGE.

Rentrez vite chez ma mère.

(Elle sort par la porte latérale.)

SCÈNE VIII

MONSIEUR SOLANGE, MONSIEUR DUMONT.

MONSIEUR DUMONT, *entrant.*

Allons, point de mauvaise raison; que diable!

MONSIEUR SOLANGE.

Bonjour, mon cher propriétaire. Quel heureux hasard...

MONSIEUR DUMONT.

Je viens, mon cher voisin, vous parler d'élections. Car on ne s'occupe pas d'autre chose à présent... Ma foi, cela m'amuse beaucoup, moi, les élections.

MONSIEUR SOLANGE.

En vérité?

MONSIEUR DUMONT.

C'est notre bon moment, à nous autres bourgeois. On vient nous voir, on nous cajole, on nous rend des comptes! Moi, j'aime cela!... Si vous saviez combien j'ai reçu de cartes, de lettres, de circulaires, de déclarations de principes... Et des visites!... Ah!... Les gens les plus hupés sont venus chez moi; j'ai vu, dans mon arrière-boutique, toute sorte de grands personnages. Oh! la belle chose que le gouvernement constitutionnel!... Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis?

MONSIEUR SOLANGE, *riant.*

Pardonnez-moi.

MONSIEUR DUMONT.

Fournier me quitte à l'instant. Voilà un homme précieux : que de démarches il a faites pour moi! je suis resté tranquillement à la maison, et il m'a apporté mon acte de naissance, mes extraits de contributions, enfin toutes mes pièces visées et régularisées. C'est ma foi bien commode!

MONSIEUR SOLANGE.

Soyez sûr qu'il ne vous rend tous ces services que pour mieux vous influencer.

MONSIEUR DUMONT, *élevant la voix.*

M'influencer, moi! je l'en défie!... Oh! j'ai beaucoup de caractère.

MONSIEUR SOLANGE, *à part.*

Du caractère, pauvre homme! *(Haut.)* Mais comment un pareil intrigant a-t-il pu prendre de l'ascendant sur les électeurs?

MONSIEUR DUMONT, *fièrement.*

Oh bien! il n'en aura pas sur moi, je vous en réponds.

MONSIEUR SOLANGE.

C'est tout au plus s'il l'est lui-même.

MONSIEUR DUMONT, *en colère.*

Oui!... Je suis bien aise de savoir cela, je ne donnerai pas ma voix à celui qu'il me recommande.

MONSIEUR SOLANGE.

Pour Dieu, ne tombez pas dans un autre excès. Je n'accuse pas M. Lisieux. On peut être fort estimable et se trouver appuyé par des gens qui ne le sont pas.

MONSIEUR DUMONT, *vivement.*

Vous avez raison... Vous me conseillez donc de le nommer?

MONSIEUR SOLANGE, *riant.*

Non pas.

MONSIEUR DUMONT.

Alors, que me conseillez-vous?

MONSIEUR SOLANGE,

De faire comme moi, de voir et d'examiner.

MONSIEUR DUMONT, *d'un ton décidé.*

Vous avez raison... Mais, que voulez-vous? ce n'est pas en vendant des cachemires que j'ai pu devenir fort en politique. Nous en recauserons. J'ai beaucoup d'estime et de considération pour vous.

MONSIEUR SOLANGE, *l'arrêtant.*

S'il en est ainsi, vous pouvez m'en donner une preuve à laquelle je serai bien sensible.

MONSIEUR DUMONT.

Volontiers. De quoi s'agit-il?

SCÈNE IX

MONSIEUR SOLANGE, MONSIEUR DUMONT, CAROLINE, *entr'ouvrant la porte.*

MONSIEUR SOLANGE.

Votre réponse fera mon bonheur ou mon malheur éternel.

CAROLINE.

Il va parler!

MONSIEUR DUMONT.

Votre malheur éternel! Diable!... expliquez-vous.

MONSIEUR SOLANGE, *avec hésitation.*

Je n'ai maintenant qu'un revenu bien modeste... Mais j'occupe un rang honorable, et j'espère me créer une existence par mon travail.

MONSIEUR DUMONT.

J'en serai bien aise; après?

MONSIEUR SOLANGE, *hésitant.*

Monsieur...

MONSIEUR DUMONT.

Achevez, que voulez-vous dire?

MONSIEUR SOLANGE.

Que j'aime éperdument votre charmante fille, et que j'ose vous demander sa main.

MONSIEUR DUMONT, *avec gravité, en lui prenant la main.*

Mon cher monsieur, vous êtes un homme de mérite, mais vous n'êtes que cela, c'est trop peu. Vous ne pouvez pas être mon gendre. Je suis très riche, moi! je puis donc choisir un mari pour ma fille; et, comme de raison, je veux bien choisir. J'ai fait ma fortune dans le commerce, et je n'en rougis point; mais je ne serais pas fâché de relever un peu ça, et de donner du relief à mes écus.

MONSIEUR SOLANGE, *vivement.*

Pourra-t-elle être heureuse avec un homme qui, fier de sa naissance, rougira d'elle et de vous?

MONSIEUR DUMONT, *très haut.*

Halte là, mon cher, vous jugez mal mes intentions. Je veux la marier, non pas à quelqu'un qui ait un nom, mais à quelqu'un... qui soit quelque chose... Je tiendrais, par exemple, à avoir un gendre... député. *(Fièrement.)* Je ne connais rien de plus beau, moi, que d'être député, que d'être élu par des gens comme moi, pour défendre les intérêts du pays. Mon ambition serait de voir le mari de ma fille parler à la tribune, et de lire son nom dans les gazettes. C'est flatteur, cela!!!

CAROLINE, *à part.*

Que je suis malheureuse!

MONSIEUR DUMONT.

Vous, mon cher ami, vous n'êtes pas taillé pour arriver là! Vous avez de l'esprit, Caroline me l'a dit; des talens, tout le monde l'assure; mais vous êtes modeste, cela porte malheur. Les deux personnes qui ont le plus de chances pour être élues dans cet arrondissement, m'ont demandé ma fille en mariage, et je vous avoue que je suis décidé.

CAROLINE, *à part.*

O ciel!

MONSIEUR SOLANGE.

Décidé!... Et quel choix avez-vous fait?

MONSIEUR DUMONT, *vivement.*

Aucun.

MONSIEUR SOLANGE.

Aucun? Mais quel est celui que vous préférez?

MONSIEUR DUMONT.

Ni l'un, ni l'autre.

MONSIEUR SOLANGE.

Je ne vous comprends point.

MONSIEUR DUMONT.

Je le leur ai dit à eux-mêmes : ils n'ont qu'à s'arranger pour épouser ma fille, je ne m'en mêle pas. Le scrutin décidera entre eux. *(Se redressant.)* Mon gendre... sortira de l'urne.

MONSIEUR SOLANGE.

Vous ne me laissez donc aucun espoir?

MONSIEUR DUMONT.

Pourquoi ne payez-vous pas le cens? *(Il sort. Monsieur Solange reste atterré.)*

SCÈNE X

MONSIEUR SOLANGE, CAROLINE.

CAROLINE, *s'avançant.*

Qu'ai-je entendu, grand Dieu!

MONSIEUR SOLANGE.

Et quoi, vous étiez là, ma pauvre Caroline?

CAROLINE.

Me faire épouser un éligible! c'est affreux!... Je ne veux pas d'éligible... Jamais, jamais.

MONSIEUR SOLANGE.

Et comment ramener votre père?

CAROLINE, *avec élan.*

Écoutez!... vous pouvez me sauver : m'aimez-vous sincèrement?

MONSIEUR SOLANGE.

Ah! si je vous perds, je serai plus à plaindre que vous.

CAROLINE.

Eh bien! vous êtes électeur, vous avez des amis, de l'influence; faites tout au monde pour que mes deux ennemis ne soient pas nommés.

MONSIEUR SOLANGE.

Que me proposez-vous?

CAROLINE.

Vous refusez!

MONSIEUR SOLANGE.

Je vous adore; mais je n'ai aucun grief contre ces deux messieurs, et jamais mes affections les plus chères ne me feront oublier ce que je dois à mon pays.

CAROLINE.

Vous voulez donc mon malheur?

MONSIEUR SOLANGE.

Agir autrement, ce serait manquer à la probité.

CAROLINE.

A la probité!... Oui, mon ami, oui, vous avez raison, et je vous estime davantage... mais je suis bien à plaindre!

MONSIEUR SOLANGE.

Et moi?

CAROLINE.

Maudite politique! je ne l'aimais guère autrefois, je vais la détester bien plus encore.

MONSIEUR SOLANGE.

Prenez courage; peut-être ne fera-t-on pas choix de ces deux messieurs; moi-même je ne suis pas décidé, et...

CAROLINE, *tendrement.*

Tâchez donc de ne pas leur trouver de titres; vous me ferez bien plaisir.

MONSIEUR SOLANGE.

Ma bonne Caroline!...

CAROLINE.

Adieu, monsieur... soyez juste, mais pensez à moi... Adieu, adieu!... je me recommande à vous. *(Elle sort.)*

SCÈNE XI

MONSIEUR SOLANGE.

Charmante personne! Voilà bien la femme qui me conviendrait... Pourquoi faut-il que son père se soit mis en tête de folles idées d'ambition? ou pourquoi ne puis-je réunir tous les avantages qu'il réclame?... *(Élevant la voix.)* Entrez!

SCÈNE XII

MONSIEUR SOLANGE,
MONSIEUR LE MARQUIS DE BEAUGENCY.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *à part.*

Combien cette démarche me coûte et m'humilie! *(Haut.)* Je suis le marquis de Beaugency.

MONSIEUR SOLANGE.

Enchanté de vous recevoir, monsieur.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Je ne sais si vous vous rappelez que nous nous sommes rencontrés il y a quelques années.

MONSIEUR SOLANGE.

Parfaitement.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Vous connaissez le motif de ma visite?

MONSIEUR SOLANGE.

Oui, monsieur.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Je ne vous dirai pas que je suis marquis... parce que je suis ruiné; je tiens fort peu à ma naissance. *(Avec aigreur.)* Et cela est d'ailleurs bien indifférent par le temps qui court... J'ai pour concurrent, m'a-t-on dit, un certain monsieur...

MONSIEUR SOLANGE.

Lisieux.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Justement. Un homme de rien, assez ridicule, au reste.

MONSIEUR SOLANGE.

Vous êtes sévère; est-ce que vous le connaissez?

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Je ne sais de lui qu'une chose, c'est qu'il est riche. Je l'ai vu une seule fois; au bout de quelques minutes il m'avait appris qu'il a trois terres, cinq commandites et cent vingt mille francs de revenu... Je suis loin de pouvoir offrir des titres semblables; *(Soupirant.)* il ne me reste que des souvenirs... Quoi qu'il en soit, monsieur, je viens réclamer votre suffrage, et je serais charmé de vous devoir une position qui me mît à même de rendre au nom que je porte une partie de l'illustration que j'en ai reçue... Mais je crois apercevoir mon compétiteur; j'abrège ma visite, et je lui cède la place.

(M. Solange le conduit jusqu'à la porte. Il sort en saluant les deux autres.)

SCÈNE XIII

MONSIEUR SOLANGE, MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER.

MONSIEUR FOURNIER, *bas à M. Lisieux.*

Je n'ai pu le faire rayer du tableau; il faut l'inviter à

dîner. *(Haut à Solange, d'une voix très aiguë.)* Permettez, monsieur, que j'aie l'honneur de vous présenter M. Lisieux, l'un des hommes les plus distingués et les plus recommandables du département. *(Bas.)* Parlez.

MONSIEUR LISIEUX, *d'une voix très grave.*

Monsieur, pardonnez à la franchise de ma démarche. J'ai pour opinion qu'une candidature avouée est tout-à-fait dans l'esprit de nos institutions. C'est donc au grand jour que je me présente, et je viens vous dire avec confiance :

Examinez ma vie, et voyez qui je suis !

MONSIEUR FOURNIER, *à Lisieux qui se retourne vers lui.*

Très bien.

MONSIEUR SOLANGE.

Votre conduite n'a rien qui puisse effrayer ma susceptibilité. Je vous estime trop pour croire que vous cherchez à exercer sur moi des influences illégitimes, et je m'estime trop moi-même pour craindre d'y céder.

MONSIEUR FOURNIER, *gaîment.*

A merveille, messieurs !... *(Bas à Lisieux.)* Allons, ferme, de la modestie !

MONSIEUR LISIEUX.

Je vous le déclare dans toute la sincérité de mon âme, je ne tiens à être nommé que pour faire le bien ; et s'il existe quelqu'un qui en soit plus digne que moi, je suis prêt à me retirer. *(Il se retourne vers Fournier, qui lui fait un signe de tête approbatif.)*

MONSIEUR SOLANGE.

Voilà, monsieur, des sentimens fort honorables.

MONSIEUR FOURNIER, *bas.*

Des promesses, maintenant!

MONSIEUR LISIEUX.

Je souffre, je vous l'avoue, de voir un homme de votre mérite sans fonctions actives. *(Avec force.)* Si je suis nommé député, comme tout semble me le promettre, je prends l'engagement formel...

MONSIEUR SOLANGE, *l'interrompant.*

Arrêtez! jamais un intérêt personnel n'influera sur mon jugement dans les affaires publiques.

MONSIEUR LISIEUX, *bas à Fournier.*

Ah çà! mais quelle espèce d'homme est-ce?

MONSIEUR FOURNIER, *confondu.*

Je n'y comprends rien.

MONSIEUR LISIEUX, *bas à Fournier.*

Ma foi, ni moi non plus. Faut-il l'inviter à dîner?

MONSIEUR FOURNIER.

Essayez toujours.

MONSIEUR LISIEUX, *haut.*

Je regrette, monsieur, d'avoir connu si tard un homme si distingué. Je réunis ce soir à dîner plusieurs de nos amis; oserais-je vous prier de vous joindre à eux?

MONSIEUR SOLANGE.

Mille remercîmens. Ma mère est souffrante, et je ne la quitte jamais.

MONSIEUR LISIEUX, *bas à Fournier.*

Comment! ni dîner, ni place!!!

MONSIEUR FOURNIER.

Cela n'est pas naturel!... C'est qu'il est pour le marquis*. *(Haut à M. Solange.)* Ce refus, monsieur, est désespérant pour M. Lisieux; il tenait à vous recevoir, et peut-être le lui deviez-vous.

MONSIEUR SOLANGE.

Comment donc cela?

MONSIEUR FOURNIER.

Vous avez eu, c'est de vous-même que je le tiens, quelques rapports avec son compétiteur, aucun avec lui. Il vous sera, par conséquent, difficile de prononcer en parfaite connaissance de cause.

MONSIEUR SOLANGE.

Vous piquez ma délicatesse; j'accepte votre invitation. *(Souriant.)* Au surplus, je ne crains pas qu'un dîner porte atteinte à mon indépendance.

MONSIEUR FOURNIER, *bas à Lisieux.*

Nous le tenons!

MONSIEUR LISIEUX, *avec morgue.*

Je vous recevrai, monsieur, d'une manière bien peu digne de vous, et j'en suis tout honteux, vraiment.

MONSIEUR SOLANGE.

Que voulez-vous dire?

MONSIEUR LISIEUX.

Oui, j'occupe encore ce malheureux appartement du second.

* Solange, Fournier, Lisieux.

MONSIEUR SOLANGE.

Mais on prétend qu'il est magnifique.

MONSIEUR LISIEUX.

C'est un pied à terre... que j'avais pris en attendant que le marquis me laissât le premier; car vous savez qu'il le quitte ?

MONSIEUR SOLANGE.

Je l'ignorais.

MONSIEUR FOURNIER.

Bah ! il ne peut le garder; il est ruiné.

MONSIEUR LISIEUX.

Et un pareil homme ose se mettre sur les rangs ! Quels droits a-t-il ? à moins que ce ne soit un titre pour diriger les affaires de l'Etat, que d'avoir mal administré les siennes. Je ne lui en connais pas d'autres.

MONSIEUR FOURNIER, *bas.*

Ferme, abîmez-le.

MONSIEUR LISIEUX.

Certes, j'ai fait mes preuves d'une tout autre façon. J'ai une fortune indépendante, moi; je produis, je consomme, je suis utile ! Et puisqu'il est vrai, suivant les économistes, qu'on ne peut augmenter son bien-être sans ajouter à celui des autres, j'ai beaucoup fait pour l'État, car j'ai acquis cent vingt mille francs de rente... Eh bien ! ces cent vingt mille francs de rente, monsieur, qu'est-ce que cela m'a rapporté, je vous le demande ?... rien, absolument rien; je n'ai pas obtenu la plus légère faveur. Si je suis baron, c'est parce que j'ai acheté mon titre; du reste, je n'ai pas même la croix... que j'ai vingt

fois demandée. *(Avec humeur.)* Non, véritablement, on ne fait pas assez pour les gens riches.

MONSIEUR SOLANGE.

C'est vrai ; on ne fait pas assez pour les gens qui ont tout.

MONSIEUR FOURNIER.

Nous vous indemniserons, nous autres électeurs.

MONSIEUR LISIEUX, *à Solange.*

Ainsi, monsieur, je compte sur vous pour ce soir. Venez avant six heures, je vous prie, afin que nous causions. Je tiens beaucoup à connaître vos idées et à m'en pénétrer. *(Il sort avec M. Fournier.)*

SCÈNE XIV

MONSIEUR SOLANGE.

Voilà donc les candidats entre lesquels il faudra choisir. D'un côté, l'aimable frivolité, l'ignorance polie d'un marquis ruiné, prêt à tout sacrifier pour une place ; de l'autre, l'arrogante fierté d'un enrichi de la veille, qui nous livrerait pour un cordon.. Ah ! s'il se présentait un homme de bien, à la fois capable et indépendant, que j'aurais de plaisir à lui donner ma voix !... J'entraînerais peut-être les suffrages de l'arrondissement ! je sauverais ma Caroline !... Il me serait bien doux de faire mon bonheur... en rendant service à tout le monde.



ACTE II

La scène est au second, chez M. Lisieux; beaucoup de luxe.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR LISIEUX, MADAME VERTEUIL.

MONSIEUR LISIEUX.

Eh bien! ma chère sœur, avez-vous tout préparé pour notre dîner électoral? sera-t-il bien complet, bien brillant?

MADAME VERTEUIL.

Oui, mon frère.

MONSIEUR LISIEUX.

N'épargnez pas la dépense : Fournier veut que ce soit magnifique, et moi aussi. On a beau rire des dîners, voyez-vous? ils ne manquent jamais leur effet; cela tient au cœur humain... Ah çà, parlons des personnes invitées : n'en avez-vous oublié aucune?

MADAME VERTEUIL.

Aucune, je vous assure.

MONSIEUR LISIEUX.

Quand feu votre mari était receveur-général de la Dordogne, vous y avez acquis l'habitude de faire les honneurs; je n'ai donc rien à vous dire à ce sujet. Soyez charmante pour tout le monde; songez que mes convives sont ou électeurs ou parens d'électeurs, et soignez surtout ma jolie future.

MADAME VERTEUIL.

Vous tenez donc toujours à ce mariage?

MONSIEUR LISIEUX.

Le père a deux millions, et pas d'autre héritière. Pour revenir à notre dîner, je ne vous ferai qu'une seule recommandation : vous connaissez les talens, le mérite de chacun, prenez-le pour texte de vos éloges.

MADAME VERTEUIL.

Flatterie vulgaire et maladroite! L'expérience m'a précisément appris à faire le contraire, et cela m'a constamment réussi.

MONSIEUR LISIEUX.

Le contraire? que voulez-vous dire?

MADAME VERTEUIL, *vivement.*

Je parle à une vieille femme de sa fraîcheur, à un anobli de ses ancêtres, à un beau danseur de son esprit; je vante à un peintre le tableau qu'il n'a pu vendre, à un poète dramatique sa pièce sifflée; je glisse légèrement auprès de chacun sur les qualités qu'il peut avoir, je m'étends sur celles qu'il n'a pas, et je suis sûre ainsi de gagner le cœur de tout le monde.

MONSIEUR LISIEUX.

Malicieuse personne! Et vous ne craignez pas que, dans ces éloges, ils ne voient des épigrammes?

MADAME VERTEUIL.

Ce danger n'est pas à redouter; leur amour-propre est mon complice.

MONSIEUR LISIEUX.

Eh bien! faites comme vous l'entendrez. Je ne vous demande que de plaire, et la chose vous est bien facile!... Au surplus, ma nomination est arrangée d'avance.

MADAME VERTEUIL.

Vraiment?

MONSIEUR LISIEUX.

Fournier me répond de tout... Par exemple, il me faudra faire quelques sacrifices, mais n'importe.

MADAME VERTEUIL.

Pourquoi donc, puisque vous avez une très belle fortune, vous donner tous ces tourmens?

MONSIEUR LISIEUX.

C'est précisément à cause de ma fortune. Dans ma position, j'ai tant d'intérêts à surveiller, que je ne puis pas me dispenser d'entrer à la Chambre.

MADAME VERTEUIL.

L'idée de cette nomination m'a long-temps déplu; car on ne va plus parler ici que de politique, et Dieu sait quel ennui! Mais, réflexion faite, à présent j'en suis bien aise... parce que la vieille marquise du premier en sera contrariée.

MONSIEUR LISIEUX.

Oh! les femmes, les femmes!... vous la détestez donc beaucoup?

MADAME VERTEUIL, *avec explosion.*

Ah! je vous en réponds!... elle est si orgueilleuse!... Quand je la rencontre sur l'escalier...

MONSIEUR LISIEUX.

Est-ce qu'elle ne vous salue pas?

MADAME VERTEUIL.

Si fait... Mais il y a dans sa politesse une insolence!... Elle semble toujours me dire : Je suis marquise, et vous n'êtes qu'une roturière.

MONSIEUR LISIEUX, *souriant.*

Mon Dieu, ma sœur, ne fourrez donc pas vos petites passions de femme dans les affaires.

MADAME VERTEUIL, *avec feu.*

Une roturière!... Cela est odieux!... Je lui ai fait deux visites; elle a guetté le moment où j'étais sortie pour m'envoyer sa carte.

MONSIEUR LISIEUX.

Vous êtes injuste; elle est venue vous voir vendredi.

MADAME VERTEUIL, *vivement.*

Oui; mais ce n'est pas pour moi qu'elle est venue; c'est pour son fils. C'est parce qu'il se mettait sur les rangs, et qu'il désirait votre voix.

MONSIEUR LISIEUX, *en riant.*

Du calme, ma sœur, du calme.

MADAME VERTEUIL.

Aussi, a-t-elle paru surprise, je dirai même humiliée, quand elle a su par moi que vous étiez candidat.

MONSIEUR LISIEUX, *en colère.*

Humiliée!...

MADAME VERTEUIL.

O mon Dieu, oui; elle le témoignait hautement.

MONSIEUR LISIEUX, *s'animant.*

Humiliée! quel orgueil!... Humiliée!

MADAME VERTEUIL, *vivement.*

Mon Dieu, mon frère, ne fourrez donc pas vos petites passions d'homme dans les affaires.

MONSIEUR LISIEUX, *impatienté.*

Ah! ma sœur... Imagine-t-on cette arrogance de marquis?

MADAME VERTEUIL.

Conçoit-on cette impertinence de douairière? Elle se figure que la naissance est tout!

MONSIEUR LISIEUX.

Il croit que ses armoiries influenceront les électeurs!

MADAME VERTEUIL.

Elle voit bien pourtant que la fortune est quelque chose, quand nous nous rencontrons, que je suis dans ma voiture, et qu'elle est à pied.

MONSIEUR LISIEUX.

Il apprendra, à ses dépens, que l'aristocratie n'est plus dans les noms, mais bien dans la haute finance.

FRANÇOIS.

Monsieur Fournier.

SCÈNE II

MONSIEUR FOURNIER, MONSIEUR LISIEUX, MADAME VERTEUIL.

MONSIEUR LISIEUX, *se remettant un peu.*

Eh! bonjour, mon ami! Quelles nouvelles?

MONSIEUR FOURNIER, *tout essoufflé, et après avoir baisé la main de madame Verteuil.*

Les meilleures, les plus heureuses. *(Il s'évente.)* Je viens de faire ma petite tournée, et j'ai trouvé l'esprit public on ne peut mieux disposé à votre égard.

MONSIEUR LISIEUX, *grondant toujours.*

A la bonne heure...

MONSIEUR FOURNIER.

De plus... Mais je crains d'ennuyer Madame, avec tous ces détails.

MADAME VERTEUIL, *vivement.*

Parlez, parlez.

MONSIEUR LISIEUX.

Oui, parlez; ma sœur est devenue politique, par inimitié pour la douairière.

MONSIEUR FOURNIER, *riant.*

Ah! ah! fort bien... Avez-vous lu les journaux?

MONSIEUR LISIEUX.

Sans doute.

MONSIEUR FOURNIER.

J'ai tenu ma promesse. Ils ont tous dit un mot de cet hospice que vous allez doter. Cela produit un excellent effet.

MONSIEUR LISIEUX.

Que je vous remercie!

MADAME VERTEUIL, *minaudant.*

Je ne suis pas fâchée, moi, d'être la protectrice d'un hôpital; cela a tout-à-fait bon air!

MONSIEUR FOURNIER.

Comme on ne peut trop attirer l'attention, je viens de vous faire recevoir membre de la Société d'Encouragement pour l'Industrie. Un grand capitaliste doit en être... surtout quand il se présente pour la députation.

MONSIEUR LISIEUX.

C'est juste.

MONSIEUR FOURNIER.

Vous êtes membre aussi, à partir d'aujourd'hui, de la Société d'Enseignement élémentaire.

MONSIEUR LISIEUX.

A merveille.

MONSIEUR FOURNIER, *onctueusement.*

Et de celle de la Morale chrétienne.

MONSIEUR LISIEUX.

Fort bien encore.

MONSIEUR FOURNIER.

Ah! j'oubliais! Je vous ai fait souscrire en faveur des incendiés du Calvados.

MADAME VERTEUIL, *minaudant.*

Pauvres gens! Vous avez bien fait.

MONSIEUR LISIEUX.

Je vous approuve fort.

MONSIEUR FOURNIER.

Pour dix mille francs.

MONSIEUR LISIEUX, *confondu.*

Dix mille francs!

MADAME VERTEUIL.

Dix mille francs!

MONSIEUR LISIEUX.

La somme est énorme!

MADAME VERTEUIL.

Exorbitante!

MONSIEUR FOURNIER.

Que voulez-vous? il faut frapper fort.

MONSIEUR LISIEUX.

Oui, mon cher... mais c'est trop fort.

MADAME VERTEUIL.

Voilà une bonne action électorale qui coûte un peu cher.

MONSIEUR FOURNIER, *d'un ton doucereux.*

Ce qui m'a décidé à être généreux, c'est que votre nom sera en tête de la liste; sans cela, je n'aurais pas

souscrit. Je veillerai d'ailleurs à ce que tous les journaux en parlent demain... veille de l'élection.

MONSIEUR LISIEUX.

A la bonne heure; ce sont des circonstances de force majeure... On ne dira plus du moins que je suis un faux libéral... Mais voilà bien des dépenses, bien des sacrifices en même temps!... Il faut que je fasse des économies d'autre part.

MADAME VERTEUIL, *alarmée.*

Vous allez voir que cela retombera sur ma toilette!

MONSIEUR LISIEUX.

Rassurez-vous, ma sœur. *(Il appelle.)* François!

SCÈNE III

FRANÇOIS, MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER, MADAME VERTEUIL.

FRANÇOIS.

Monsieur?

MONSIEUR LISIEUX.

Tu connais M. de Saint-Germain.

FRANÇOIS.

Oui, monsieur; c'est un de vos amis, je crois?

MONSIEUR LISIEUX.

Précisément. Il va venir aujourd'hui; tu lui diras que je ne suis pas chez moi.

FRANÇOIS.

Oui, monsieur.

MONSIEUR LISIEUX, *pendant que François sort.*

Il est malheureux, il me demanderait de l'argent; je me connais... Je le refuserais, et cela me ferait de la peine.

SCÈNE IV

MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER, MADAME VERTEUIL.

MONSIEUR FOURNIER.

C'est juste; il faut bien se rattraper... J'ai commencé par les bonnes nouvelles, je vais vous en dire une qui l'est un peu moins; on vient de nommer le président de notre section électorale.

MONSIEUR LISIEUX, *avec vivacité.*

Eh bien?

MONSIEUR FOURNIER.

Ce n'est pas vous.

MONSIEUR LISIEUX, *piqué.*

J'en étais sûr... On ne fera jamais rien pour les gens riches.

MONSIEUR FOURNIER.

Mais ce n'est pas non plus le marquis; il y a donc

compensation. Du reste, croyez que si j'avais pu quelque chose...

MONSIEUR LISIEUX.

Mon ami!... je vous rends pleine justice.

MONSIEUR FOURNIER.

Vous n'imaginez pas le mal que je me donne! Il n'y a pas un électeur que je n'aie vu, une rue que je n'aie visitée, une maison dont je n'aie parcouru tous les étages. Je vais, j'écris, je parle, je fais parler, je me multiplie, je suis étonné de moi-même.

MONSIEUR LISIEUX.

Ami précieux!...

MADAME VERTEUIL.

Mais comment, avec cette prodigieuse activité, n'avez-vous pas obtenu pour vous une place importante?

MONSIEUR FOURNIER.

Que voulez-vous, madame? tout est donné à l'intrigue.

MONSIEUR LISIEUX.

Ma chère Adèle, vous vous oubliez ici. Il est temps que vous alliez vous habiller.

MADAME VERTEUIL.

Mon frère, rien ne presse encore.

MONSIEUR LISIEUX.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Vous n'avez plus guère que... deux petites heures.

MADAME VERTEUIL, *souriant.*

Mauvais plaisant!... Adieu, messieurs. Je vais profiter de l'avis. *(Elle sort.)*

SCÈNE V

MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER.

MONSIEUR FOURNIER.

Revenons à notre affaire. Tout ce qui tient à la noblesse se rattache au marquis : il faut faire un pas de plus vers le côté opposé. Avez-vous rédigé votre seconde déclaration de principes?

MONSIEUR LISIEUX.

Je n'en ai pas eu le temps; j'ai compté sur vous.

MONSIEUR FOURNIER, *tirant un papier de sa poche.*

Je vous en apporte une, que j'ai arrangée avec ces messieurs.

MONSIEUR LISIEUX.

Ah! voyons. *(Déclamant.)* « Mes chers concitoyens, des « imputations aussi fausses qu'injurieuses ont été éle- « vées contre moi. Je vous dois et je me dois à moi- « même de les repousser. On a attaqué ma conduite « politique; ma vie est là pour répondre. Nommé très « jeune encore maire de ma commune, j'ai servi les « divers gouvernemens qui se sont succédé, et je les « ai servis loyalement. Réintégré depuis peu dans ces « fonctions, j'ai juré obéissance au roi des Français; « je serai fidèle à ce serment comme je l'ai été à tous « ceux que j'ai prêtés jusqu'ici.

« On a aussi attaqué mes principes. Ils sont inva-

« riables, et peuvent se réduire à ces mots : Attachement « à la dynastie qui nous gouverne, et aux institutions « qu'elle a acceptées. »

MONSIEUR FOURNIER, *avec amour-propre.*

Eh bien! comment trouvez-vous la rédaction?

MONSIEUR LISIEUX.

Excellente : seulement je regrette qu'il n'y soit pas question d'égalité.

MONSIEUR FOURNIER.

Comment, d'égalité?

MONSIEUR LISIEUX.

Oui, on a prétendu que j'avais des idées aristocratiques; parlez, je vous prie, de mon amour pour l'égalité; cela fera bien. Par exemple, ne pourrait-on pas finir ainsi : « *Aux institutions qu'elle a acceptées, et princi-* « *palement à l'égalité consacrée par la charte.* »

MONSIEUR FOURNIER, *écrivant avec un crayon.*

Vous avez raison : « principalement à l'égalité consa- « crée par la charte. »

SCÈNE VI

FRANÇOIS, MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER.

FRANÇOIS.

M. Ramelot désire parler à Monsieur.

MONSIEUR LISIEUX.

M. Ramelot?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur.

MONSIEUR LISIEUX.

Je n'ai pas le temps.

FRANÇOIS.

Il dit que c'est Monsieur qui l'a fait venir.

MONSIEUR LISIEUX, *en colère.*

Monsieur, toujours Monsieur!... Je t'ai déjà repris vingt fois pour cela.

FRANÇOIS, *vivement.*

Monsieur le baron!... pardon.

MONSIEUR LISIEUX.

Ce drôle-là!... Dis-lui d'attendre... La première fois qu'il t'arrivera de me manquer de respect, je te chasse.

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur le baron. *(Il sort).*

SCÈNE VII

MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER.

MONSIEUR LISIEUX, *regardant le papier que tient Fournier.*

Nous disons donc :

MONSIEUR LISIEUX *et* MONSIEUR FOURNIER, *ensemble.*

« Aux institutions qu'elle a acceptées, et principalement à l'égalité consacrée par la charte. »

MONSIEUR FOURNIER.

Très bien. *(Continuant de lire.)* « Signé, baron de Lisieux. »

MONSIEUR LISIEUX, *vivement.*

Non pas! non pas! Baron *Lisieux,* s'il vous plaît.

MONSIEUR FOURNIER.

Et pour quelle raison?

MONSIEUR LISIEUX.

Le *de* pourrait me compromettre. *Baron Lisieux,* noblesse nouvelle. C'est moi qui ai acheté mon titre.

MONSIEUR FOURNIER.

Vous avez raison : baron Lisieux, baron libéral.

MONSIEUR LISIEUX.

Baron libéral!

MONSIEUR FOURNIER.

Maintenant cette pièce est parfaite; je vais la faire lithographier, et je vous réponds qu'elle repoussera victorieusement toutes les calomnies. Voici le double. *(Il lui remet un papier.)*

MONSIEUR LISIEUX.

Adieu, mon cher ami. Que ne vous dois-je pas? Vous êtes mon sauveur.

(Fournier sort.)

SCÈNE VIII

MONSIEUR LISIEUX.

Je vois que Fournier avait raison; j'ai bien fait de quitter le parti opposé. C'est décidément le plus faible, et je n'aurais pas été nommé... *(Marchant.)* Je vais donc l'être, enfin! Je pourrai avoir des distinctions, des décorations!... Il faut être député quand on est riche; sans cela, on a toujours l'air d'un parvenu. Voyons, que je relise cette déclaration. *(Il s'assied.)*

SCÈNE IX

FRANÇOIS, MONSIEUR LISIEUX.

FRANÇOIS.

Monsieur Ramelot est toujours dans l'antichambre.

MONSIEUR LISIEUX, *négligemment.*

Ah! ah!... Qu'est-ce qu'il peut donc me vouloir, Monsieur Ramelot?

FRANÇOIS.

C'est le tailleur de Monsieur... *(Se reprenant.)* de Monsieur le baron.

MONSIEUR LISIEUX.

Mon tailleur! qu'il attende.

FRANÇOIS.

Il est très pressé.

MONSIEUR LISIEUX.

Qu'il revienne demain.

FRANÇOIS.

Il m'a chargé de prévenir Monsieur le baron qu'il ne peut pas revenir demain.

MONSIEUR LISIEUX, *avec humeur.*

Et pourquoi donc cela! Il est plaisant, monsieur mon tailleur.

FRANÇOIS.

A cause des élections.

MONSIEUR LISIEUX, *se retournant.*

Des élections! Est-ce qu'il est électeur?

FRANÇOIS.

Je crois que oui, Monsieur le baron.

MONSIEUR LISIEUX, *se levant vivement.*

Qu'il entre, qu'il entre! diable! *(A part.)* Il faut gagner cet homme-là!

SCÈNE X

MONSIEUR RAMELOT ET SON GROOM, MONSIEUR LISIEUX.

MONSIEUR RAMELOT.

Georges, tenez-vous dans l'antichambre. *(A part.)* Me faire attendre deux heures! *(Le groom dépose le foulard et sort.)*

MONSIEUR LISIEUX, *s'avançant vers lui.*

Pardon, Monsieur Ramelot, si je ne vous ai pas reçu d'abord. Une affaire importante...

MONSIEUR RAMELOT, *ouvrant le foulard.*

(A part.) Que de politesses! *(Haut.)* Je vous apporte votre habit bleu.

MONSIEUR LISIEUX, *d'un ton câlin.*

Pourquoi donc ne venez-vous plus me voir? Je manque de tout, mon cher ami.

MONSIEUR RAMELOT.

(A part.) Son cher ami!... *(Haut.)* C'est que j'ai reçu de fortes commandes de la province!... Essayez-vous l'habit?

MONSIEUR LISIEUX, *ôtant le sien.*

Volontiers... Vous travaillez beaucoup pour la province?

MONSIEUR RAMELOT.

Beaucoup; j'ai d'excellens commis voyageurs. *(Lui présentant l'habit neuf.)* Passez le bras.

MONSIEUR LISIEUX, *entrant dans la manche droite.*

Vous faites de bonnes affaires?

MONSIEUR RAMELOT.

L'autre... Je ne me plains pas, l'année est heureuse... Serrez la taille.

MONSIEUR LISIEUX.

Vous avez cabriolet, sans doute?

MONSIEUR RAMELOT.

Oui, Monsieur, trois chevaux; cela est nécessaire dans notre état... Que deux boutons.

MONSIEUR LISIEUX.

Vous avez trois chevaux, diable! Je vous en fais mon compliment.

MONSIEUR RAMELOT.

Tournez-vous et marchez... là, bien... *(Il regarde avec son lorgnon.)* Il fait parfaitement, votre habit, parfaitement; surtout de l'emmanchure.

MONSIEUR LISIEUX.

(A part.) Attaquons. *(Haut.)* Je ne m'étonne pas que vous réussissiez; vous avez un goût exquis.

MONSIEUR RAMELOT, *s'inclinant.*

Vous me flattez.

MONSIEUR LISIEUX.

Tout ce que vous faites a un cachet particulier; oui,

Monsieur Ramelot, vous êtes le premier tailleur de Paris... Un peu cher!

MONSIEUR RAMELOT.

Vous êtes trop bon.

MONSIEUR LISIEUX.

Non, je dis ce que je pense; vous êtes un homme de génie dans votre état.

MONSIEUR RAMELOT.

Ah! Monsieur...

MONSIEUR LISIEUX.

Cependant, cet habit me gêne un peu sous le bras.

MONSIEUR RAMELOT.

Ce n'est rien; quand vous l'aurez porté une fois...

MONSIEUR LISIEUX.

Y a-t-il long-temps que vous êtes dans les affaires?

MONSIEUR RAMELOT.

Dix ans.

MONSIEUR LISIEUX.

Vous avez de l'aisance?

MONSIEUR RAMELOT.

Assez.

MONSIEUR LISIEUX, *souriant.*

Et vous êtes électeur?

MONSIEUR RAMELOT.

Non seulement électeur, mais éligible, et deux fois éligible.

MONSIEUR LISIEUX.

Deux fois éligible! Savez-vous que cela est superbe?

Deux fois éligible?... Il me semble, en effet, que mon habit me gêne déjà un peu moins... Deux fois éligible! Mais dites-moi donc, autrefois les tailleurs ne faisaient pas fortune aussi rapidement.

MONRIEUR RAMELOT, *avec importance.*

Je le crois bien! autrefois les tailleurs ne fournissaient pas.

MONSIEUR LISIEUX.

C'est qu'en effet, mon cher, vous n'êtes pas tailleur, vous, et vous devriez prendre un autre nom. Vous êtes fournisseur, entrepreneur d'habillement.

MONSIEUR RAMELOT.

Je suis négociant-tailleur.

MONSIEUR LISIEUX.

Négociant-tailleur! Voyez les progrès de la civilisation. Comme tout s'anoblit, se perfectionne, s'épure!... Les métiers deviennent des arts, les arts deviennent des... C'est vraiment admirable!... Pour revenir à ce qui nous occupait tout à l'heure, j'ai beaucoup à vous faire faire cet hiver, beaucoup!... Je renouvelle ma livrée, la grande et la petite. *(Souriant et l'emmenant.)* Je pourrai bien aussi vous commander un habit... d'une forme particulière; *(baissant la voix.)* car vous savez que je me mets sur les rangs pour la Chambre?

MONSIEUR RAMELOT.

(A part.) Nous y voilà. *(Haut.)* C'est ce que le duc de Chavannes me disait à l'instant.

MONSIEUR LISIEUX.

Le duc de Chavannes! Est-ce que vous connaissez le duc de Chavannes?

MONSIEUR RAMELOT.

Le pair de France? Beaucoup; c'est un de mes cliens.

MONSIEUR LISIEUX.

(A part.) Un de ses cliens!... *(Haut.)* Écoutez! Entre amis, on doit agir sans façons, n'est-il pas vrai? Vous et moi, nous nous connaissons depuis bien long-temps!... Il faut que je vous demande... un petit service.

MONSIEUR RAMELOT.

Un service! De quoi s'agit-il?

MONSIEUR LISIEUX.

Il s'agit de... de votre suffrage.

MONSIEUR RAMELOT, *gravement*.

De mon suffrage, Monsieur?

MONSIEUR LISIEUX.

J'y ai des droits peut-être. Je suis comme vous dans l'industrie, comme vous je suis un homme nouveau; en toute occasion je défendrai les intérets du commerce, surtout ceux de la classe à laquelle vous appartenez. De plus, j'offre toutes les garanties désirables, car je possède une fortune indépendante et bien acquise.

MONSIEUR RAMELOT, *à part*.

Oui, son père était munitionnaire général.

MONSIEUR LISIEUX.

Ah çà, nous vous attendons toujours ce soir?

MONSIEUR RAMELOT.

Ce soir? j'ignore...

MONSIEUR LISIEUX.

Comment! vous n'avez pas reçu ma lettre?... Les mal-

heureux!... Mais sans doute mon invitation est maintenant chez vous; vous la trouverez en rentrant.

MONSIEUR RAMELOT.

De quoi s'agit-il? je ne vous comprends pas.

MONSIEUR LISIEUX.

Je réunis ce soir à dîner les notables électeurs de l'arrondissement. Comme tel, vous êtes naturellement au nombre de mes convives; puis-je espérer?...

MONSIEUR RAMELOT.

Désolé, désolé... mais...

MONSIEUR LISIEUX.

Ah! mon cher ami, vous ne me refuserez pas cela.

MONSIEUR RAMELOT, *à part.*

Acceptons le dîner, c'est une pratique. *(Haut.)* Eh bien! j'aurai cet honneur.

MONSIEUR LISIEUX.

Par conséquent, à six heures. N'y manquez pas, mon cher.

MONSIEUR RAMELOT.

A six heures. *(A part.)* Tu n'auras pas ma voix, tu es trop insolent.

MONSIEUR LISIEUX, *à part.*

En voilà encore un dont je suis sûr. *(Il sort. Lisieux sonne.)*

SCÈNE XI

FRANÇOIS, MONSIEUR LISIEUX.

MONSIEUR LISIEUX.

(Appelant.) *(Avec volubilité.)*

François! François! Vite, qu'on mette l'adresse de M. Ramelot sur une lettre d'invitation, qu'on la porte à son domicile, surtout qu'elle y soit avant lui.

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur le Baron. *(A part.)* Comme les élections rapprochent les distances! *(Haut, en arrivant à la porte.)* Monsieur et Mademoiselle Dumont.

SCÈNE XII

MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR DUMONT, CAROLINE.

MONSIEUR LISIEUX.

Que je suis aise de vous voir!... Mademoiselle, je vous présente mon hommage.

MONSIEUR DUMONT.

Eh bien! comment vont les affaires?

MONSIEUR LISIEUX.

Parfaitement. Avant peu, j'aurai mérité la main de la charmante Caroline.

CAROLINE, *à part.*

Le ciel m'en préserve!

MONSIEUR LISIEUX.

Oui, mes chances sont devenues magnifiques; j'ai pour moi la banque et tous les industriels. A ce titre, j'ose compter sur vous, cher beau-père.

MONSIEUR DUMONT, *vivement.*

Non pas! moi, je suis neutre; je vous l'ai dit hier.

MONSIEUR LISIEUX.

Neutre?

MONSIEUR DUMONT.

Je veux que mon gendre soit député; et je ferai comme tout le monde, je me rangerai du parti de la victoire. Réussissez, mon cher. *(Montrant sa fille.)* Voilà, certes, une belle prime d'encouragement que je vous propose.

MONSIEUR LISIEUX.

Pour l'obtenir, que ne ferais-je pas!!!... Au reste, j'ai compté les voix, et je suis sûr d'être nommé tout d'abord.

CAROLINE, *naïvement,*

Quoi! Monsieur, dès le premier scrutin?

MONSIEUR DUMONT, *la contrefaisant.*

Dès le premier scrutin!... Tiens, tu entends donc la politique? tu la détestais, autrefois.

FRANÇOIS.

M. Fournier.

SCÈNE XIII

MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER, MONSIEUR DUMONT, CAROLINE.

MONSIEUR LISIEUX.

Eh! quel air agité! Mon ami, qu'avez-vous?

MONSIEUR FOURNIER.

Les plus mauvaises nouvelles; Anglard s'est mis sur les rangs.

MONSIEUR LISIEUX.

Anglard?

MONSIEUR FOURNIER.

Il entraîne beauçoup d'électeurs, et brise votre majorité.

CAROLINE, *sautant.*

Oh! que je suis contente!

MONSIEUR DUMONT.

Ma fille, qu'as-tu donc à bondir de la sorte?

MONSIEUR LISIEUX.

Mais Anglard est un misérable, le rebut de tous les partis.

MONSIEUR FOURNIER.

N'importe, il vous enlève nombre de voix, et plus encore au marquis.

CAROLINE, *bondissant de nouveau.*

Oh! s'ils n'étaient nommés ni l'un ni l'autre!

MONSIEUR DUMONT.

Tiens-toi donc tranquille... que diable!

MONSIEUR LISIEUX, *à Fournier.*

Ainsi, mes espérances seraient détruites?

MONSIEUR FOURNIER.

J'en ai peur.

MONSIEUR DUMONT, *bas à sa fille.*

Alors, ce serait différent.

CAROLINE, *à part.*

O mon Dieu! je te remercie!

MONSIEUR DUMONT, *frappant sur l'épaule de Fournier, qui est plongé dans la rêverie.*

Comment! homme de ressource, vous laissez succomber votre ami?

MONSIEUR FOURNIER, *avec transport.*

Il ne succombera point; il y va de mon honneur. *(Se frappant le front.)* Écoutez!... je viens de trouver un moyen bien simple.

MONSIEUR LISIEUX.

Un moyen! quel est-il?

MONSIEUR FOURNIER.

Le marquis et vous, serez battus, si vous restez divisés. Réunissez-vous, et la victoire est assurée... mais pour cela, il faut que l'un des deux renonce à la candidature.

MONSIEUR LISIEUX.

C'est juste... Eh bien! qu'il se retire.

MONSIEUR FOURNIER.

Je crois l'y avoir à peu près déterminé.

MONSIEUR LISIEUX.

Vraiment?

MONSIEUR FOURNIER.

Oui, mon cher.

MONSIEUR LISIEUX.

Que d'obligations!

MONSIEUR DUMONT.

Quel homme que ce Fournier!

SCÈNE XIV

MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER, MONSIEUR DUMONT, MADAME VERTEUIL, CAROLINE.

MADAME VERTEUIL, *à Caroline.*

Bonjour, chère petite; que je suis heureuse de vous avoir! J'espère vous donner bientôt un nom plus doux.

MONSIEUR FOURNIER.

Pardon, madame, si j'interromps ces tendres caresses; mais il s'agit des affaires les plus importantes. *(A Lisieux.)* Le marquis va venir, tenez-vous ferme! votre position est superbe. M. de Beaugency se retirant, si vous n'êtes pas élu au premier tour de scrutin, il est clair qu'au second...

CAROLINE, *s'approchant.*

Quoi! monsieur, vous pensez qu'il n'y aurait pas de ballotage? *(Éclat de rire général.)*

MONSIEUR FOURNIER.

Ballottage!..

MONSIEUR LISIEUX.

Ballottage, mademoiselle!...

MADAME VERTEUIL.

Ballottage, ma chère amie!

MONSIEUR DUMONT.

Ballottage, ma Caroline! est-ce que tu sais ce que c'est qu'un ballottage? Ballottage, ma fille! Viens que je t'embrasse*. *(Il lui donne un baiser.)* Tu es charmante.

CAROLINE, *confuse.*

Mon père...

MONSIEUR DUMONT.

Mais il ne faut pas rougir pour cela...

---

* Lisieux, Fournier, Madame Verteuil, Dumont, Caroline.

MONSIEUR LISIEUX, *avec aplomb.*

C'est tout simple, quand on est destinée à devenir la femme d'un député.

CAROLINE, *à part.*

Oh, le vilain homme!

MONSIEUR FOURNIER, *bas à Lisieux.*

Je crois que c'est vous qu'elle aime.

MONSIEUR LISIEUX.

Je le crois aussi.

MONSIEUR FOURNIER, *à Mme Verteuil.*

Maintenant, madame, j'ai à vous adresser quelques conseils relativement au dîner.

MONSIEUR LISIEUX, *gravement à sa sœur.*

Écoutez bien cela!

MONSIEUR FOURNIER.

Qui placez-vous à votre droite?

MADAME VERTEUIL.

Le Receveur général.

MONSIEUR FOURNIER, *riant.*

Fi donc! il n'a de crédit que dans ses bureaux; mettez-y notre officier du génie.

MADAME VERTEUIL.

M. Solange! en effet, c'est un homme charmant.

MONSIEUR FOURNIER.

Arts utiles, arts d'agrément, rien ne lui est étranger. Il est savant avec les savans, gracieux avec les femmes; il fait des vers et s'occupe d'agriculture, il est économiste et chante la romance.

CAROLINE, *à part.*

Qu'il m'est doux de l'entendre louer!

MONSIEUR FOURNIER, *à Lisieux.*

S'il était éligible, ce serait un concurrent redoutable.

MONSIEUR LISIEUX, *d'un air triomphant.*

Oui, mais il ne l'est pas!

MONSIEUR DUMONT, *avec un gros rire.*

Le mérite ne paie pas le cens, c'est juste.

MONSIEUR FOURNIER, *à Mme Verteuil.*

Ainsi, nous disons : l'ingénieur à votre droite. Quant à la gauche, je vous propose d'y mettre le père Buteux.

MADAME VERTEUIL, *étonnée et avec mépris.*

Qu'est-ce que c'est que le père Buteux?

MONSIEUR DUMONT.

Le bonnetier du numéro 11.

MADAME VERTEUIL.

Ce bonhomme qui me vend des bas? quel voisinage!

MONSIEUR LISIEUX.

Ma sœur!. ma sœur! ménagez vos expressions. C'est un homme honorable... de plus, électeur influent.

MADAME VERTEUIL.

Impossible; il n'a ni éducation, ni manières.

MONSIEUR FOURNIER.

N'importe. C'est un homme qui est mené, et qui mène; il reçoit et transmet l'influence; il veut fortement ce qu'on lui a fait vouloir.

FRANÇOIS.

M. Solange. *(M. Lisieux prend une brochure sur la table, et va au devant de l'ingénieur.)*

SCÈNE XV

MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER, MADAME VERTEUIL, MONSIEUR DUMONT, CAROLINE, MONSIEUR SOLANGE.

CAROLINE, *à part.*

Qu'il est aimable! il m'a tenu parole.

MONSIEUR LISIEUX, *à Solange.*

Je vous sais gré, monsieur, d'arriver de bonne heure... *(Se tournant vers les autres.)* Une circonstance qui pourra influer beaucoup sur le choix des électeurs, c'est la lecture de cet écrit qui vient de paraître.

CAROLINE, *bas à Solange, avec joie.*

Entendez-vous?

MONSIEUR FOURNIER.

Je le crois; on ne parle plus que de cela maintenant.

MONSIEUR DUMONT.

Et le nom de l'auteur est un mystère!... *(A Lisieux.)* Serait-il de vous, par hasard?

MONSIEUR LISIEUX, *jouant la modestie.*

Hé! hé! hé!... quel qu'il soit, il a fait un livre bien remarquable.

CAROLINE, *vivement.*

Oh oui! c'est un charmant ouvrage. *(Rire général.)*

MADAME VERTEUIL.

Bah! est-ce que vous le connaissez?

MONSIEUR DUMONT.

Tu l'as donc lu, ma Caroline?

MADAME VERTEUIL.

Oh! la drôle de petite personne! elle m'amuse.

CAROLINE.

Mon père... c'est que...

MONSIEUR DUMONT, *la contrefaisant.*

Eh bien! c'est que?...

CAROLINE.

Vous l'aviez laissé... sur votre table... et, n'ayant rien à faire, je l'ai parcouru.

MONSIEUR LISIEUX.

Elle l'a parcouru! un livre de statistique! *(On rit de nouveau; Solange la remercie d'un regard.)*

MONSIEUR DUMONT.

Voyez comme la politique entre dans nos mœurs!

FRANÇOIS.

M. le marquis de Beaugency. *(Lisieux va à sa rencontre.)*

MONSIEUR FOURNIER, *à Mme Verteuil.*

Peut-être convient-il que nous soyons seuls.

MADAME VERTEUIL.

Vous me rendez service, je n'aime pas la politique, moi. *(A Caroline.)* Venez-vous, ma bonne amie?... Mais cela va vous priver, vous, qui lisez... la statistique.

MONSIEUR DUMONT, *à voix basse.*

Mesdames, je vous suis; je ne veux pas être entre deux feux.

CAROLINE, *à part.*

Pourvu qu'ils ne s'entendent pas!

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE XVI

MONSIEUR FOURNIER, MONSIEUR DE BEAUGENCY, MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR SOLANGE.

MONSIEUR LISIEUX.

M. le marquis, ce que Fournier m'a dit de l'arrangement que vous avez pris ensemble, m'a touché jusqu'au fond de l'âme.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Vous m'en voyez encore vivement ému.

MONSIEUR LISIEUX, *avec emphase.*

L'abnégation de soi-même est ce que j'apprécie le plus au monde.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *avec emphase.*

S'immoler pour la patrie est la première des vertus !

MONSIEUR LISIEUX, *à part.*

Il prend son parti gaîment.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *à part.*

Je ne le croyais pas de si bonne composition.

MONSIEUR FOURNIER.

Il est bien entendu, messieurs, que le député d'aujourd'hui s'engage à faire nommer l'autre à la prochaine élection.

MONSIEUR LISIEUX.

Comment donc, c'est un devoir.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *élevant la voix.*

Je n'y aurais pas consenti, sans cela.

MONSIEUR LISIEUX.

Je n'ai accepté qu'à cette condition.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Homme noble et délicat !

MONSIEUR LISIEUX.

Rival généreux !

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Que votre conduite me plaît !

MONSIEUR LISIEUX.

Que vos procédés me charment !

MONSIEUR SOLANGE, *à part.*

Il y a du quiproquo, c'est sûr.

MONSIEUR LISIEUX, *avec chaleur.*

C'est à vous que je devrai mon élection, et je serai heureux de vous la devoir.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

C'est votre retraite qui m'assure la majorité; je vais la publier partout.

MONSIEUR LISIEUX.

Ma retraite?

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Sans doute.

MONSIEUR FOURNIER, *à part.*

Aie! aie!

MONSIEUR LISIEUX.

Mais je ne me retire pas du tout.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Vous ne vous retirez pas?

MONSIEUR LISIEUX.

Non, certes.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Et qui donc se retire alors?

MONSIEUR LISIEUX.

C'est vous.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Allons donc, c'est vous-même. Vous avez pu croire que le marquis de Beaugency s'effacerait devant vous?...

MONSIEUR LISIEUX.

Vous avez supposé que moi, baron Lisieux, je vous céderais la place?

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Vous ignorez donc l'influence qu'ont eue mes ancêtres ?

MONSIEUR LISIEUX.

Vous ne savez donc pas celle que j'ai ?

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Il n'est pas une province où ils n'aient occupé quelque haut emploi.

MONSIEUR LISIEUX.

Il n'y a pas un électeur à qui je n'aie escompté des lettres de change.

MONSIEUR FOURNIER.

Messieurs...

MONSIEUR LISIEUX.

Quel orgueil aristocratique !

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Quelle arrogance financière !

MONSIEUR FOURNIER.

Messieurs...

MONSIEUR LISIEUX.

Plus d'arrangement.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Soit ; la guerre est déclarée.

MONSIEUR FOURNIER, *s'élançant au milieu d'eux.* *

Messieurs, au nom du bien public... arrêtez-vous !... Votre désunion tournerait au profit d'Anglard.

* Beaugency, Fournier, Lisieux, Solange.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Je tiendrai bon.

MONSIEUR FOURNIER.

Un homme si peu estimable!

MONSIEUR LISIEUX.

Je ne céderai pas.

MONSIEUR SOLANGE, *à part.*

Et je leur donnerais ma voix!

MONSIEUR FOURNIER.

Qu'à défaut de la raison, l'intérêt se fasse entendre. Écoutez ma pensée; elle peut concilier les amours-propres. Ce soir même nous réunirons les partisans de chacun de vous; nous compterons les suffrages, et celui qui en aura le moins s'éloignera. Ah! voilà qui est raisonnable!... Qu'en pense Monsieur le marquis?

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

J'y consens. *(A part.)* Ma majorité est infaillible.

MONSIEUR FOURNIER.

Et vous, Monsieur le baron?

MONSIEUR LISIEUX.

J'accepte. *(A part.)* Je suis sûr d'être nommé.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *s'approchant amicalement.*

Monsieur... croyez bien...

MONSIEUR LISIEUX.

Que tout soit oublié.

SCÈNE XVII

MONSIEUR DUMONT, MONSIEUR DE BEAUGENCY, MONSIEUR FOURNIER, MONSIEUR LISIEUX, MADAME VERTEUIL, CAROLINE *et* MONSIEUR SOLANGE.

CAROLINE, *à part.*

O mon Dieu! ils rient; ils se sont arrangés.

MADAME VERTEUIL.

Eh bien, Messieurs, êtes-vous d'accord?

MONSIEUR FOURNIER.

Des gens d'honneur ne pouvaient manquer de s'entendre; cela n'a pas souffert la plus petite difficulté.

FRANÇOIS.

Monsieur Buteux.

SCÈNE XVIII

MONSIEUR BUTEUX, MONSIEUR DUMONT, MONSIEUR DE BEAUGENCY, MONSIEUR FOURNIER, MONSIEUR LISIEUX, MADAME VERTEUIL, CAROLINE, MONSIEUR SOLANGE.

MONSIEUR BUTEUX, *au fond du théâtre.*

Ah! ah! les deux rivaux en présence!... C'est à merveille.

MONSIEUR FOURNIER, *à madame Verteuil.*

J'ai l'honneur de vous présenter Monsieur Buteux. *(Bas.)* La place d'honneur, vous savez?

MONSIEUR LISIEUX, *transmettant à sa sœur.*

La place d'honneur.

MADAME VERTEUIL.

Quel chevalier j'aurai là!...

MONSIEUR BUTEUX, *aux deux candidats.*

Ah çà! Messieurs, quand vous serez à la Chambre, j'espère bien que vous parlerez, vous!... Le dernier député que nous avons nommé, ne disait jamais rien; notre arrondissement avait l'air d'une bête.

MONSIEUR LISIEUX, *bas à sa sœur en ricanant.*

Quel original!

MONSIEUR BUTEUX, *à part.*

Je suis venu si vite, que je n'ai pas pris le temps de lire cette lettre.

FRANÇOIS.

Monsieur Brigot; Monsieur Ramelot.

MONSIEUR BUTEUX.

Tiens, c'est du percepteur!...

SCÈNE XIX

MONSIEUR BUTEUX, MONSIEUR RAMELOT, MONSIEUR DUMONT, MONSIEUR DE BEAUGENCY, MONSIEUR FOURNIER, MONSIEUR LISIEUX, MADAME VERTEUIL, CAROLINE, MONSIEUR SOLANGE, MONSIEUR BRIGOT.

(Ces messieurs entrent, saluent et se placent.)

MONSIEUR FOURNIER.

Il n'y a qu'une chose, Messieurs, dont nous ne soyons

pas convenus, c'est le lieu de la réunion. Pour donner à Monsieur le marquis une preuve de notre loyauté, je propose que ce soit chez lui.

MONSIEUR LISIEUX.

A condition que Monsieur le marquis nous fera l'honneur de dîner avec nous.

MONSIEUR BUTEUX, *à part, en serrant sa lettre.*

C'est singulier ce que l'on m'annonce!

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *à Lisieux.*

Très volontiers, Monsieur.

FRANÇOIS.

Madame est servie.

MONSIEUR FOURNIER.

Allons, Messieurs, la main aux dames. *(Bas à Lisieux.)* Soignez l'ingénieur et le bonnetier.

MONSIEUR LISIEUX, *transmettant le mot à sa sœur.*

Soignez l'ingénieur et le bonnetier.

CAROLINE, *bas à Solange.*

Qu'allons-nous devenir?

(Mouvement général.)

MONSIEUR LISIEUX, *bas à Fournier, pendant que tout le monde sort.*

Dites-moi donc, Fournier, savez-vous bien que je ne suis pas sans inquiétude sur cette réunion qui se fera chez le marquis?

MONSIEUR FOURNIER.

Soyez donc tranquille; on votera chez lui, mais on dîne chez vous.



ACTE III

Chez M. le marquis de Beaugency, au premier. On aperçoit de chaque côté du théâtre des banquettes et des chaises, et à droite, une table couverte d'un drap vert.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR DE BEAUGENCY, MADAME LA MARQUISE DOUAIRIÈRE DE BEAUGENCY.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Oui, ma mère, on est encore à table, et je suis descendu pour vous dire que la réunion va se faire chez moi. Cela peut m'être très avantageux! Je vous invite à avoir pour ces braves gens toutes les prévenances possibles.

MADAME DE BEAUGENCY, *sèchement.*

Mon fils, vous connaissez ma manière de voir à cet égard, je suis inébranlable. Aussitôt qu'ils arriveront, je me retire dans mon appartement.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *avec humeur.*

Est-il possible! Vous me désespérez.

MADAME DE BEAUGENCY.

J'ai mal à la tête.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Vous n'imaginez pas le tort que vous allez me faire.

MADAME DE BEAUGENCY.

Après tout, mon fils, qu'ai-je besoin là ? Ce n'est pas la place d'une femme.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Votre présence peut m'être de la plus grande utilité.

MADAME DE BEAUGENCY.

Ma présence?

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Ecoutez-moi! Nous autres gens comme il faut, nous avons toujours de l'ascendant, quand nous voulons en prendre. Les idées nouvelles sont dans les têtes et ne sont pas encore dans les mœurs; ceux qui parlent le plus d'égalité sont les premiers souvent à s'incliner devant un nom. Il y a manière de s'emparer d'eux. Quand nous sommes fiers de notre naissance, elle nous nuit; elle nous sert si nous paraissons n'y pas tenir.

MADAME DE BEAUGENCY.

Qu'en voulez-vous conclure?

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Qu'il faut que vous restiez ici. Je ne vous demande pas de leur faire long-temps compagnie; mais recevez-les, madame la marquise!... Un sourire de votre part fera beaucoup pour moi.

MADAME DE BEAUGENCY.

Que signifie ce projet d'être député?...

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

J'en ai besoin.

MADAME DE BEAUGENCY.

Mais, monsieur le marquis, si vous êtes nommé, il faudra que vous prêtiez serment...!!!

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Eh bien! je le prêterai.

MADAME DE BEAUGENCY.

Mon fils, je n'aime pas les restrictions mentales.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *regardant autour de lui avec effroi.*

Ma mère!...

MADAME DE BEAUGENCY.

Si vous voulez absolument une place, soyez pair de France... Pair de France, à la bonne heure!... voilà qui sonne bien!... quoique cela ne soit pas aussi honorable que lorsqu'il n'y en avait que douze...

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Je le voudrais de tout mon cœur. Mais à présent, à moins d'avoir rendu d'éminens services à l'Etat, il faut passer par la Chambre des députés pour arriver à celle des pairs. Les hommes que je vais recevoir, sont électeurs; mon sort est entre leurs mains; j'ose donc vous prier...

MADAME DE BEAUGENCY, *suffoquée.*

Mon fils, je vais vous ouvrir mon cœur. Je regrette tous les jours d'avoir cédé à vos instances pour venir

habiter Paris. Depuis que j'ai quitté mon château, je n'aperçois que des choses qui me blessent, un tiers-état qui se méconnaît, une confusion de rang déplorable, partout enfin le niveau de la révolution. Vous-même, je suis très mécontente de vous. Vous pensez bien, et vous agissez mal; vous n'osez pas résister au torrent.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Moi, ma mère?

MADAME DE BEAUGENCY.

Oui, vous... Je ne vous pardonne pas de fraterniser ainsi avec tout le monde, de serrer la main à votre tailleur, de sourire à votre épicier. Fi! cela est indigne... Songez que vous avez six cents ans de noblesse, et qu'une de vos aïeules a été aimée de François I[er]. Soutenez dignement l'honneur de votre naissance.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Au lieu de m'accuser, ma mère, plaignez-moi. Je souffre assez de me voir réduit à cette extrémité; mais il faut la subir. Je n'ai point de fortune; eh bien! entré à la chambre, je puis obtenir une place; *(A voix basse.)* déjà même je vous dirai qu'un grand personnage...

MADAME DE BEAUGENCY.

Mauvaise raison! Si vous voulez retrouver votre fortune, vous avez un moyen bien plus simple; épousez cette petite... cette petite... bourgeoise. *(Il fait un mouvement de surprise.)* Cela s'est fait de tout temps dans les meilleures maisons; on ne déroge pas, quand on est ruiné, en faisant un riche mariage. Épousez-la, et ne dérogez pas.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Mais le père tient beaucoup à ce que je sois député, et si je ne l'étais pas...

MADAME DE BEAUGENCY.

Comment, des conditions! Il ne suffit plus qu'on la fasse marquise, il faut encore!... Ah! c'est trop fort!... Où en sommes-nous, grand Dieu!... qu'est devenu le temps où les seules autorités constituées étaient le seigneur et le curé?

UN VALET.

Madame Verteuil et Mademoiselle Dumont.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Elles viennent vous rendre votre visite.

SCÈNE II

MONSIEUR DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, MADAME VERTEUIL, CAROLINE.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *à sa mère.*

J'ai l'honneur de vous présenter madame Verteuil, dont le mari était receveur général de la Dordogne.

MADAME DE BEAUGENCY, *avec un orgueil réprimé.*

J'ai beaucoup regretté, Madame, de n'avoir pas été assez heureuse pour vous rencontrer chez vous. *(Bas à son fils.)* Quel luxe!

MADAME VERTEUIL, *d'un air pincé.*

Je ne l'ai pas moins regretté que vous, Madame. *(Bas à Caroline.)* Comme elle est ridiculement affublée!

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *montrant Caroline.*

Mademoiselle Dumont, la fille de notre propriétaire.

MADAME DE BEAUGENCY, *saluant d'un air aimable.*

J'ai déjà eu le plaisir de voir Mademoiselle. *(Bas à son fils.)* Eh!... on a donc des manières dans la bourgeoisie, à présent?

CAROLINE, *bas à madame Verteuil.*

Mais elle est très polie, cette marquise!

MADAME VERTEUIL.

(Vivement à Caroline.) C'est une vieille folle! *(Haut.)* Nous nous sommes empressées de descendre, parce que nous tenions à vous rendre nos devoirs aujourd'hui, Madame, et que dans une heure ces messieurs doivent se réunir ici.

(On entend des bravos, des vivats, une foule de voix confuses dans la coulisse.

MADAME DE BEAUGENCY.

Qu'est-ce que c'est donc que cela?

MADAME VERTEUIL.

C'est le dîner que mon frère donne.

MADAME DE BEAUGENCY, *avec mépris.*

Quel tapage!

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *à voix basse.*

Ma mère...

MADAME DE BEAUGENCY.

Les réunions d'aujourd'hui sont tumultueuses et ne

sont pas plus gaies pour cela. Mais, que voulez-vous? c'est l'esprit du siècle!

MADAME VERTEUIL, *malicieusement.*

Vous trouvez donc, Madame, que nous sommes bien dégénérés?

MADAME DE BEAUGENCY, *d'une voix forte.*

C'est à faire frémir, Madame!... Je ne reconnais plus notre pauvre France! La politique l'a tout-à-fait gâtée; elle en a chassé l'agrément et le charme. Nous sommes plus graves dans nos plaisirs que nous ne l'étions jadis dans nos affaires.

MADAME VERTEUIL, *bas à Caroline.*

Écoutez bien le sermon!

MADAME DE BEAUGENCY.

On ne sait plus causer! Où trouver ce badinage superficiel, ce décousu charmant, qui était si commode et égalisait tous les esprits?... on raisonne à présent, c'est du plus mauvais ton. Cette méthode s'introduit jusque chez moi! Oui, j'ai beau rompre le fil de la conversation, on le renoue toujours, on veut m'obliger à suivre une idée... suivre une idée, moi... ah! ils s'adressent bien!... Je suis fidèle aux anciens principes.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *s'impatientant.*

Ma mère, à quoi tend ce discours? songez...

MADAME DE BEAUGENCY.

Je le répète, mon fils, il n'y a plus maintenant ni société, ni manières, ni politesses. *(Vivement.)* Tenez, depuis que les Français s'occupent de leurs affaires, ils ne sont plus bons à rien.

MADAME VERTEUIL, *bas à Caroline.*

Elle est amusante, la vieille!

MADAME DE BEAUGENCY.

Les femmes sont d'un ridicule! elles affectent d'aimer leurs maris, d'avoir des mœurs. C'est de la fausseté!

MADAME DE VERTEUIL, *avec malice.*

Il paraît que Madame a toujours été vraie.

MADAME DE BEAUGENCY.

Les jeunes gens sont d'une tristesse!

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *à part.*

Elle ne finira pas!

MADAME DE BEAUGENCY.

Et d'une inattention pour nous!... Ah!... s'il existe encore quelque grâce, quelque légèreté, c'est parmi les hommes à cheveux blancs. Oui, quand j'entre dans un salon, il me semble toujours que les vieillards... sont les plus jeunes.

MADAME VERTEUIL.

Tant pis!

MADAME DE BEAUGENCY.

Comment, tant pis!

MADAME VERTEUIL.

On doit être de son âge.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Je vous l'ai déjà dit, ma mère, ces regrets sont superflus; il faut marcher avec son siècle. Parlons, s'il vous plaît, d'autre chose.

MADAME DE BEAUGENCY.

Quel est le but de la réunion qui va se faire?

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

De causer d'élections, d'examiner le mérite des différens candidats.

MADAME DE BEAUGENCY.

Pourquoi se donner tant de peine? Je suis sûre d'avance de ce que ces messieurs décideront.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Que décideront-ils?

MADAME DE BEAUGENCY, *avec amertume.*

Ils nommeront le plus riche. Tout ne va-t-il pas à la fortune, dans ce siècle matériel?

MADAME VERTEUIL.

Vous en voulez bien à notre pauvre siècle?

MADAME DE BEAUGENCY.

Oui, tout s'y fait à rebours. Il est cruel pour une femme comme moi de se voir éclaboussée par des gens de rien. *(Vivement.)* On ne devrait pas permettre aux personnes qui n'ont pas de titres d'avoir une voiture.

MADAME VERTEUIL, *plus vivement qu'elle.*

On ne devrait pas permettre aux personnes qui n'ont pas de voiture, d'avoir des titres. Qu'est-ce que c'est donc que cela?...

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *s'interposant.*

Ma mère...

CAROLINE, *calmant madame Verteuil.*

Ma chère amie...

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *à part.*

J'avais bien affaire de l'engager à rester!

MADAME VERTEUIL, *d'un ton aigre.*

Les élections feront justice de toutes ces prétentions, Madame!

MADAME DE BEAUGENCY, *du même ton.*

C'est ce que nous pourrons voir, Madame!

MADAME VERTEUIL.

Dans un instant, Madame!

LE VALET.

Monsieur Solange.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *à sa mère.*

Je crois qu'il est temps de vous retirer.

MADAME DE BEAUGENCY, *avec chaleur.*

Non; je reste... pour arranger vos affaires.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Dites, pour les gâter.

MADAME DE BEAUGENCY, *d'un air impérieux.*

Je réponds de moi.

(Monsieur de Beaugency va recevoir monsieur Solange.)

SCÈNE III

MONSIEUR DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, MONSIEUR SOLANGE, MADAME VERTEUIL, CAROLINE.

MONSIEUR DE BAUGENCY, *à sa mère.*

Monsieur Solange, officier du génie, l'un des élèves les plus distingués de l'Ecole Polytechnique.

MONSIEUR SOLANGE.

Je crains, Madame, d'être venu trop tôt, et de ne devoir qu'à mon empressement indiscret l'honneur de vous présenter mon hommage.

MADAME DE BEAUGENCY.

Point du tout, Monsieur; je suis charmée de cette circonstance. (*Bas à son fils.*) Si tous vos électeurs ont ces manières-là, il y a plaisir à les recevoir.

MONSIEUR SOLANGE, *bas à Caroline, en passant près d'elle.* *

Dans une heure, notre sort sera décidé.

CAROLINE, *bas.*

Quel moment pour moi!

LE VALET.

Monsieur Dumont.

(*Monsieur de Beaugency court à sa rencontre.*)

* Monsieur de Beaugency, Madame de Beaugency, Madame Verteuil, Solange, Caroline.

SCÈNE IV

MONSIEUR DUMONT, MONSIEUR DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, MADAME VERTEUIL, MONSIEUR SOLANGE, CAROLINE.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *à la marquise.*

J'ai l'honneur de vous présenter Monsieur Dumont, commerçant estimé.

MADAME DE BEAUGENCY, *à part.*

Ah! Dieu, quel air commun!

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Et père de Mademoiselle Caroline. *(Bas à sa mère.)* Des politesses, je vous prie.

MADAME DE BEAUGENCY, *avec effort.*

Je suis... charmée, Monsieur, de faire connaissance avec vous.

MONSIEUR DUMONT, *d'un ton bourru.*

Vous vous moquez, Madame, la connaissance est déjà commencée; car j'ai eu l'honneur de vous rencontrer.

MADAME DE BEAUGENCY.

Moi! où donc, monsieur?

MONSIEUR DUMONT.

Dans mon magasin... Oh! c'est que je recevais très bonne compagnie, quand je vendais des cachemires.

MADAME DE BEAUGENCY, *avec mépris, se détournant.*

Ces gens-là croient qu'on les voit!

MADAME VERTEUIL, *bas à Caroline.*

Regardez donc la douairière!

MADAME DE BEAUGENCY, *bas à son fils.*

Bien pour la petite personne. Mais j'espère qu'après la noce, nous verrons peu le beau-père.

LE VALET.

Monsieur Buteux.

MADAME VERTEUIL, *bas à Caroline.*

Nous allons rire.

(Monsieur de Beaugency se dirige vers Monsieur Buteux.)

SCÈNE V

MONSIEUR BUTEUX, MONSIEUR DUMONT, MONSIEUR DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, MADAME VERTEUIL, MONSIEUR SOLANGE, CAROLINE.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *à la marquise.*

J'ai l'honneur de vous présenter Monsieur Buteux, négociant...

MONSIEUR BUTEUX, *d'une voix élevée.*

Marchand de bas pour vous servir.

MADAME DE BEAUGENCY, *bas à son fils.*

Quelles gens m'amenez-vous là?

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *bas à sa mère.*

Il est très influent... De la prudence!

(Ricanement de Madame Verteuil.)

MONSIEUR BUTEUX, *tirant sa montre.*

Il me semble qu'on devrait être en train, car il faut que cela finisse aujourd'hui.

MONSIEUR DUMONT.

Sans doute, c'est demain que commencent les élections.

CAROLINE, *naïvement.*

Le Constitutionnel disait après-demain.

(Rire général.)

MADAME DE BEAUGENCY, *lui prenant le bras et l'amenant sur le devant de la scène.*

Le Constitutionnel!... Est-ce que vous lisez *le Constitutionnel?*

MONSIEUR DUMONT.

C'est mon journal, Madame.

MADAME DE BEAUGENCY.

Pauvre jeune personne!... à son âge, s'occuper de politique au lieu de toilette. Ah! la France est perdue.

MONSIEUR BUTEUX, *très haut.*

Messieurs, avec la permission de ces dames, je dési-

rerais vous faire une petite question relativement à mes contributions...

MONSIEUR DUMONT, *l'interrompant.*

Tout à l'heure, papa Buteux, tout à l'heure; attendez que nous soyons réunis.

MONSIEUR BUTEUX, *faisant le geste de quelqu'un qui prend son parti.*

Ma foi!...

LE VALET.

Monsieur Ramelot.

SCÈNE VI

MONSIEUR BUTEUX, MONSIEUR DUMONT, MONSIEUR RAMELOT, MONSIEUR DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, MADAME VERTEUIL, CAROLINE, SOLANGE.

(Monsieur de Beaugency reçoit Monsieur Ramelot, qui salue la marquise et prend place.)

MADAME DE BEAUGENCY, *bas au marquis.*

Qu'est-ce que c'est donc que celui-ci? Il a meilleure façon que les autres.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Mon tailleur, Madame.

MADAME DE BEAUGENCY, *avec dédain.*

O Dieu!

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *serrant la main du tailleur.*

Mon cher Monsieur Ramelot, que j'ai de plaisir à vous recevoir! J'ai pour vous une estime... une considération!...

MONSIEUR RAMELOT, *à part, en retirant ses mains.*

M. Lisieux est trop insolent, celui-ci trop plat; j'ai envie de ne nommer ni l'un ni l'autre. *(Il passe à droite.*)*

LE VALET.

M. Brigot.

SCÈNE VII

MESSIEURS BUTEUX, RAMELOT, BRIGOT, SOLANGE, DUMONT; MONSIEUR DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, MADAME VERTEUIL, CAROLINE.

(M. de Beaugency reçoit M. Brigot, qui salue et se place; M. Solange va également à lui.)

MADAME VERTEUIL, *haut.*

Eh bien! tous les hommes sont de ce côté, et nous de celui-ci!

MADAME DE BEAUGENCY

Méthode anglaise! Voilà les résultats de la politique!

---

* Monsieur Buteux, Monsieur Ramelot, Monsieur Dumont, Monsieur de Beaugency, Madame de Beaugency, Madame Verteuil, Caroline, Solange.

MADAME VERTEUIL.

Il est certain, Messieurs, que cela n'est pas galant.

MADAME DE BEAUGENCY.

Autrefois, du moins, notre sexe était quelque chose, nous avions de l'influence. Moi qui vous parle, j'ai fait nommer plus d'un colonel.

MADAME VERTEUIL, *à Caroline.*

C'est joli, cela!

MADAME DE BEAUGENCY.

Mais la politique...

MADAME VERTEUIL.

Guerre à la politique! insurgeons-nous toutes contre la politique.

MONSIEUR SOLANGE.

N'en faites rien, Mesdames. Ne restez pas étrangères à des intérêts qui vous touchent autant que nous. C'est à nos rapports avec votre sexe que nous devons l'aménité de notre caractère; conservez votre ouvrage. Et quand la société se modifie, quand des occupations nouvelles menaçent de nous donner une gravité qui ressemble à de la sécheresse, au lieu de fuir, venez à nous, Mesdames; c'est à vous encore de polir nos mœurs et de les adoucir.

MADAME DE BEAUGENCY.

Cet officier parle de bon sens.

LE VALET.

M. Lisieux, et M. Fournier.

SCÈNE VIII

MONSIEUR BUTEUX, MONSIEUR BRIGOT, MONSIEUR RAMELOT, MONSIEUR DUMONT, MONSIEUR DE BEAUGENCY, MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER, MADAME DE BEAUGENCY, MONSIEUR SOLANGE, MADAME VERTEUIL, CAROLINE, UNE FOULE D'ÉLECTEURS, *dans le fond.*

MONSIEUR LISIEUX, *bas à M. de Beaugency.*

Tout le monde est arrivé.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Eh bien! faisons entrer... Mesdames... Si vous permettez...

MADAME VERTEUIL.

Il faut nous retirer?

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Pour un instant... Mille pardons.

MADAME DE BEAUGENCY.

Volontiers. *(A part.)* J'en ai bien assez comme cela!

MADAME VERTEUIL.

Nous attendrons le résultat dans la pièce voisine... *(Elles sortent toutes deux. Un domestique place la table au milieu.)*

SCÈNE IX

MONSIEUR BUTEUX, MONSIEUR BRIGOT, MONSIEUR RAMELOT, MONSIEUR DUMONT, MONSIEUR DE BEAUGENCY, MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER, MONSIEUR SOLANGE, ELECTEURS, CAROLINE.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *regardant Caroline qui est seule à gauche et ne paraît pas penser à sortir.*

Eh bien! Mademoiselle Dumont nous reste?

(Tout le monde rit.)

MONSIEUR DUMONT.

Qu'est-ce que tu fais donc là, ma Caroline?

CAROLINE, *sortant de sa préoccupation.*

Ah! pardon... c'est que...

MONSIEUR DUMONT.

Est-ce que tu veux voter avec nous?

CAROLINE.

Non, mon père. *(A part.)* Pourvu qu'on ne les nomme pas!... *(Elle sort.)*

SCÈNE X

MONSIEUR DUMONT, *debout*, MONSIEUR DE BEAUGENCY, *assis, et près de lui, tout-à-fait à droite, des* ÉLECTEURS *assis sur des banquettes; au milieu*, MONSIEUR BRIGOT, *avec sa table de président et sa sonnette; devant lui, en bas de la scène*, MONSIEUR BUTEUX, *seul et tournant sur lui-même d'un air irrésolu; tout-à-fait à gauche, sur des banquettes, plusieurs* ÉLECTEURS, *puis* MONSIEUR SOLANGE, MONSIEUR RAMELOT, MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER. *M. Brigot agite sa sonnette. (Les personnages forment un fer à cheval.)*

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Nous voici donc entre nous.

MONSIEUR BUTEUX.

Permettez!... permettez...

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *se levant.*

Voilà un homme qui ne se place pas!

MONSIEUR LISIEUX, *se levant et s'approchant.*

Pourquoi M. Buteux reste-t-il au milieu?

(M. Fournier se lève aussi.)

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *le tirant à lui*

Qu'est-ce que vous faites donc là?

MONSIEUR LISIEUX, *le tirant de son côté.*

Monsieur, n'êtes-vous pas des nôtres?

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *même mouvement.*

Avez-vous lu ma profession de foi?

MONSIEUR LISIEUX.

Connaissez-vous ma déclaration de principes?

MONSIEUR FOURNIER.

Oh!... le père Buteux est un ami.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Est-ce que vous ne partagez pas mes opinions?

MONSIEUR BUTEUX.

Je ne dis pas cela...

MONSIEUR LISIEUX.

Irez-vous grossir le nombre de mes ennemis?

MONSIEUR BUTEUX.

J'en serais au désespoir...

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *l'attirant à lui.*

Venez donc ici.

MONSIEUR LISIEUX, *l'attirant également.*

Passez de ce côté.

MONSIEUR BUTEUX.

Je le voudrais bien, mais...

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *même mouvement.*

Qui vous arrête?

MONSIEUR LISIEUX, *idem.*

Qui peut vous retenir?

MONSIEUR BUTEUX.

C'est que malheureusement...

MONSIEUR LISIEUX.

Eh bien! quoi?

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Parlez!

MONSIEUR BUTEUX.

Je crois... que je ne suis plus électeur.

(Rire général.)

MONSIEUR LISIEUX, *s'éloignant.*

Que ne le disiez-vous?

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *idem.*

Il nous fait perdre un temps!...

MONSIEUR FOURNIER.

Maudit marchand de bas!

MONSIEUR RAMELOT, *très haut.*

Il a bien dîné, toujours.

MONSIEUR BUTEUX.

Je suis dégrevé d'hier, il me manque deux francs.

MONSIEUR FOURNIER.

Que le diable t'emporte!

MONSIEUR LISIEUX.

Et moi, qui lui ai donné la place d'honneur!

MONSIEUR BUTEUX.

Il y a une heure que je veux vous en prévenir; vous avez refusé de m'écouter.

MONSIEUR DUMONT.

Il aurait bien dû dire cela avant de se mettre à table. Moi, je ne me place pas. *(M. Dumont va se mettre debout derrière le président.)*

MONSIEUR BUTEUX.

Je désirais rester ici seulement par curiosité, mais ces malheureux deux francs!... Je me retire. *(Il sort.)*

SCÈNE XI

MONSIEUR DE BEAUGENCY, DES ÉLECTEURS. MONSIEUR BRIGOT, *et* MONSIEUR DUMONT *derrière lui.* DES ÉLECTEURS, MONSIEUR SOLANGE, MONSIEUR RAMELOT, MONSIEUR LISIEUX *et* MONSIEUR FOURNIER. *Tout le monde est assis.*

MONSIEUR BRIGOT, *agitant sa sonnette.*

La séance est ouverte. M. de Beaugency a la parole.

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *se levant.*

Messieurs, je ne vous ennuîrai pas par de longs discours. Vous connaissez ma déclaration de principes; je me réfère à ce qu'elle contient. J'y joindrai seulement une observation. Les hommes à qui mon nom et les antécédens de ma famille pourraient inspirer des craintes ou des espérances, sont complètement dans l'erreur.

Mes ancêtres ont servi l'État comme il fallait le servir, comme j'aurais fait sans doute si j'avais vécu de leur temps. Dans le cas où je serais honoré de vos suffrages, je lui rendrai avec le même zèle des services différens. Je suis de mon siècle, j'en adopte les idées, les mœurs, les lois; j'aime et défendrai l'ordre établi. A cela je n'ai qu'un mot à ajouter : je ne tiens nullement à ma naissance; et si quelquefois je me plais encore à m'en retracer le souvenir, c'est parce qu'il devient à mes yeux un motif d'émulation pour bien faire.

(Au côté droit : Appuyé, appuyé! bravo!)

MONSIEUR DUMONT, *descendant précipitamment au côté droit.*

C'est très bien cela; je le nommerai. *(Il serre la main du marquis.)*

MONSIEUR FOURNIER, *se levant*

J'applaudis avec vous, Messieurs, aux sentiments honorables qui viennent d'être exprimés. Mais pour qu'ils eussent de la valeur, il faudrait que la pratique se joignît à la théorie. Malheureusement il n'en est pas ainsi. J'apprends à l'instant, d'une manière positive, que la personne qui a parlé avant moi, est en négociation pour une place. *(Murmures au côté gauche. M. Fournier s'assied.)*

MONSIEUR SOLANGE.

Un moment, Messieurs; le fait est-il bien constaté?

MONSIEUR FOURNIER.

Que Monsieur réclame; j'ai des preuves, je lui répondrai.

(M. de Beaugency se tait.)

MONSIEUR SOLANGE, *se levant.*

En ce cas, je me range à l'avis de M. Fournier. Loin de moi la pensée qu'on ne puisse être à la fois député et employé du Gouvernement. Mais ce que je n'approuve point, ce que vous n'approuverez point sans doute, c'est que la Chambre, qui devrait être un but, devienne un moyen; c'est que la députation soit un marchepied pour l'ambition... En conséquence, je propose un autre choix.

(Au côté gauche : Appuyé! appuyé! Solange s'assied.)

MONSIEUR DUMONT.

C'est différent; je ne le nommerai pas. *(Il revient derrière le président.)*

MONSIEUR BRIGOT, *agitant la sonnette.*

M. Lisieux a la parole.

MONSIEUR FOURNIER, *bas à M. Lisieux qui se lève.*

Ferme, de l'assurance.

MONSIEUR DUMONT.

Ah!... voyons celui-ci!

MONSIEUR LISIEUX, *avec aplomb.*

Messieurs!... personne, j'ose le croire, ne redoutera pour moi le danger qui vient d'être signalé. Je possède une fortune indépendante, qui doit me mettre à l'abri de toute tentation comme de tout soupçon... de toute tentation... comme de tout soupçon... et de tout soupçon comme de toute tentation... C'est donc avec confiance... parce que... certainement... Il est évident qu'en effet...

MONSIEUR RAMELOT, *à son voisin.*

Voilà le baron qui s'embrouille!

MONSIEUR FOURNIER, *le tirant par le bras pour le faire asseoir, et passant à sa place.* *

La modestie de Monsieur ne lui permet pas d'en dire davantage; je prendrai la liberté d'y suppléer, Messieurs! Dans tous les États libres de l'antiquité, la richesse était indispensable pour arriver aux places, et l'on ne pouvait pas même être soldat sans être propriétaire. Dans nos sociétés modernes, le législateur a été moins exigeant pour les emplois inférieurs, mais il a posé des conditions de ce genre pour celui de député; et ce n'est pas sans raison!

MONSIEUR DUMONT, *à part.*

Comme il parle bien! Comme il articule bien!

MONSIEUR FOURNIER.

Dans ce siècle tout industriel, on devait faire beaucoup pour les hommes qui, à force de travail et de capitaux, parviennent à se créer une grande existence. On devait surtout, comme encouragement, leur ouvrir la route des hautes fonctions. On objectera peut-être que celles de député sont une charge et non pas une récompense. Soit! Je m'empare de cette idée, et elle devient une arme pour ma cause. Et, en effet, il est évident, messieurs, qu'il existe une étroite connexité entre le talent qui sert à gérer la fortune publique, et celui qui nous aide à faire la nôtre. C'est à ce titre que je réclame pour M. Lisieux. Sa capacité ne peut être mise en doute; les résultats sont là! cent vingt mille francs de rente... Sa profession de

* Pendant ce discours, qui doit être déclamé à la manière des avocats, Monsieur Lisieux, qui est le premier à gauche vers la rampe, se gourme, et témoigne sa joie par des gestes qu'il fait souvent symétriser avec ceux de Fournier.

foi est excellente; son caractère honorable et bienfaisant; sa fortune grande et bien acquise. J'appelle vos suffrages sur M. Lisieux.

(Au côté gauche : Bravo! bravo! appuyé!)

MONSIEUR DUMONT, *descendant au côté gauche.*

Très bien! je nommerai celui-là. *(Il serre la main de Lisieux et de Fournier.)*

MONSIEUR BRIGOT, *après avoir sonné.*

Messieurs, je ne suis ennemi ni de la naissance ni de la fortune, parce qu'à mes yeux ce sont des garanties; mais je voudrais en trouver surtout dans le caractère. J'ai le chagrin d'avoir à vous apprendre que M. Lisieux (je le sais très positivement) a été quelque temps en rapport avec l'opinion qui nous est opposée; et il n'est venu se jeter dans nos rangs, qu'après s'être convaincu que l'autre parti était le plus faible... *(Murmure des deux côtés.)* Comme je n'aime pas la versatilité, je propose un autre choix. *(De toutes parts : Appuyé, appuyé! bravo!)*

MONSIEUR DUMONT.

C'est différent; je ne le nommerai pas. Encore un de coulé. *(Il revient derrière le président.)*

MONSIEUR BRIGOT.

La liste des concurrens est épuisée, et je ne pense pas, messieurs, que vous ayez l'intention de vous réunir au parti Anglard... Il faudrait donc chercher un autre candidat.

MONSIEUR FOURNIER, *bas à Lisieux.*

Ils reviendront à vous.

MONSIEUR DUMONT.

Sur qui jeter les yeux?

MONSIEUR RAMELOT, *se levant.*

Il y a un homme, messieurs, qui obtiendrait tous les suffrages, s'il se présentait.

MONSIEUR BRIGOT.

Qui donc?

MONSIEUR DUMONT.

Qui donc?

MONSIEUR RAMELOT.

L'auteur d'un écrit admirable que j'ai lu ce matin, et dont plusieurs d'entre vous parlaient, à dîner, avec les plus grands éloges. C'est un véritable ami de nos libertés.

MONSIEUR FOURNIER, *d'un air triomphant.*

Oui; mais il n'est pas connu.

MONSIEUR BRIGOT, *avec force, en se levant.*

Il est connu... il est parmi nous...

MESSIEURS DUMONT *et* RAMELOT.

Qui est-il? qui est-il?

MONSIEUR BRIGOT, *à Solange.*

Oh! vous avez beau me faire des signes, je dois à mon pays de vous nommer; c'est M. Solange. *(De toutes parts : Bravo, bravo! appuyé, appuyé!)*

(Tout le monde se lève.)

MONSIEUR LISIEUX, *vivement.*

Monsieur n'a pas l'âge.

MONSIEUR BRIGOT.

Est-ce que vous n'avez pas l'âge?

MONSIEUR SOLANGE.

Pardonnez-moi, je l'ai depuis quinze jours.

MONSIEUR DUMONT, *avec joie.*

Il a l'âge!

MONSIEUR FOURNIER, *à part.*

Maudit ingénieur!

MONSIEUR BRIGOT.

Êtes-vous éligible?

MONSIEUR DUMONT.

Eligible!... Il le sera demain, car je lui donne ma fille. *(Il prend la main de Solange et l'amène sur le devant du théâtre, où tout le monde descend avec eux.)*

MONSIEUR RAMELOT.

Je vote pour monsieur, parce qu'il est homme de mérite.

MONSIEUR BRIGOT.

Je vote pour lui, parce qu'il ne s'est pas mis en avant.

MONSIEUR DUMONT.

Et moi, parce que... parce que... Mon cher ami, il faut que je vous embrasse. *(Il embrasse Solange.)*

MONSIEUR RAMELOT, *à son voisin.*

Voyez donc la figure du grand électeur!

MONSIEUR BRIGOT, *avec force.*

Nous désignons monsieur par acclamation.

MESSIEURS RAMELOT *et* DUMONT.

Par acclamation. *(De toutes parts : Appuyé, appuyé!)*

MONSIEUR BRIGOT.

A l'unanimité.

TOUT LE MONDE.

A l'unanimité.

MONSIEUR FOURNIER, *vivement.*

A l'unanimité moins deux voix.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Chez moi, c'est fort agréable!

MONSIEUR FOURNIER.

Allons, je suis destitué.

MONSIEUR LISIEUX.

Décidément ils ne veulent rien faire pour les gens riches.

SCÈNE XII

MONSIEUR RAMELOT, MONSIEUR DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, MONSIEUR BRIGOT, MONSIEUR LISIEUX, MONSIEUR FOURNIER, MADAME VERTEUIL, MONSIEUR DUMONT, CAROLINE, SOLANGE.

CAROLINE.

Eh bien! qui est-ce qui sera élu?

MONSIEUR DUMONT.

Viens, ma fille, c'est M. Solange... J'aurai donc un gendre député!

MADAME VERTEUIL.

Ce n'est pas mon frère?... Quelle injustice!

MADAME DE BEAUGENCY.

Ce n'est pas mon fils! Quelle horreur!

CAROLINE, *dont M. Solange baise la main.*

Que je suis heureuse!

MONSIEUR DUMONT.

Ces chers enfans!

MADAME DE BEAUGENCY.

Quel siècle!

MONSIEUR BRIGOT, *s'avançant vers M. de Beaugency.*

Je suis chargé, monsieur, de recueillir la souscription au profit des incendiés du Calvados. Vous avez souscrit, ayez la complaisance...

MONSIEUR DE BEAUGENCY, *avec humeur.*

Je ne suis pas en train de payer.

MONSIEUR BRIGOT, *se tournant vers M. Lisieux.*

Vous avez souscrit également...

MONSIEUR LISIEUX.

Laissez-moi tranquille avec vos souscriptions!

MONSIEUR FOURNIER, *montrant Solange.*

Adressez-vous à monsieur; c'est lui qui paiera pour tous.

MONSIEUR DE BEAUGENCY.

Moi, ma mère, je vais tâcher d'obtenir la pairie.

MADAME DE BEAUGENCY.

A la bonne heure.

MONSIEUR SOLANGE.

Messieurs, si je suis demain honoré de vos suffrages, je croirai vous devoir d'autant plus qu'ils seront venus me chercher; et je prendrai pour règle de ma conduite : Tout pour la France et pour le roi.



MISE EN SCÈNE

DISTRIBUTION DES RÔLES PAR EMPLOIS. — COSTUMES. — RÉFLEXIONS.

M. LISIEUX. Premier rôle. L'air gourmé, la tête haute, les joues gonflées. Habit noir, gilet et pantalon de fantaisie pendant la première partie de l'ouvrage; habit bleu et dessous noir, souliers et bas à jour, pendant la seconde. Insolent pour tout ce qui n'est pas électeur.

M. FOURNIER. Premier comique. Habit olive, gilet et pantalon de fantaisie; badine élégante, qu'il agite sans cesse et porte à son menton. Mouvement et vivacité dans son jeu.

SOLANGE. Jeune premier. Ruban de la Légion d'Honneur, habit brun au premier acte; habit noir au second. Tenue décente et gracieuse.

MARQUIS DE BEAUGENCY. Troisième rôle. Habit noir, pantalon collant, souliers. Politesse et fierté.

DUMONT. Financier. Habit marron, pantalon bleu, large; gilet blanc. Manières rondes et parfois brusques; gros rire.

BUTEUX. Deuxième comique. Habit jaune antique, culotte de nankin, bas chinés, poudre et queue, souliers à boucle d'argent. Verbe haut, allure burlesque.

BRIGOT. Père noble. Habit et pantalon noirs, gilet blanc. Ton grave et parfois épigrammatique.

RAMELOT. Second jeune premier. Habit vert serrant la taille, pantalon noir collant, bas à jour, breloques, lorgnon et chaîne d'or. Très bonnes manières. Foulard élégant pour son Groom.

MADAME VERTEUIL. Premier rôle. La mise la plus distinguée. Manières brillantes; vivacité, mignardise. Deux toilettes.

CAROLINE. Jeune première. Toilette simple et décente. Finesse et naïveté. Changement de robe.

MADAME DE BEAUGENCY. Mère noble. Robe de soie très longue avec garniture; bonnet monté en dentelle; ceinture tombante; guimpe et blonde descendant le long des épaules. Manières très polies, nuancées d'impertinence.

Nota. — La pièce doit être jouée en général très vivement.



TABLE



TABLE



Achevé d'imprimer

le vingt-cinq janvier mil neuf cent deux

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

o. — 3692.

